

CHEF - D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

D E

P. & T. CORNEILLE.

T A B L E
DES PIECES CONTENUES

Dans ce quatrieme Volume.

LE MENTEUR, Comédie.

L'INCONNU, Comédie.

Nouveau Prologue & nouveaux Divertissemens pour la Comédie de l'INCONNU.

CHEF - D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

P. & T. CORNEILLE,

TOME QUATRIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.

Typ. 2003-2004

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
PHILIP HOFER
SEPT. 27, 1938

ILLUSTRATED BY
TOMES & COMPANY

300 100 100

100 100 100

LE
MENTEUR,
COMÉDIE.

Tome IV.

▲

ACTEURS.

GERONTE, pere de Dorante.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante, & amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante & d'Alcippe.

CLARICE, maîtresse d'Alcippe.

LUCRECE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABINE, femme-de-chambre de Lucrece.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

La Scene est à Paris.

LE
MÉNTEUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A LA FIN j'ai quitté la robe pour l'épée.
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée,
Mon pere a consenti que je suive mon choix,
Et je fais banqueroute à ce fatras des loix.
Mais puisque nous voici dedans les tuilleries,
Le pays du beau monde, & des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier?
Comme il est mal aisé qu'au royaume du code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

A ij

CLITON.

Ne craignez rien pour vous,
 Vous ferez dans une heure ici mille jaloux ,
 Ce visage & ce port n'ont point l'air de l'école ,
 Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
 Je prévois du malheur pour beaucoup de maris :
 Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux , & cette loi bien rude
 Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.
 Toi , qui fais les moyens de s'y bien divertir ,
 Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir ,
 Dis-moi comme en ce lieu on gouverne les dames.

CLITON.

C'est-là le plus beau soin qui vienne aux belles ames,
 Disent les beaux esprits ; mais sans faire le fin ,
 Vous avez l'appétit ouvert de bon matin.
 D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville ,
 Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !
 Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour ,
 Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour !
 Je suis auprès de vous en fort bonne posture
 De passer pour un homme à donner tablature ,
 J'ai la taille d'un maître en ce noble métier ,
 Et je suis , tout au moins , l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point , je ne cherche , à vrai dire ,
 Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire ,
 Qu'on puisse visiter par divertissement ,
 Où l'on puisse en douceur couler quelque moment ;
 Pour me connoître mal, tu prens mon sens à gauche.

Comédie.

5

CLITON.

J'entens, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous.
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venans débiter leurs fleurettes,
Mais qui ne font l'amour que de babil & d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son tems, chacun le perd chez elles,
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chan-
delles.

Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se-gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons ;
Ne me demandez point cependant de leçons,
Ou je me connois mal à voir votre visage,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage ;
Vos loix ne régloient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un porte-feuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse,
J'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode ;
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode,
La diverse façon de parler & d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir ;
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre,
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre :

A iij

Mais il faut à Paris bien d'autres qualités ;
 On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ,
 Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble.

CLITON.

Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.
 Connoissez mieux Paris , puisque vous en parlez.
 Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ,
 L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ,
 On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ,
 Et parmi tant d'esprits plus polis & meilleurs
 Il y croît des badauds autant & plus qu'ailleurs.
 Dans la confusion que ce grand monde apporte ,
 Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ,
 Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
 Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
 Comme on s'y connoît mal , chacun s'y fait de mise ,
 Et vaut communément autant comme il se prise ,
 De bien pires que vous s'y font assez valoir ;
 Mais pour venir au point que vous voulez savoir ;
 Etes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour & bien grand , & bien rare ,
 Mais il faut de l'adresse à le bien débiter ,
 Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
 Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne ,
 La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ,
 L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ,
 L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé ;
 Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
 Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ,

Etd'un tel contre-tems il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tâche à plaire, il offense en effet.

D O R A N T E.

Laissons-là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis seulement si tu connois ces dames.

C L I T O N.

Non, cette marchandise est de trop bon aloi,
Ce n'est point-là gibier à des gens comme moi.
Il est aisé pourtant d'en savoir de nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

D O R A N T E.

Penses-tu qu'il t'en die ?

C L I T O N.

Assez pour en mourir,
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

S C E N E I I.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE,
ISABELLE.

CLARICE *faisant un faux pas, & comme se
laissant choir.*

H A Y.

D O R A N T E *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service,
Et c'est pour moi, Madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main,

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise ,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai , je le dois tout entier au hasard ,
Mes soins , ni vos desirs n'y prennent point de part ,
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume ,
Puisqu'enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu si-tôt ce qui pouvoit vous plaire ,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire ,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.
J'estime plus un don qu'une reconnoissance ,
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée ,
L'heur en croit d'autant plus , moins elle est mé-
ritée ,
Et le bien où sans peine elle fait parvenir ,
Par le mérite à peine auroit pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi , ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande ,
J'en sai mieux le haut prix , & mon cœur amoureux
Moins il s'en connoît digne , & plus s'en tient
heureux.

On me l'a pu toujours dénier sans injure ,
Et si la recevant mon cœur même en murmure ,

Il se plaint du malheur de ses félicités
Que le hasard lui donne, & non nos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire,
Comme l'intention seule en forme tout le prix,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par-là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'ame,
Je la tiens, je la touche, & je la touche envain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, Monsieur, est pour moi fort nouvelle,

Puisque j'en viens de voir la première étincelle.

Si votre cœur ainsi s'embrâse en un moment,

Le mien ne fut jamais brûler si promptement;

Mais peut-être à présent que j'en suis avertie

Le tems donnera place à plus de sympathie.

Confessez cependant qu'à tort vous murmurez

Du mépris de vos feux que j'avois ignorés,

SCENE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRECE,
ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'EST l'effet du malheur qui par-tout m'accompagne.

Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne ,
C'est-à-dire, du moins depuis un an entier ,
Je suis & jour & nuit dedans votre quartier ,
Je vous cherche en tous lieux , aux bals , aux promenades ,

Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ,
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne & la guerre ?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON, *à part.*

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats , ni sièges importants ;
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire ,

Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire,
Et même la gazette a souvent divulgués. . .

CLITON, *bas à Dorante.*

Savez-vous bien, Monsieur, que vous extravezaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, vous dis-je, ou . . .

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable,
Vous en revîntes hier.

DORANTE, *à Cliton.*

(*A Clarice.*) Te tairas-tu maraud ?

Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haut,
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice,
Et je suivrois encore un si noble exercice,
N'étoit que l'autre hyver faisant ici ma cour,
Je vous vis, & je fus retenu par l'amour.

Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes,
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes ;
Je leur livrai mon ame, & ce cœur généreux,
Dès ce premier moment, oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,

De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avoient su ravir,
Céderent aussi-tôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, *bas à Clarice.*

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons , Monsieur , quelque jour davantage.

Adieu.

DORANTE.

Quoi , me priver si-tôt de tout mon bien !

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ,
Et malgré la douceur de me voir cajolée ,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes si puissans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer , & qui fait comme on aime ,

N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

SUIS-LES , Cliton.

CLITON.

J'en fais ce qu'on en peut savoir,

La langue du cocher a bien fait son devoir :

« La plus belle des deux , dit-il , est ma maîtresse ,
» Elle loge à la place , & son nom est Lucrece ».

DORANTE.

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale , & l'autre y loge auffi ;
Il n'en fait pas le nom , mais j'en prendrai fouci.

DORANTE.

Ne te mets point , Cliton , en peine de l'apprendre ,
Celle qui m'a parlé , celle qui m'a su prendre ,
C'est Lucrece , ce l'est fans aucun contredit ,
Sa beauté m'en assure , & mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre ,
La plus belle des deux , je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue , & qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monfieur , quand une femme a le don de se taire ,
Elle a des qualités au-deffus du vulgaire.
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver ,
Sans un petit miracle il ne peut l'achever ,
Et la nature souffre entiere violence ,
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi , jamais l'amour n'inquiete mes nuits ,
Et quand le cœur m'en dit , j'en prends par où
je puis ;

Mais naturellement femme qui se peut taire ,
A sur moi tel pouvoir , & tel droit de me plaire ,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté ,
Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
C'est-elle assurément qui s'appelle Lucrece ,
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ;

Ce n'est point-là le sien , celle qui n'a dit mot ,
 Monsieur , c'est la plus belle , ou je ne suis qu'un
 sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades :
 Mais voici les plus chers de mes vieux camarades ,
 Ils semblent étonnés à voir leur action.

S C E N E V.

ALCIPPE , PHILISTE , DORANTE ,
 CLITON.

PHILISTE , à *Alcippe*.

Quoi , sur l'eau , la musique & la collation ?

ALCIPPE , à *Philiste*.

Oui , la collation avecque la musique.

PHILISTE , à *Alcippe*.

Hier au soir ?

ALCIPPE , à *Philiste*.

Hier au soir.

PHILISTE , à *Alcippe*.

Et belle ?

ALCIPPE , à *Philiste*.

Magnifique.

PHILISTE , à *Alcippe*.

Et par qui ?

ALCIPPE , à *Philiste*.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

Comédie.

15

DORANTE, *les saluant.*

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grace ,
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous de tout tems vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez vous ?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez , je vous prie ,

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque Dame.

DORANTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

B ij

DORANTE.

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir,
Le tems étoit bien pris. Cette dame , elle est belle !

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la Musique ?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner ?

ALCIPPE.

On le dit, ..

DORANTE.

Fort superbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous !

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE.

Si je n'en avois fait j'aurois bien peu d'adresse ,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour ,
De nuit *incognito* je rends quelques visites ,
Ainsi . . .

CLITON, *bas à Dorante.*

Vous ne savez , Monsieur , ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi , si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON, *à part.*

J'enrage de me taire , & d'entendre mentir.

PHILISTE, *bas à Alcippe.*

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, *revenant à eux.*

Comme à mes chers amis , je vous veux tout conter.

J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster?

Les quatre contenoient quatre chœurs de musique
Capables de charmer le plus mélancolique :

Au premier violons , en l'autre luths & voix ,
Des flutes au troisieme , au dernier des hautbois ,
Qui tour-à-tour dans l'air pouffoient des harmonies
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.

Le cinquieme étoit grand , tapissé tout exprès
De rameaux enlâssés pour conserver le frais ,
Dont chaque extrémité portoit un doux mélange
De bouquets de jasmin , de grenade & d'orange.

Je fis de ce bateau la salle du festin ,
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ,

B iij

Alors que le tems presse , on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, à *Philiste en s'en allant*.

Je meurs de jalousie

PHILISTE, à *Alcippe*.

Sans raison toutefois votre ame en est saisie ,

Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à *Philiste*.

Le lieu s'accorde , & l'heure , & le reste n'est rien.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

MONSIEUR , puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix , de parler ou te taire,

Mais quand tu vois quelqu'un , ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE,

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries ,

Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds

Quand je vous vois parler de guerre & de concerts.
 Vous voyez sans péril nos batailles dernières ,
 Et faites des festins qui ne vous coûtent gueres.
 Pourquoi , depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme , & j'en fais mieux
 ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame ,
 De lui dire d'abord : » J'apporte à vos beautés
 » Un cœur nouveau venu des universités ,
 » Si vous avez besoin de loix & de rubriques ,
 » Je fais le code entier avec les authentiques ,
 » Le digeste nouveau , le vieux , l'Infortiat ,
 » Ce qu'en a dit Jafon , Balde , Accurse , Alciat ».
 Qu'un si riche discours nous rend considérables !
 Qu'on amollit par-là des cœurs inexorables !
 Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !
 On s'introduit bien mieux à titre de vaillant ,
 Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace ,
 A mentir à propos , jurer de bonne grace ,

Etaler force mots qu'elles n'entendent pas,
Faire sonner Lambois, Jean de Vert & Galas,
Nommer quelques châteaux de qui les noms bar-
bares,
Plus ils blessent l'oreille, & plus ils semblent
rares,
Avoir toujours en bouche » Angles, lignes, fossés,
» Vedette, contrescarpe, & travaux avancés ».
Sans ordre, & sans raison, n'importe, on les
étonne,
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne,
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre, & se met en crédit.

CLITON.

A qui veut vous ouïr, vous en faites bien croire :
Mais celle-ci bien-tôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès,
Et loin d'en redouter un malheureux succès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.
Voilà traiter l'amour, Cliton, & comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin. Urgande & Mélusine
N'ont jamais - sur - le champ mieux fourni leur
cuisine,
Vous allez au-delà de leurs enchantemens ;
Vous seriez un grand maître à faire des romans,
Ayant si bien en main le festin & la guerre
Vos gens en moins de rien courroient toute la
terre,

Et ce sefoit pour vous des travaux fort légers
Que d'y mêler par-tout la pompe & les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

D O A N T E.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ,
Et si-tôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'é-
tonner ,

Je le fers aussi-tôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, & le force à se taire.
Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps.....

C L I T O N.

Je le juge assez grand , mais enfin ces pratiques
Vous couvriront de honte en devenant publiques.
N'en prends point de souci ; mais tous ces vains
discours

M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.
Tâchons de le rejoindre , & sache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bien-tôt d'autres façons de vivre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

JE fais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous ,
Mais, Monsieur, sans le voir accepter un époux ,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée ,
C'est grande avidité de se voir mariée.
D'ailleurs, en recevoir visite & compliment ,
Et lui permettre assez en qualité d'amant ,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde ,
Ce seroit trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir
Sans m'exposer au blâme, & manquer au devoir.

GERONTE.

Oui, vous avez raison, belle & sage Clarice ,
Ce que vous m'ordonnez est la même justice ,
Et comme c'est à nous à subir votre loi ,
Je reviens tout-à-l'heure, & Dorante avec moi ,
Je le tiendrai long-tems dessous votre fenêtre ,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître ,

Examiner sa taille , & sa mine , & son air ,
 Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.
 Il vint hier de Poitiers , mais il sent peu l'école ;
 Et si l'on pouvoit croire un pere à sa parole ,
 Quelque écolier qu'il soit je dirois qu'aujourd'hui
 Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
 Mais vous en jugerez après la voix publique ,
 Je cherche à l'arrêter parce qu'il m'est unique ,
 Et je brûle sur-tout de le voir sous vos loix.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix ,
 Je l'attendrai , Monsieur , avec impatience ,
 Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCENE II.

ISABELLE , CLARICE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez , & sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
 J'en verrai le dehors , la mine , l'apparence ,
 Mais du reste , Isabelle , où prendre l'assurance ?
 Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs ,
 Les visages souvent sont de doux imposteurs ,
 Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs graces !
 Et que de beaux semblans cachent des ames basses !
 Les yeux en ce grand choix ont la première part ,
 Mais

Mais leur déférer tout , c'est tout mettre au hazard,
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire,
Mais sans leur obéir il doit les satisfaire ,
En croire leur refus , & non pas leur aveu ,
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
Cette chaîne qui dure autant que notre vie ,
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie ,
Si l'on n'y prend bien garde , attache assez souvent
Le contraire au contraire , & le mort au vivant ;
Et pour moi , puisqu'il faut qu'elle me donne un
maître ,
Avant que l'accepter je voudrois le connoître ,
Mais connoître dans l'ame.

ISABELLE.

Hé bien , qui parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit , si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente,
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté ,
Si son pere venoit seroit exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet & diffère ,
Tantôt , c'est maladie , & tantôt quelque affaire ,
Le chemin est malsûr , ou les jours sont trop courts ,
Et le bon-homme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une résistance ,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix ,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris ,

Tome IV.

G

C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ,
 Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte ,
 Le tems n'est pas un dieu qu'elle puisse braver ,
 Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre ,
 De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre ?

CLARICE.

Oui , je le quitterois , mais pour ce changement
 Il me faudroit en main avoir un autre amant ,
 Savoir qu'il me fût propre , & que son hyménée
 Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
 Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien ,
 Car Alcippe après tout vaut toujours mieux que
 rien ,
 Son pere peut venir , quelque long - tems qu'il
 tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hazarde ,
 Lucrece est votre amie , & peut beaucoup pour
 vous.

Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux ;
 Qu'elle écrive à Dorante , & lui fasse paroître
 Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
 Comme il est jeune encore , on l'y verra voler ,
 Et là sous ce faux nom vous pourrez lui parler ,
 Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse ,
 Ni que lui même pense à d'autres qu'à Lucrece.

CLARICE.

L'invention est belle , & Lucrece aisément
 Se résoudra pour moi d'écrire un compliment.
 J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisoit pas ?

CLARICE.

Ah , bon Dieu ! Si Dorante avoit autant d'appas ,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe , il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse !

Va pour moi chez Lucrece , & lui dis mon projet ,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCENE III.

ALCIPPE, CLARICE,

ALCIPPE.

AH, Clarice ! Ah , Clarice ! Inconstante , vo-
lage !

CLARICE, *bas le premier vers.*

Auroit-il deviné déjà ce mariage ?

Alcippe , qu'avez-vous qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai , déloyale ? Et peux-tu l'ignorer ?

Parle à ta conscience , elle devroit t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas , mon pere va descendre.

C ij

ALCIPPE.

Ton pere va descendre , ame double & sans foi !
Confesse que tu n'as un pere que pour moi ,
La nuit , sur la riviere. . .

CLARICE.

Hé bien , sur la riviere ,
La nuit , quoi , qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui , la nuit toute entiere ,

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi , sans rougir ?

CLARICE.

Rougir ! A quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux
mots !

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! Et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouir , & demander le reste.
Ne saurois-tu rougir si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi , tout ?

ALCIPPE.

Tes passe-tems de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure , en vos discours si je puis rien com-
prendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler , ton pere va descendre.

Il t'en souvient alors, le tour est excellent :
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,
A présent que le Ciel me fait te mieux connoître.
Oui, pour passer la nuit en danses & festin,
Etre avec ton galant du soir jusqu'au matin,
Je ne parle que d'hier, tu n'as point lors de pere.

CLARICE.

Rêvez-vous ? Raillez-vous ? Et quel est ce mystere ?

ALCIPPE.

Ce mystere est nouveau, mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret,
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continue & fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, & si je le connois...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son pere avecque toi ?
Tu passes, infidele, ame ingrate & légère,
La nuit avec le fils, le jour avec le pere !

C iij

CLARICE.

Son pere de vieux tems est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisoit votre entretien ?
Tu te sens convaincue , & tu m'oses répondre !
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe , si je fais quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit étoit fort noire alors que tu le vis ,
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique ,
Une collation superbe & magnifique ,
Six services de rang , douze plats à chacun.
Son entretien alors t'étoit fort importun ,
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage ,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ,
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour ,
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour.
T'en ai-je dit assez ? Rougis , & meurs de honte.

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi , je suis donc un fourbe , un bisarre , un jaloux ?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous ,
Alcippe , croyez - moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses ,
Je connois tes détours , & devine tes ruses.
Adieu. Suis ton Dorante , & l'aimes désormais ,
Laisse en repos Alcippe , & n'y pense jamais.

Comédie.

31

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton pere va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point, & ne peut nous entendre.

Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point à moins que m'épouser,
A moins qu'en attendant le jour du mariage
M'en donner ta parole, & deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,
Alcippe?

ALCIPPE.

Deux baisers, & ta main & ta foi.

CLARICE.

Que cela?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon pere va descendre.

SCENE IV.

ALCIPPE, seul.

VA ris de ma douleur alors que je te perds ,
Par ces indignités romps toi-même mes fers ,
Aide mes feux trompés à se tourner en glace ,
Aide un juste courroux à se mettre en leur place ;
Je cours à la vengeance , & porte à ton amant
Le vif & prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur , ce jour même nos armes
Régleront par leur sort tes plaisirs , ou tes larmes ,
Et plutôt que le voir possesseur de mon bien ,
Puissai-je dans son sang voir couler tout le mien.
Le voici ce rival que son pere t'amene ,
Ma vieille amitié cede à ma nouvelle haine ,
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler ,
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

S C E N E V.

GERONTE, DORANTE, CLITON.

GERONTE.

DORANTE, arrêtons-nous, le trop de promenade

Me mettroit hors d'haleine, & me feroit malade.
Quel'ordre est rare & beau de ces grands bâtimens!

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans,
J'y croyois ce matin voir une île enchantée,
Je la laissai déserte, & la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau sans l'aide des maçons
En superbes palais a changé ses buissons.

GERONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses,
Dans tous le pré-aux-clercs tu verras mêmes choses,
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais cardinal.
Toute une ville entière avec pompe bâtie
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitans sont des dieux, ou des rois.
Mais changeons de discours. Tu fais combien je
t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GERONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi ,
 Et que je te vois prendre un périlleux emploi ,
 Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie ,
 Et force à tous momens de négliger la vie ;
 Avant qu'aucun malheur te puisse être venu ,
 Pour te faire marcher un peu plus retenu ,
 Je te veux marier.

DORANTE , *à part.*

O ma chere Lucrece !

GERONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse ,
 Honnête , belle , riche.

DORANTE.

Ah pour la bien choisir ,
 Mon pere , donnez-vous un peu plus de loisir.

GERONTE.

Je la connois assez. Clarice est belle & sage ,
 Autant que dans Paris il en soit de son âge ,
 Son pere de tout tems est mon plus grand ami ,
 Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah , Monsieur , je frémi
 D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GERONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE , *bas à part.**(haut)*

Il faut jouer d'adresse.
 Quoi , Monsieur , à présent qu'il faut dans les
 combats
 Acquérir quelque nom , & signaler mon bras...

GERONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;
Je veux qu'un petit-fils puisse tenir ton rang ,
Soutenir ma vieillesse, & réparer mon sang.
En un mot , je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible !

DORANTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il m'est impossible.

GERONTE.

Impossible ! Et comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous,

Pour obtenir pardon , j'embrasse vos genoux.

Je suis....

GERONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GERONTE.

Parle donc , & te leve !

DORANTE.

Je suis donc marié , puisqu'il faut que j'acheve.

GERONTE.

Sans mon consentement !

DORANTE.

On m'a violenté ,

Vous ferez tout casser par votre autorité ;

Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée....

Ah , si vous la saviez !

GERONTE.

Dis , ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu , mon pere , & pour son
bien ,

S'il n'est du tout si grand que votre humeur sou-
haite....

GERONTE.

Sachons , à cela près , puisque c'est chose faite.
Elle se nomme ?

DORANTE.

Orphise , & son pere , Armédon,

GERONTE.

Je n'ai jamais oui ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presqu'à mon arrivée ,
Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée ,
Tant elle avoit d'appas , & tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance ,
Et les soins obligeans de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant ,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes , mais honnêtes ,
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes ,
Qu'en son quartier souvent je me coulois sans bruit ,
Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un

Un soir que je venois de monter dans sa chambre ,
Ce fut, s'il m'en souvient, le second de Septembre,
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé ,
Ce soir même son pere en ville avoit soupé ,
Il monte à son retour , il frappe à la porte , elle ,
Transit, pâlit , rougit , me cache en sa ruelle ;
Ouvre enfin , & d'abord, qu'elle eut d'esprit &
d'art !

Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard ,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue ;
Il se sied , il lui dit qu'il veut la voir pourvue ,
Lui propose un parti qu'on lui venoit d'offrir :
Jugez combien mon cœur avoit lors à souffrir.
Par sa réponse adroite elle fut si bien faire ,
Que sans m'inquiéter elle plut à son pere.
Ce discours ennuyeux enfin se termina ,
Le bon-homme partoît quand ma montre sonna ,
Et lui se retournant vers sa fille étonnée :
« Depuis quand cette montre , & qui vous l'a
» donnée ?

» Acaste mon cousin me la vient d'envoyer ,
» Dit-elle , & veut ici la faire nettoyer ,
» N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure ,
» Elle a déjà sonné deux fois en un quart-d'heure.
» Donnez - la moi , dit-il , j'en prendrai mieux
» le soin ».

Alors pour me la prendre elle vient en mon coin ;
Je la lui donne en main ; mais voyez ma disgrâce ,
Avec mon pistolet le cordon s'embarraße ,
Fait marcher le déclin , le feu prend , le coup part ,
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.

Elle tombe par terre , & moi je la crus morte ,

Le pere épouvanté gagne aussi-tôt la porte ,
 Il appelle au secours , il crie à l'assassin ,
 Son fils & deux valets me coupent le chemin ;
 Furieux de ma perte , & combattant de rage ,
 Au milieu de tous trois je me faisois passage ,
 Quand un autre malheur de nouveau me perdit ,
 Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
 Désarmé , je recule , & rentre , alors Orphise
 De sa frayeur première aucunement remise ,
 Sait prendre un tems si juste en son reste d'effroi ,
 Qu'elle pousse la porte , & s'enferme avec moi.
 Soudain nous entassons pour défenses nouvelles ,
 Bancs , tables , coffres , lits , & jusqu'aux esca-
 belles ,

Nous nous baricadons , & dans ce premier feu
 Nous croyons gagner tout à différer un peu.
 Mais comme à ce rempart l'un & l'autre travaille ,
 D'une chambre voisine on perce la muraille :
 Alors me voyant pris il fallut composer.
*(Ici Clarice les voit de sa fenêtre , & Lucrece avec
 Isabelle les voit aussi de la sienne.)*

GERONTE.

C'est-à-dire , en François , qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE.

Les siens m'avoient trouvé de nuit , seul avec elle ,
 Ils étoient les plus forts , elle me sembloit belle ,
 Le scandale étoit grand , son honneur se perdoit ,
 A ne le faire pas ma tête en répondoit ,
 Ses grands efforts pour moi , son péril & ses larmes
 A mon cœur amoureux étoient de nouveaux char-
 mes ;

Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur ,

Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
 Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
 Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
 Choisissez maintenant de me voir , ou mourir ,
 Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GERONTE.

Non, non , je ne suis pas si mauvais que tu penfes,
 Et trouve en ton malheur de telles circonstances
 Que mon amour t'excuse , & mon esprit touché
 Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GERONTE.

Je prends peu garde au bien , afin d'être bon pere.
 Elle est belle , elle est sage , elle sort de bon lieu,
 Tu l'aimes , elle t'aime , il me suffit , adieu.
 Je vais me dégager du pere de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE

QUE dis-tu de l'histoire , & de mon artifice ?
 Le bon-homme en tient-il ? M'en suis-je bien tiré ?
 Quelque sot en ma placé y seroit demeuré ,
 Il eût perdu le tems à gémir , à se plaindre ,
 Et malgré son amour se fût laissé contraindre.
 O l'utile secret que mentir à propos !

D ij

CLITON.

Quoi, ce que vous disiez n'est pas vrai ?

DORANTE.

Pas deux mots.

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame & mon cœur à Lucrece.

CLITON.

Quoi ; la montre , l'épée , avec le pistolet ?

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez , Monsieur , votre valet.

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de
maître ,

Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connoître,
Quoique bien averti , j'étois dans le panneau.

DORANTE.

Va , n'apprehende pas d'y tomber de nouveau ,
Tu feras de mon cœur l'unique secrétaire ,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer
Qu'assez mal-aisément je pourrai m'en parer ,
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse...

SCENE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE, *donnant un billet à Dorante.*

LISEZ ceci, Monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il !

SABINE.

De Lucrece.

DORANTE, *après l'avoir lu.*

Dis-lui que j'y viendrai.

SCENE VIII.

CLITON, DORANTE.

DORANTE.

DOUTE encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom,
Lucrece sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un
fot.

Qu'auroit l'autre à m'écrire à qui je n'ai dit mot ?

D ij

CLITON.

Monsieur , pour ce sujet n'ayons point de querelle ,
Cette nuit à la voix vous faurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là-dedans , & de quelqu'un des siens
Sache subtilement sa famille & ses biens.

SCENE IX.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, *présentant un billet à Dorante.*

MONSIEUR.

DORANTE.

Autre billet.

(*Après avoir lu tout bas le billet.*)

J'ignore qu'elle offense
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers ,
Je te suis.

S C E N E X.

DORANTE, *seul.*

JE revins hier au soir de Poitiers ,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage ,
Et j'ai déjà querelle, amour , & mariage ?
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès , & je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes ,
Plus en nombre à la fois , & plus embarrassantes ,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler :
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

OUI , vous faifiez tous deux en hommes de courage ,

Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage ,
Je rends graces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois survenu pour vous refaire amis ,
Et que la chose égale ainsi je vous sépare.
Mon heur en est extrême , & l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi ,
Qui lui faisois raison sans avoir su de quoi.
Mais , Alcippe , à présent tirez-moi hors de peine ?
Quel sujet aviez-vous de colere , ou de haine ?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pu noircir ?
Dites , que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,
Moins je découvre en moi ce qui peut vous déplaire.

ALCIPPE.

Hé bien, puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;
Mon affaire est d'accord , & la chose vaut faite ,
Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi ,
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi ,
Vous avez donné bal , collation , musique ,
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique ,
Puisque pour me jouer un si sensible tour ,
Vous m'avez à dessein caché votre retour ,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade ,
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne , & j'ai lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage ,
Je ne vous guérirais ni d'erreur , ni d'ombrage ,
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux .
Mais comme vous savez tous deux ce que je vauz ,
Ecoutez en deux mots l'histoire démêlée.

Celle que cette nuit sur l'eau j'ai regalée ,
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux ,
Car elle est mariée , & ne peut être à vous ;
Depuis peu pour affaire elle est ici venue ,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi , Dorante , en cette occasion
De voir finir si-tôt notre division.

DORANTE.

Alcippe , une autre fois , donnez moins de croyance
 Aux premiers mouvemens de votre défiance ,
 Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir ,
 Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
 Adieu , je suis à vous.

SCENE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

CE cœur encor soupire !

ALCIPPE.

Hélas ! Je fors d'un mal pour tomber dans un pire.
 Cette collation , qui l'aura pu donner ?
 A qui puis-je m'en prendre ? & que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.
 Cette galanterie étoit pour d'autres dames.
 L'erreur de votre page a causé votre ennui ,
 S'étant trompé lui-même , il vous trompe après
 lui ,
 J'ai tout su de lui-même , & des gens de Lucrece.
 Il avoit vu chez elle entrer votre maîtresse ,
 Mais il n'avoit pas vu qu'Hippolite & Daphné
 Ce jour-là par hasard chez elle avoient dîné.
 Il les en voit sortir , mais à coëffe abattue ,
 Et sans les approcher il suit de rue en rue ;

Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien,
Tout étoit à Lucrece, & le dupe si bien,
Que prenant ces beautés pour Lucrece & Clarice,
Il rend à votre amour un très-mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carrosse, entrer dans un bateau,
Il voit porter des plats, entend quelque musique,
A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique,
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,
Car enfin le carrosse avoit été prêté,
L'avis se trouve faux, & ces deux autres belles
Avoient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet ?

PHILISTE.

Je ferai votre paix, mais sachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe, & sur l'heure apprêté,
Lui, qui depuis un mois nous cachant sa venue,
La nuit *incognito* visite une inconnue ;
Il vint hier de Poitiers, & sans faire aucun bruit,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit

ALCIPPE.

Quoi, sa collation. . .

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge,
Ou quand il l'a donnée il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante en ce combat si peu prémédité
 M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté ,
 La valeur n'apprend point la fourbe en son école ,
 Tout homme de courage est homme de parole ,
 A des vices si bas il ne peut consentir ,
 Et fuit plus que la mort la honte de mentir ,
 Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante , à ce que je présume ,
 Est vaillant par nature , & menteur par coutume ,
 Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité ,
 Et vous-même admirez notre simplicité.
 A nous laisser duper nous sommes bien novices.
 Une collation servie à six services ,
 Quatre concerts entiers , tant de plats , tant de
 feux ,
 Tout cela cependant prêt en une heure ou deux ,
 Comme si l'appareil d'une telle cuisine
 Fût descendu du ciel dedans quelque machine ;
 Quiconque le peut croire ainsi que vous & moi ,
 S'il a manqué de sens , n'a pas manqué de foi.
 Pour moi , je voyois bien que tout ce badinage
 Répondoit assez mal aux remarques du page ;
 Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint ,
 Et sans examiner croit tout ce qu'elle craint.
 Mais laissons-là Dorante avecque son audace ,
 Allons trouver Clarice , & lui demander grace ,
 Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

PHILISTE.

Attendez à demain , & me laissez agir ;
Je veux par ce récit vous préparer la voie ,
Dissiper sa colere , & lui rendre sa joie ,
Ne vous exposez point , pour gagner un moment ,
Aux premieres chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumiere est fidele ,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils , & fuirai son courroux
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCENE III.

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

ISABELLE , il est tems , allons trouver Lucrece.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard , & rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit ,
A peine ai-je parlé , qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne seroit pas moins prompte.
Mais dis , par sa fenêtre , as-tu bien vu Gêronte ?
Et fais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté ,
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

Tome IV.

E

I S A B E L L E .

A Lucrece avec moi je l'ai fait reconnoître,
 Et si-tôt que Géronte a voulu disparoître ,
 Le voyant resté seul avec un vieux valet ,
 Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
 Vous parlerez à lui.

C L A R I C E .

Qu'il est fourbe , Isabelle !

I S A B E L L E .

Hé bien , cette pratique est-elle si nouvelle ?
 Dorante est-il le seul qui de jeune écolier ,
 Pour être mieux reçu , s'érige en cavalier ?
 Que j'en fais comme lui qui parlent d'Allemagne,
 Et si l'on veut les croire ont vu chaque campagne,
 Sur chaque occasion tranchent des entendus ,
 Content quelque défaite , & des chevaux perdus ,
 Qui dans une gazette apprenant ce langage ,
 S'ils sortent de Paris , ne vont qu'à leur village ,
 Et se donnent ici pour témoins approuvés ,
 De tous ces grands combats qu'ils ont lus , ou
 rêvés !

Il aura cru sans doute , ou je suis fort trompée ,
 Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ,
 Et vous prenant pour telle , il a jugé soudain
 Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à
 la main.

Ainsi donc pour vous plaire , il a voulu paroître ,
 Non pas pour ce qu'il est , mais pour ce qu'il
 veut être ,

Et s'est osé promettre un traitement plus doux
 Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

Comédie.

51

CLARICE.

En matiere de fourbe il est maître , il y pipe.
Après m'avoir dupée , il dupe encore Alcippe ,
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la piece a la moindre apparence.
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance ,
Me fait une querelle où je ne comprends rien.
J'ai , dit-il , toute nuit souffert son entretien ,
Il me parle de bal , de danse , de musique ,
D'une collation superbe & magnifique ,
Servie à tant de plats , tant de fois redoublés ,
Que j'en ai la cervelle & les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnoissez par-là que Dorante vous aime ,
Et que dans son amour son adresse est extrême.
Il aura su qu'Alcippe étoit bien avec vous ,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux :
Soudain à cet effort il en a joint un autre ,
Il a fait que son pere est venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment ,
Que de gagner un pere , & brouiller l'autre amant.
Votre pere l'agrée , & le sien vous souhaite ,
Il vous aime , il vous plaît , c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite de vrai ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi , votre cœur se change , & désobéira ?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde , & perdre tes mesures ,

E ij

Explique , si tu peux , encor ses impostures.

Il étoit marié sans que l'on en fût rien ,
Et son pere a repris sa parole du mien ,
Fort triste de visage , & fort confus dans l'ame.

ISABELLE.

Ah je dis à mon tour , « qu'il est fourbe , Madame » !
C'est bien aimer la fourbe , & l'avoir bien en main ,
Que de prendre plaisir à fourber son dessein.
Car pour moi , plus j'y songe , & moins je puis
comprendre

Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire , & pourquoi lui
parler ;

Est-ce à dessein d'en rire , ou de le quereller ?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité ,
Et si c'étoit lui-même , il pourroit me connoître ;
Entrons donc chez Lucrece , allons à sa fenêtre ,
Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.
Mon jaloux , après tout , sera mon pis aller ;
Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée ,
Sachant ce que je sai , la chose est fort aisée.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

VOICI l'heure & le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.

Son pere est de la robe , & n'a qu'elle de fille ,

Je vous ai dit son bien , son âge & sa famille.

Mais, Monsieur , ce seroit pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrece excelloit à mentir.

Le divertissement seroit rare, ou je meure ,

Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure ,

Qu'elle pût un moment vous piper en votre art ,

Rendre conte pour conte , & martre pour renard.

D'un & d'autre côté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grace à fort peu de personnes.

Il y faut promptitude , esprit , mémoire , soins ,

Ne se brouiller jamais , & rougir encor moins.

Mais la fenêtré s'ouvre , approchons.

SCENE V.

CLARICE , LUCRECE , ISABELLE
à la fenêtre , DORANTE & CLITON
en bas.

CLARICE , à Isabelle.

ISABELLE ,

Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir

Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(Isabelle descend de la fenêtre & ne se montre plus.)

LUCRECE , à Clarice

Il conte assez au long ton histoire à mon pere ,
Mais parle sous mon nom , c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Etes-vous-là , Dorante ?

DORANTE.

Oui , Madame , c'est moi ,
Qui veux vivre & mourir sous votre seule loi.

LUCRECE , à Clarice.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE , à Lucrece.

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'auroit-il déjà reconnue à la voix ?

CLITON, à Dorante.

C'est elle, & je me rends, Monsieur, à cette fois.

DORANTE, à Clarice.

Oui, c'est moi, qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux,
C'est une longue mort, & pour moi, je confesse
Que pour vivre, il faut être esclave de Lucrece.

CLARICE, à Lucrece.

Chere amie il en conte à chacune à son tour.

LUCRECE, à Clarice.

Il aime à promener sa fourbe & son amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie,
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie,
Disposez-en, Madame, & me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulois tantôt proposer quelque chose,
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible! Ah, pour vous
Je pourrai tout, Madame, en tous lieux, contre
tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier quand je sai que vous l'êtes?

DORANTE.

Moi marié ! ce sont pieces qu'on vous a faites ,
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE , à *Lucrece*.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRECE , à *Clarice*.

Il ne fait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais , & si par cette voie
On pense....

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie ?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je ments.

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de sermens.

DORANTE.

Non , si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée ,
Cessez d'être en balance , & de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE , à *Lucrece*.

On diroit qu'il dit vrai , tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Et vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire & de verre;
Qui vint hier de Poitiers, & conte à son retour
Que depuis une année il fait ici sa cour;
Qui donne toute nuit festin, musique & danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée, en tout silence,
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit;
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit.
Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le
nomme.

CLITON, à Dorante.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, à Cliton.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(A Clarice.)

De ces inventions chacun a sa raison,
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente;
Mais à présent je passe à la plus importante.

J'ai donc feint cet hymen, pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer?
Je l'ai feint, & ma feinte à vos mépris m'expose:
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Ecoutez-moi. Ne pouvant consentir..

CLITON, à Dorante.

De grace , dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, à Cliton.

Ah ! Je t'arracherai cette langue importune.

(A Clarice.)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune ,
 L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
 Qu'un pere à d'autres loix voulût m'affujettir....

CLARICE, à Lucrece.

Il fait piece nouvelle , écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon ame à la belle Lucrece ,
 Et par ce mariage au besoin inventé
 J'ai su rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
 Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes ,
 Appelez-moi grand fourbe, & grand donneur de
 bourdes,
 Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment ,
 Et joignez à ces noms celui de votre amant.
 Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres.
 J'évite tous les fers pour mourir dans les vôtres ,
 Et libre pour entrer en des liens si doux ,
 Je me fais marié pour tout autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence ,
Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas ,
Pour qui m'a si peu vue , & ne me connoît pas ?

DORANTE.

Je ne vous connois pas ! Vous n'avez plus de mere,
Périandre est le nom de Monsieur votre pere ,
Il est homme de robe , adroit , & retenu ,
Dix mille écus de rente en font le revenu ,
Vous perdîtes un frere aux guerres d'Italie ,
Vous aviez une sœur qui s'appeloit Julie.
Vous connois-je à présent ? Dites-encor que non.

CLARICE, à Lucrece

Cousine , il te connoît , & t'en veut tout de bon.

LUCRECE, à part.

Plût à Dieu !

CLARICE, à Lucrece.

Découvrons le fond de l'artifice.

(A Dorante.)

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice ,
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
Dites-moi , seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme ,
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame ,
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux , ni vœux que pour votre service ,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes , à vrai dire , un peu bien dégoûté ;
 Clarice est de maison , & n'est pas sans beauté ,
 Si Lucrece à vos yeux paroît un peu plus belle ,
 De bien mieux faits que vous se contenteroient
 d'elle.

DORANTE.

Oui , mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il ce défaut ?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas ,
 Et plutôt que l'hymen avec elle me lie ,
 Je serai marié , si l'on veut , en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
 Vous lui ferriez la main , & lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE , à Lucrece.

Ecoutez l'imposteur , c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel...

CLARICE , à Lucrece.

L'ai-je dit ?

DORANTE.

J'éprouve le courroux ,
 Si j'ai parlé , Lucrece , à personne qu'à vous.

CLARICE.

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence ,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence ,
Vous couchez d'imposture , & vous osez jurer ,
Comme si je pouvois vous croire , ou l'endurer !
Adieu , retirez-vous , & croyez , je vous prie ,
Que souvent je m'égaie ainsi par raillerie ,
Et que pour me donner des passe-tems si doux ,
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

HÉ bien , vous le voyez , l'histoire est décou-
verte.

DORANTE.

Ah , Cliton , je me trouve à deux doigts de ma
perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès ,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès :
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence ,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être. Qu'en crois-tu ?

Tome IV.

F

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tiens tout perdu pour un peu de traversé ?

CLITON.

Si jamais cette part tomboit dans le commerce ,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un
diable.

DORANTE.

Je disois vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit ,
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen ,
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune,
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune,
Et de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour , & la nuit porte avis.

Fin du troisieme Acte,

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, Monsieur, pensez-vous qu'il soit jour
chez Lucrece ?

Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver ;
J'en puis voir sa fenêtre , & de sa chere idée
Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver , n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remede au désordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand , pour rare , pour su-
prême.

Un amant obtient tout quand il est libéral.

F ij

CLITON.

Le secret est fort beau , mais vous l'appliquez mal.
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je fais ce qu'est Lucrece , elle est sage , & discrète ,
A lui faire présent mes efforts seroient vains ,
Elle a le cœur trop bon , mais ses gens ont des
mains.

Et bien que sur ce point elle les défavoue ,
Avec un tel secret leur langue se dénoue ,
Ils parlent , & souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit , il m'en faut acheter.
Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa lettre ,
Après ce qu'elle a fait , j'ose tout m'en promettre ,
Et ce sera hasard , si sans beaucoup d'effort ,
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes , vous dites vrai , j'en juge par moi-même ,
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ,
Et comme c'est m'aimer que me faire présent ,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais , Monsieur , attendant que Sabine survienne ,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu ,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne fait, mais ce confus murmure,
D'un air pareil au vôtre à-peu-près le figure ,
Et si de tout le jour je vous avois quitté ,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrece ?

CLITON.

Ah ! Monsieur , m'auriez - vous joué ce tour d'adresse.

DORANTE.

Nous nous battîmes hier , & j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet événement ,
Mais à toi , de mon cœur l'unique secrétaire ,
A toi , de mes secrets le grand dépositaire ,
Je ne célerai rien puisque je l'ai promis.

Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis ,
Il passa par Poitiers , où nous prîmes querelle ,
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle ,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudroit tâter.
Hier nous nous rencontrons , cette ardeur se réveille ,

Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ,
Je me défais de toi , j'y cours , je le réjoins ,
Nous vuidons sur le pré l'affaire sans témoins ,
Et le perçant à jour de deux coups d'estocade ,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade ;
Il tombe dans son sang.

F ii j

CLITON.

A ce compte, il est mort !

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort,
Il étoit honnête-homme, & le ciel ne déploie....

SCENE II.

ALCIPPE, DORANTE, CLITON.

ALCIPPE.

JE te veux, cher ami, faire part de ma joie,
Je suis heureux, mon pere. . .

DORANTE.

Hé bien ?

ALCIPPE.

Vient d'arriver

CLITON, à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, & pour revoir un pere
Un homme tel que nous ne se réjouit guere.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit,
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit,
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée,
On attendoit mon pere afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner,
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle,
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnoissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon pere se délasse,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance,
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci.

*SCENE III.**DORANTE, CLITON.**CLITON.*

IL est mort ! Quoi, Monsieur, vous m'en donnez aussi !

A moi , de votre cœur l'unique secrétaire !

A moi , de vos secrets le grand dépositaire !

Avec ces qualités j'avois lieu d'espérer

Qu'assez mal-aisément je pourrois m'en parer.

DORANTE.

Quoi, mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, Monsieur, pour ne vous pas déplaire.

Mais vous en contez tant à toute heure, en tous lieux ,

Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, & bons yeux.

More , Juif, ou Chrétien , vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne ,

L'état où je le mis étoit fort périlleux ,

Mais il est à présent des secrets merveilleux.

Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie ,

Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?
On en voit tous les jours des effets étonnans.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenans ,
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace ,
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place ,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en
part ,

Soit dès le lendemain si frais & si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune ,
On n'en fait plus de cas , mais , Cliton , j'en fais
une ,

Qui rappelle si-tôt des portes du trépas ,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient
pas.

Quiconque la fait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret , & je vous fers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerois , & tu serois heureux ,
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux ,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles ,
Que ce seroit pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE.

L'hébreu ? Parfaitement.
J'ai dix langues , Cliton , à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
 Pour fournir tour-à-tour à tant de menteries.
 Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
 Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
 Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah , cervelle ignorante?

Mais mon pere survient.

SCENE IV.

GERONTE , DORANTE , CLITON.

GERONTE.

JE vous cherchois , Dorante.

DORANTE , *bas*.

Je ne vous cherchois pas , moi. Que mal-à-propos
 Son abord importun vient troubler mon repos ,
 Et qu'un pere incommode un homme de mon âge!

GERONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,
 J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
 Que laisser désunis ceux que le ciel a joint :
 La raison le défend , & je sens dans mon ame
 Un violent desir de voir ici ta femme.

J'écris donc à son pere , écris-lui comme moi.
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi :
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille ,
Si sage , & si bien née , entre dans ma famille.
J'ajoute à ce discours , que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ,
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne.
Car enfin il le faut , & le devoir l'ordonne ,
N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris ,
Et pour moi je suis prêt ; mais je perdrai ma peine ,
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amene ,
Elle est grosse.

GERONTE.

Elle est grosse !

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GERONTE.

Que de ravissemens je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse !

GERONTE.

Non , j'aurai patience autant que d'allégresse ,
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma priere a pénétré les cieux ,
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.
Adieu. Je vais changer la lettre que j'envoie ,

En écrire à son pere un nouveau compliment ,
 Le prier d'avoir soin de son accouchement ,
 Comme le seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE , *à Cliton.*

Le bon homme s'en va le plus content du monde.

GERONTE , *se retournant.*

Ecris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous , il revient sur ses pas

GERONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-pere.
 Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire ,
 Sans que vous vous donniez ces soucis superflus ,
 En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GERONTE.

Etant tout d'une main il sera plus honnête.

DORANTE , *bas à part.*

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?

(*Haut.*)

Votre main , ou la mienne , il n'importe des deux

GERONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE

DORANTE.

Son pere fait la cour.

GERONTE.

Ne me fais plus attendre,

Dis-moi...

DORANTE, *bas*.

Que lui dirai-je ?

GERONTE.

Il s'appelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GERONTE.

Pyrandre ! Tu m'as dit tantôt un autre nom ,
C'étoit, je m'en souviens . oui , c'étoit Armédon.

DORANTE.

Oui , c'est-là son nom propre , & l'autre d'une terre ,
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre ,
Et se sert si souvent de l'un & l'autre nom ,
Que tantôt c'est Pyrandre , & tantôt Armédon.

GERONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage ,
Et j'en ufois ainsi du tems de mon jeune âge.
Adieu , je vais écrire.

S C E N E V.

DORANTE, CLITON.**DORANTE.****E**NFIN, j'en suis sorti.**CLITON.**

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.

Après ce mauvais pas où vous avez bronché ;

Le reste encor long-tems ne peut être caché.

On le fait chez Lucrece , & chez cette Clarice ,

Qui d'un mépris si grand piquée avec justice ,

Dans son ressentiment prendra l'occasion

De vous couvrir de honte & de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée , & puisque le tems presse ,

Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrece.

Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

CHERE amie, hier au soir j'étois si transporté,
Qu'en ce ravissement, je ne pûs me permettre,
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre :
Mais tu n'y perdras rien, & voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, Monsieur....

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort,

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Hé, Monsieur.

DORANTE.

Prends, te dis-je,

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige.

Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons,

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.

G ij

Chere amie , entre nous , toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences ,
Sice n'est assez d'une , ouvre toutes les deux ,
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans te piquer d'honneur , crois qu'il n'est que de
prendre ,

Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluie est fort douce , & quand j'en vois pleu-
voir ,

J'ouvrerois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le siècle où nous
sommes.

Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
Retiens bien ma doctrine , & pour faire amitié ,
Si tu veux , avec toi je ferai de moitié.

S A B I N E .

Cet article est de trop.

D O R A N T E .

Vois-tu , je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi ,
En voudrois-tu donner la réponse pour moi ?

S A B I N E .

Je la donnerai bien , mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne , ou la prendre , ou la lire :
J'y ferai mon effort.

C L I T O N .

Voyez , elle se rend
Plus douce qu'une épouse , & plus souple qu'un
gant.

DORANTE.

Le secret a joué. Présente-la , n'importe ,
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte ,
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

TU vois que les effets préviennent les paroles ,
C'est un homme qui fait litiere des pistoles ,
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi.

SABINE.

Fais tomber de la pluie , & laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences

Je ne suis pas encor si dupe que tu penses ,
Je fais bien mon métier , & ma simplicité
Joue aussi-bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu fais ton métier , dis-moi quelle espérance
Doit obstiner mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible ? En viendrons-nous à bout ?

G iij

S A B I N E.

Puisqu'il est si brave homme , il faut te dire tout.
Pour te désabuser , sache donc que Lucrece
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qu'il le presse.
Durant toute la nuit elle n'a point dormi ,
Et si je ne me trompe , elle l'aime à demi.

C L I T O N.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde ,
Quand elle aime à demi , de maltraiter le monde ?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chere amie , après tout , mon maître vaut son prix.
Ces amours à demi sont d'une étrange espece ,
Et s'il vouloit me croire , il quitteroit Lucrece.

S A B I N E.

Qu'il ne se hâte point , on l'aime assurément.

C L I T O N.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ,
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

S A B I N E.

Elle tient , comme on dit , le loup par les oreilles.
Elle l'aime , & son cœur n'y sauroit consentir ,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les tuileries ,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que mengeries ,
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

C L I T O N.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

S A B I N E.

Elle a lieu de douter , & d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance ,
Il n'a fait cette nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu ments aussi-bien comme lui.

CLITON.

Je suis homme d'honneur , tu me fais injustice.

SABINE.

Mais dis-moi , fais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON.

Il ne l'aïma jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer envain.

Aussi-tôt que Lucrece a pu le reconnoître ,

Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroître ,

Poir voir si par hasard il ne me diroit rien ,

Et s'il aime en effet , tout le reste ira bien.

Va-t-en , & sans te mettre en peine de m'instruire ,

Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu. De ton côté , si tu fais ton devoir ,

Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SABINE, seule.

Que je vais bientôt voir une fille contente !

Mais la voici déjà , qu'elle est impatiente !

Comme elle a les yeux fins , elle a vu le poulet.

SCENE VIII.

LUCRECE, SABINE.

LUCRECE.

HÉ bien , que t'ont conté le maître & le valet ?

SABINE.

Le maître & le valet m'ont dit la même chose ,
Le maître est tout à vous , & voici de sa prose.

LUCRECE.

Dorante avec chaleur fait le passionné ,
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné ,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus, mais j'en crois ses pistoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits ,
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables ,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ,

Et je remets , Madame au jugement de tous ,
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous ,
Et si ce traitement marque une ame commune.

LUCRECE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ,
Mais comme en acceptant tu fors de ton devoir ,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRECE.

Dis-lui que sans la voir j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune , où vous enfuyez-vous ?

LUCRECE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ,
Conte-lui dextrement le naturel des femmes ,
Dis-lui qu'avec le tems on amollit leurs ames ,
Et l'avertis sur-tout des heures & des lieux
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parce qu'il est grand fourbe , il faut que je m'affûre.

SABINE.

Ah , si vous connoissiez les peines qu'il endure ,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint ,
Toute nuit il soupire , il gémit , il se plaint.

LUCRECE.

Pour appaiser les maux que cause cette plainte ,
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ,
Et sache entre les deux toujours le modérer ,
Sans m'engager à lui , ni le désespérer.

SCENE IX.

CLARICE, LUCRECE, SABINE.

CLARICE.

II L t'en veut tout de bon , & m'en voilà défaite ,
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ;
Alcippe la répare , & son pere est ici.

LUCRECE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte , & toi , te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu fais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentoit alors ,
A présent il dit vrai , j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit , mais c'est un grand peut-être.

LUCRECE.

Dorante est un grand fourbe , & nous l'a fait con-
noître ,

Mais s'il continuoit encore à m'en conter ,
Peut-être avec le tems il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes du moins , étant bien avertie ,
Prends bien garde à ton fait , & fais bien ta partie.

LUCRECE.

C'en est trop , & tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire , & non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer , la distance est petite ,
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ,
Ces deux points , en amour se suivent de si près ,
Que qui se croit aimée , aime bien-tôt après.

LUCRECE.

La curiosité souvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiroient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous m'y feriez ici toutes deux enrager.
Voyez qu'il est besoin de tout ce badinage !
Faites moins la sucrée , & changez de langage ,
Ou vous n'en casserez , ma foi , que d'une dent.

LUCRECE.

Laiissons-là cette folle , & dis-moi cependant ,
Quand nous le vîmes hier dedans les tuileries ,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries ,
Il fut , ou je me trompe , assez bien écouté.
Étoit-ce amour alors , ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure , avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pû me dire.

LUCRECE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ,
Je l'ai pris , je l'ai lu , mais le tout sans amour ,
Curiosité pure , avec dessein de rire
De tous les complimens qu'il auroit pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire , & d'avoir écouté ,
L'un est grande faveur , l'autre , civilité :
Mais trouves-y ton compte , & j'en serai ravie ,
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRECE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré ,
Tu n'es que curieuse.

LUCRECE.

Ajoute , à ton exemple.

CLARICE.

Soit , mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRECE , à *Clarice*.

Allons.

(*A Sabine.*)

Si tu le vois , agis comme tu fais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais.

Je

Je connois à tous deux où tient la maladie ,
Et le mal sera grand si je n'y remédie :
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le verd.

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.**GERONTE, PHILISTE.****GERONTE.**

JE ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le digeste à Poitiers ,
Et vu , comme mon fils , les gens de ces quartiers ,
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Qu'elle est & la famille , & le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il ce Pyrandre ?

GERONTE.

Un de leurs citoyens ,
Noble , à ce qu'on m'a dit , mais un peu mal en
biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois , ni gentil-
homme ,
Qui , si je m'en souviens , de la sorte se nomme.

GERONTE.

Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom,
Ce Pyrandre s'appelle, autrement, Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GERONTE.

Et le pere d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise ?
Vous connoissez le nom de cet objet charmant,
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon & Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien ap-
prendre,
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GERONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant,
Mais je ne fais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur le champ d'épouser cette belle:
Je fais tout, & de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir, & votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi, Dorante a donc fait un secret mariage !

GERONTE.

Et comme je suis bon, je pardonne à son âge.

H ij

PHILISTE.

Qui vous l'a dit ?

GERONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah, puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidele récit,
Il en fait mieux que moi toutes les circonstances:
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances,
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi je n'eus jamais celui de deviner.

GERONTE.

Vous me feriez par-là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est sûre, & vous pouvez l'en
croire ;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partoît d'un esprit de grande invention,
Et si ce mariage est de même méthode,
La piece est fort complete, & des plus à la mode.

GERONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux ?

PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez aussi-bien comme nous,
Et pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez, adieu, je ne vous dis plus rien.

S C E N E I I.

GERONTE, *seul.*

O VIEILLESSE facile ! O jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il deffous le ciel pere plus malheureux ?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
Dorante n'est qu'un fourbe , & cet ingrat que
j'aime ,
Après m'avoir fourbé , me fait fourber moi-
même ,
Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur
Il me fait le trompette , & le second auteur.
Comme si c'étoit peu pour mon reste de vie ,
De n'avoir à rougir que de son infamie ,
L'infâme se jouant de mon trop de bonté ,
Me fait encor rougir de ma crédulité.

SCENE III.

DORANTE, GERONTE, CLITON.

GERONTE.

ÊTES-VOUS gentilhomme ?

DORANTE, *à part.*

Ah, rencontre fâcheuse,

(haut.)

Etant sorti de vous la chose est peu douteuse.

GERONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le crois.

GERONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur
sang ?

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GERONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.

Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire,
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire,
Et dans la lâcheté du vice où je te vois,
Tu n'es plus gentilhomme étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GERONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature.
Qui se dit gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment, quand il le dit & ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas ? Est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démentj lui porte une infamie,
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront,
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je ments ?

GERONTE.

Qui me le dit, infâme !

Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme,
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier.

CLITON, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GERONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-pere & de sa seigneurie,

Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON , à Dorante.

Appellez la mémoire , ou l'esprit au secours.

GERONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse ,
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
Tu me fais donc servir de fable & de risée ,
Passer pour esprit foible , & pour cervelle usée !
Mais dis-moi , te portois-je à la gorge un poignard ?
Voyois-tu violence ou courroux de ma part ?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice ,
Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice ?
Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement ,
Puisque mon indulgence au dernier point venue ,
Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une inconnue !
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur , ou ne l'a point gagné ,
Ingrat , tu m'as payé d'une impudente feinte ,
Et tu n'as eu pour moi respect , amour , ni crainte.
Va , je te désavoue.

DORANTE.

Hé , mon pere , écoutez.

GERONTE.

Quoi , des contes en l'air , & sur l'heure inventés ?

DORANTE.

Non , la vérité pure.

GERONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Epris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,
De Lucrece, en un mot, vous la pouvez connoître.

GERONTE.

Dis vrai, je la connois, & ceux qui l'ont fait
naître.

Son pere est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment

Etant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice,
Si-tôt que je le sus me parut un supplice.
Mais comme j'ignoreis si Lucrece & son sort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venoient ses beautés d'allumer dans mon ame,
Et j'avois ignoré, Monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais si je vous osois demander quelque grace ;
A présent que je fais & son bien, & sa race,
Je vous conjurerois par les nœuds les plus doux
Dont l'amour & le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle,
Obtenez-la d'un pere, & je l'obtiendrai d'elle.

GERONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez ,
Croyez-en pour le moins , Cliton que vous voyez ;
Il fait tout mon secret.

GERONTE.

Tu ne meurs point de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte ,
Et que ton pere même en doute de ta foi ,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi ?
Ecoute , je suis bon , & malgré ma colere
Je veux encore un coup montrer un cœur de pere,
Je veux encore un coup pour toi me hasarder ,
Je connois ta Lucrece , & la vais demander ;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer souffrez que je vous suive.

GERONTE.

Demeure ici , demeure , & ne suis point mes pas ,
Je doute , je hasarde , & je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrece
Tu fais la moindre fourbe , où la moindre finesse ,
Tu peux bien fuir mes yeux , & ne me voir jamais.
Autrement souviens-toi du serment que je fais.
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire ,
Que tu ne mourras point que de la main d'un pere.
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu ,
Rendra prompt justice à mon honneur perdu.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt, & de mauvaise grace,
Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois
Devoit en galant homme aller jusques à trois.
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes, ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point que tu ne me déplaîses,
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse,
Car je doute à présent si vous aimez Lucrece,
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que quoique vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, & sur ce point ta défiance est vaine;
Mais je hasarde trop, & c'est ce qui me gêne.
Si son pere & le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port,
Et d'ailleurs quand l'affaire entr'eux seroit conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?

J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant ,
 Sa compagne , ou je meurs , a beaucoup d'agrément.
 Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée ,
 De mon premier amour j'ai l'ame un peu gênée ,
 Mon cœur entre les deux est presque partagé ,
 Et celle-ci l'auroit s'il n'étoit engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande
 Et porter votre pere à faire une demande ?

DORANTE.

Il ne m'auroit pas cru si je ne l'avois fait.

CLITON.

Quoi , même en disant vrai vous mentiez en effet ?

DORANTE

C'étoit le seul moyen d'appaîser sa colere.
 Que maudit soit quiconque a détrompé mon pere ,
 Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir
 De consulter mon cœur , & je pourrois choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office
 O qu'Alcippe est heureux , & que je suis confus !
 Mais Alcippe , après tout , n'aura que mon refus.
 N'y pensons plus , Cliton , puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi-bien que d'Orphise.

DORANTE

DORANTE.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé
Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé,
Mais Sabine survient.

SCENE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

QU'AS-TU fait de ma lettre ?
En de si belles mains as-tu sù la remettre ?

SABINE.

Oui, Monsieur, mais...

DORANTE.

Quoi, mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

Tome IV.

I

SABINE.

Ah , si vous aviez vu comme elle m'a grondée ,
Elle me va chasser , l'affaire en est vuidée.

DORANTE.

Elle s'appaisera , mais pour t'en consoler ,
Tends la main.

SABINE.

Hé , Monsieur.

DORANTE.

Ose encor lui parler,
Je ne perds pas si-tôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne piece avec ses révérences ,
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés ,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ;
Mais à parler sans fard....

CLITON.

Sait-elle son métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait , & l'a lu tout entier.
Je ne puis si long tems abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux , je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE.

Elle ? Non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelqu'autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne fais

DORANTE.

Mais enfin dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quandencor ?

SABINE.

Quand elle vous croira,

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, & m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en sauroit plus douter.
Mon pere...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice,

SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE, DORANTE,
SABINE, CLITON.

CLARICE, à *Lucrece*.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice,
Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE, à *Clarice*.

Beauté, qui pouvez seule & mon mal & mon bien..

CLARICE, à *Lucrece*.

On diroit qu'il m'en veut, & c'est moi qu'il regarde.

LUCRECE, à *Clarice*.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde,
Voyons s'il continue.

DORANTE, à *Clarice*.

Ah, que loin de vos yeux
Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,
Et que je reconnois par mon expérience
Quel supplice aux amans est une heure d'absence!

CLARICE, à *Lucrece*.

Il continue encor.

LUCRECE, à *Clarice*.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, à *Lucrece*.

Mais écoute,

LUCRECE, à *Clarice*.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE, à *Lucrece*.

Eclaircissons-nous - en. Vous m'aimez donc , Dorante ?

DORANTE, à *Clarice*.

Hélas , que cette amour vous est indifférente !
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, à *Lucrece*.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

LUCRECE, à *Clarice*.

Je ne fais où j'en suis.

CLARICE à *Lucrece*.

Oyons la fourbe entière;

LUCRECE, à *Clarice*.

Vu ce que nous savons , elle est un peu grossière.

CLARICE, à *Lucrece*.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ,
Il te flatte de nuit , & m'en conte de jour.

DORANTE, à *Clarice*.

Vous consultez ensemble ? Ah , quoiqu'elle vous die ,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie ,
Le sien auprès de vous me seroit trop fatal ,
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRECE, en elle-même.

Ah , je n'en ai que trop , & si je ne me venge...

CLARICE, à *Dorante*.

Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois , mais enfin me reconnoissez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnois ? Quittez ces railleries ,
Vous que j'entretins hier dedans le tuileries ,
Que je fis aussi-tôt maîtresse de mon sort ?

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport
Pour un autre déjà votre ame inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurois quittée ?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié. . .

CLARICE.

Bien plus , si je la crois , vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez , Madame , & sans doute pour rire ,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire ,
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux ,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié , si l'on veut , en Turquie ?

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager ,
Je serai marié , si l'on veut , en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice ,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne fais plus moi-même à mon tour où j'en suis.
Lucrece , écoute un mot.

DORANTE , à Cliton.

Lucrece ! Que dit-elle ?

CLITON , à Dorante.

Vous en tenez , Monsieur , Lucrece est la plus belle.
Mais laquelle des deux , j'en ai le mieux jugé ,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE , à Cliton.

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnoître.

CLITON , à Dorante.

Clarice sous son nom parloit à sa fenêtre ,
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE.

Bonne bouche , j'en tiens , mais l'autre la vaut
bien ,

Et comme dès tantôt je la trouvois bien faite ,
Mon cœur déjà penchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point , & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir , Cliton , jouer un nouveau jeu ,
Sans changer de discours changeons de batterie.

LUCRECE, à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie,
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, à Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris,
Cette nuit vous l'aimiez, & m'avez méprisée,
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! Depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrece ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse,
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE.

Nous diroit-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine,
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine,
Vous pensiez me jouer, & moi je vous jouois,
Mais par de faux mépris que je défavouois;
Car enfin je vous aime, & je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servi.

CLARICE.

Pourquoi , si vous m'aimez , feindre un hymen en l'air

Quand un pere pour vous est venu me parler ?

Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRECE , à Dorante.

Pourquoi , si vous l'aimez , m'écrire cette lettre

DORANTE , à Lucrece.

J'aime de ce courroux les principes cachés ,

Je ne vous déplaïs pas puisque vous vous fâchez ,

Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse ,

Il faut vous dire vrai , je n'aime que Lucrece.

CLARICE , à Lucrece.

Est-il un plus grand fourbe , & peux-tu l'écouter

DORANTE , à Lucrece.

Quand vous m'aurez oui , vous n'en pourrez douter

Sous votre nom Lucrece , & par votre fenêtre

Clarice m'a fait piece , & je l'ai su connoître ;

Comme en y consentant vous m'avez affligé ,

Je vous ai mise en peine , & je m'en suis vengé.

LUCRECE.

Mais que disiez-vous hier dedans les tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries. . .

CLARICE , à Lucrece.

Veux-tu long-tems encore écouter ce menteur ?

DORANTE.

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
 Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ai fait
 taire,
 Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un pere.
 Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
 Je cachois mon retour & ma condition.

CLARICE, à Lucrece.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
 Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, à Lucrece.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRECE, à Dorante.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon pere à présent porte parole au vôtre,
 Après son témoignage en voudrez-vous quelque
 autre?

LUCRECE.

Après son témoignage il faudra consulter
 Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, à Lucrece.

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

(A Clarice.)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe,
 Sans l'hymen de poitiers, il ne tenoit plus rien,
 Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien,
 Mais entre vous & moi vous savez le mystere.
 Et voici qui s'avance, & j'apperçois mon pere.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, DORANTE, ALCIPPE,
CLARICE, LUCRECE, ISABELLE,
SABINE, CLITON.

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice, & parlant
à elle.*

Nos parens sont d'accord & vous êtes à moi.

GERONTE, *sortant de chez Lucrece, & parlant
à elle.*

Votre pere à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Un mot de votre main, l'affaire est terminée

GERONTE, *à Lucrece.*

Un mot de votre bouche acheve l'hyménée.

DORANTE, *à Lucrece.*

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon pere a sur mes vœux une entiere puissance.

LUCRECE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GERONTE

GERONTE, à Lucrece.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

Alcippe rentre chez Clarice avec elle, & Isabelle,
& le reste rentre chez Lucrece.)

SABINE, à Dorante comme il rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus gueres.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser,
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, seul.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embar-
rassé!

Ils sauroient comme lui s'en tirer avec grace.

Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

E X A M E N DU MENTEUR.

CETTE piece est en partie traduite , en partie imitée de l'Espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel & si bien tourné , que j'ai dit souvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aie faites & qu'il fut de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vegua , mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de Dom Juan d'Alarcon , où il prétend que cette comédie est à lui , & se plaint des Imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien , je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie , il est constant qu'elle est très-ingénieuse , & je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage , & dans nos regles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *A parte*, dont je n'aurois pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu , & je me les suis permis rarement , sans laisser deux acteurs ensemble , qui s'entretiennent tout bas , cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particuliere ne rompt point l'unité de la principale,

Examen du Menteur. I I I

mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne fait à laquelle s'attacher, & qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve en ce que tout s'y passe dans Paris, mais le premier acte est dans le tuileries, & le reste est à la place royale. Celle de jour n'y est pas forcée pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entieres. Quant à celle d'action, je ne fais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la piece, & épouse Lucrece à la fin, qui par-là ne répond pas à la protase. L'auteur Espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, & le réduit à épouser par force cette Lucrece qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, & croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, & dit hautement, lorsqu'on l'avertit de son erreur, que s'il est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le pere de Lucrece le menace de le tuer, s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée & obtenue, & le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette maniere de finir un peu dure, & cru qu'un mariage moins violenté seroit plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrece au cinquieme acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grace, & que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.



L'INCONNU,
C O M É D I E,
MÊLÉE D'ORNEMENS
& de Musique.

ACTEURS DU PROLOGUE.

THALIE , Muse de la comédie.
LE GÉNIE DE LA FRANCE.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

LA COMTESSE.

OLIMPE , aimée du Chevalier.

LE MARQUIS , amant de la Comtesse.

LE CHEVALIER , amant d'Olimpe.

LA MONTAGNE , valet - de - chambre du
Marquis.

VIRGINE , suivante de la Comtesse.

MÉLISSE , suivante d'Olimpe.

DEUX ENFANS , représentant l'Amour &
la Jeunesse.

CASCARET , laquais de la Comtesse.

*Acteurs de la petite Comédie du cin-
quieme Acte.*

ZÉPHIRE.

AGLAURE , } Confidentes de Pſyché.
CEPHISE , }

L'AMOUR.

*La Scene est dans le Château de la
Comtesse.*

PROLOGUE.

LA décoration est une montagne toute de rochers, aux côtés de laquelle on découvre plusieurs arbres, avec cette différence, que les montagnes qui ont été vues jusqu'ici au théâtre, sont d'une peinture plate qui représente le relief, & que celle-ci est un relief effectif. C'est en ce lieu que Thalie, qui est celle des Muses qui préside à la comédie, rencontre le Génie de la France, avec qui elle s'étoit déjà déclarée sur la peine où elle se trouvoit touchant quelque nouveauté qu'elle avoit dessein de faire paroître; & comme elle ne pouvoit sortir de cet embarras par elle-même, elle lui adresse les paroles suivantes.

THALIE, LE GENIE DE LA FRANCE.

THALIE.

GÉNIE incomparable, esprit à qui la France
Doit les sages conseils qui la font admirer,
Pour réparer mon impuissance,
De ton secours qu'ai-je lieu d'espérer?

LE GENIE.

Tout, divine Thalie, & je suis sans excuse,
Si, pouvant t'appuyer contre ce qui t'abat,

Je néglige à servir la muse
 De qui la comédie emprunte son éclat.
 C'est toi qui fais paroître avec pompe , avec gloire,
 Sur le théâtre des François,
 Ce qu'aux étrangers quelquefois
 Le récit qu'on en fait rend difficile à croire.

T H A L I E.

Je promettois encor des divertissemens
 Dont il aimeroit le spectacle ,
 Si pour faire crier miracle
 J'en pouvois à mon choix régler les ornemens.
 Quand Sémélé , Circé , la Toison , Andromede,
 Sur la scene à l'envi se sont fait admirer ,
 Par la machine à qui tout cede
 Chacun avec plaisir se laissoit attirer.
 Mais que pensera-t-on , si toujours je m'obstine
 A faire voir machine sur machine ?
 Comme on se plaît à la diversité ,
 Il est de galantes matieres ,
 Qui par les agrémens de quelque nouveauté ,
 Auroient des graces singulieres.

L E G E N I E.

J'en ferai tant voir à la fois ,
 Que je pourrai te satisfaire ;
 La nouveauté charme tous les François ,
 Et ce m'est un moyen assuré de leur plaire.

T H A L I E.

Je t'ai parlé déjà d'un amant inconnu ,
 Qui pour toucher une fiere maîtresse ,
 Lui donnant des fêtes sans cesse ,

En auroit enfin obtenu
L'heureux aveu de sa tendresse ;
Mais l'amour aura beau le rendre ingénieux ,
Que fera-t-il de magnifique ,
S'il n'a pour l'oreille & les yeux ,
Ni pompe de balets , ni charmes de musique ?

LE GÉNIE.

Il peut se reposer sur moi
Du soin de ses galantes fêtes ;
Pour plaire à ce qu'il aime , & lui marquer sa foi ,
Il les trouvera toujours prêts.

THALIE.

Ses desseins doivent être heureusement conduits ,
Si ta bonté les favorise.

LE GÉNIE.

Il faut par un essai dont tu seras surprise ,
Te faire voir ce que je puis.
Vois-tu cette inégale masse ,
Qui par-tout n'est que pierre ? En ce même moment ,
Je lui veux , devant toi , donner du mouvement ,
Et que les corps divers qui naîtront en sa place ,
Attirent ton étonnement.

THALIE.

Je brûle de voir ces merveilles.

LE GÉNIE.

Tu m'avoueras peut-être que jamais
Il ne s'en est vu de pareilles ;
Mais il est tems d'en venir aux effets.
Animez-vous , rochers , & changez de figure ,
Paraissez tout couverts d'hommes & de verdure ,

C'est moi qui veux ces divers changemens
Et voir de votre sein naître des instrumens.

(On voit ici la montagne se remuer ; elle est en un moment couverte d'arbres , & il s'en détache des pierres qui sont changées en hommes. Ces hommes touchent d'autres pierres , & elles deviennent des violons entre leurs mains. Ils en jouent un air dont la vitesse du mouvement rend Thalie toute surprise.)

THALIE.

Tu promets moins que tu ne donnes ,
Et ma peine déjà commence à s'adoucir.
Quels divertissemens , lorsque tu les ordonnes ,
Peuvent manquer de réussir ?

LE GENIE.

C'est encor peu ; je veux que vous voyez paroître
Un berger dont les doux accens
Suivent les tons ravissans
De quelque nymphe champêtre.

(En même-tems on voit deux morceaux de rocher se changer en une nymphe & en un berger ; ils s'avancent & chantent les paroles qui suivent.)

CHANSON DE LA NYMPHE.

A M A N s qui vous rebutez
De la fierté d'une belle ,
Aimez , souffrez , méritez ;
La constance vous appelle
Aux grandes félicités.
Languir pour une inhumaine

Prologue. 119

Que d'abord en vain on poursuit ,
C'est une cruelle gêne ;
Mais regardez-en le fruit ,
Vous en aimerez la peine.

CHANSON DU BERGER.

QUAND on diffère à se rendre ,
Une belle peut prendre
De la fierté ;
Mais contre un cœur tendre
Pourquoi défendre
Sa liberté ?

LE GENIE.

Achevez , & formez pour spectacles nouveaux ,
Et des buissons & des berceaux ,

(*Les arbres qui ont paru sur la montagne s'en séparent & forment successivement des buissons , des allées & des berceaux.*)

LE GÉNIE poursuit.

Hé bien , Muse , es-tu fatisfaite ?

THALIE.

Je t'admire & me tais.

LE GENIE.

Après ce que tu vois ,
Des fêtes dont l'amour me doit laisser le choix ,
Puisque j'en prens le soin , ne sois plus inquiète.

120 *L'Inconnu, Prologue.*

LA NYMPHE ET LE BERGER,
chantent ensemble.

AH, qu'il est doux de s'unir à l'amour!
Avec l'amour on peut tout faire;
La beauté la plus sévère
A beau fuir ce qui peut l'enflammer à son tour,
Cherchez toujours à lui plaire,
Vous trouverez un heureux jour.
Ah qu'il est doux de s'unir à l'amour!
Avec l'amour on peut tout faire.

LE GENIE.

Allons, c'est trop tarder, suis-moi.

THALIE.

Pour l'Inconnu j'attends beaucoup de toi.
L'entreprise est un peu hardie;
Mais je n'ai rien promis dont je ne vienne à bout.

LE GENIE.

Je le croi, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on publie
Que les François ont un génie
Qui les rend capables de tout.

*(Ils passent en s'en retournant par-dessous une allée
qui occupe le milieu du théâtre, & qui en tient toute
la longueur; & lorsqu'ils sont tout-à-fait retirés,
cette grande allée forme trois petits monts, qui se
changent en un instant en plusieurs arbres. Ces arbres
se retirent un moment après, & les violons jouent
une ouverture.)*

Fin du Prologue.

L'INCONNU,

L'INCONNU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA MONTAGNE.

LE MARQUIS.

ENTRER dans ce château !

LA MONTAGNE.

Le grand péril !

LE MARQUIS.

Je tremble

Que quelqu'un ne t'observe, & ne nous voie ensemble.

LA MONTAGNE.

Et quand on me verroit ? Monsieur, j'ai de l'esprit, C'est vous qui m'employez ? je conduis tout, suffit. Ne craignez rien.

LE MARQUIS.

On peut remarquer ton visage.

LA MONTAGNE.

Et n'en changeai-je pas à chaque personnage ?

Tome IV.

L

Quand je suis déguisé , je le donne au plus fin ,
Si me voulant connoître, il n'y perd son latin.
Ne vous inquiétez pour aucun de mes rôles ,
Je les jouerai d'un air... Mais treves de paroles,
Vous avez par l'effet déjà vu ce que vaut...

LE MARQUIS.

N'as-tu rien oublié de tout ce qu'il nous faut ?

LA MONTAGNE.

Quand je vous fais en tout paroître un zele extrême,
Douter de moi qui suis la vigilance même ;
Et qui toujours sur pied pour servir votre amour ,
Depuis un mois & plus , ne dort ni nuit ni jour ?
Au moins , si par hasard mon cerveau se démonte ,
Ce sera, s'il vous plaît, Monsieur, sur votre compte.
A force de veiller...

LE MARQUIS.

Va , j'en réponds.

LA MONTAGNE.

^f Ma foi ,
Je suis sûr qu'un jaloux dormiroit plus que moi.
Avoir tout-à-la-fois , tant de choses à faire ,
C'est assez pour.... Allez, quoique prompt à vous
plaître ,
Pour bien songer à tout , bien vous prend qu'à
besoin
Ma mémoire ait fourni de quoi nous mener loin.
Il ne manque plus rien à l'ordre de la fête ;
Et de l'air dont chacun sur mes leçons s'apprête ,
Ce que j'ai préparé de divertissemens ,
Aura tout ce qu'on peut souhaiter d'agrémens.

Ainsi la belle veuve à qui vous voulez plaire ,
Ignorant d'où lui vient ce qu'elle verra faire ,
Vous croira tout au moins demi sorcier , pour moi ,
Je mets le diable au pis , s'il brigue mon emploi ,
C'est de quoi l'exercer , quelque adroit qu'il puisse
être.

LE MARQUIS.

Mais tout cela n'est rien , si l'on me fait connoître ?
Prends bien garde au secret.

LA MONTAGNE.

Il vous est sûr.

LE MARQUIS.

Comment ?

LA MONTAGNE.

La plupart de mes gens ne parlent qu'Allemand :
Comme j'entens la langue assez pour les instruire ,
J'ai voulu les choisir incapables de nuire.
D'ailleurs , que craindre d'eux , puisqu'ils ignorent
tous

Que vous êtes mon maître & que j'agis pour vous ?
Je les paie , & c'est-là tout ce qui leur importe.

LE MARQUIS.

C'en est assez. Va-t-en , avant que quelqu'un sorte.

LA MONTAGNE.

Vous croyez donc qu'ici je sois venu pour rien ?
Il me faut...

LE MARQUIS.

Quoi ? Dis vite.

LA MONTAGNE.

Attendez , c'est...

L ij

LE MARQUIS.

Hé bien?

LA MONTAGNE.

Vous m'avez fait songer à ce que je prépare ,
Et souvent en courant ma mémoire s'égaré.

LE MARQUIS.

Veux-tu que...

LA MONTAGNE.

Laissez-là , Monsieur , se retrouver ,
En rêvant...

LE MARQUIS.

Est-ce ici , bourreau , qu'il faut rêver ?

LA MONTAGNE.

La montre qu'il faudra... Non , je l'ai.

LE MARQUIS.

Tu me perdras.

Va-t-en , traître ,

LA MONTAGNE.

Hé bien , serviteur ; mais peut-être ,
Quelque chose manquant , vous en aurez regret.

LE MARQUIS.

Non , fors.

LA MONTAGNE.

Ah ! Je le tiens , Monsieur , votre portrait.

LE MARQUIS.

Prends , & t'éloigne. Quoi , tu reviens ?

LA MONTAGNE.

Autre affaire.

J'oubliois de l'argent , c'est le plus nécessaire.

LE MARQUIS.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Mais...

LE MARQUIS.

Redoute mon courroux.

Veux-tu sortir ?

LA MONTAGNE.

Je fors. Combien me donnez-vous ?

J'ai besoin tout au moins...

LE MARQUIS.

Quelqu'un ici s'avance.

LA MONTAGNE.

Bon , c'est Virgine , elle est de notre intelligence.

LE MARQUIS.

Laisse-moi lui parler , & songe qu'il est tems,

Qu'à faire ce qu'il faut tu prépares tes gens.

*SCENE II.**LE MARQUIS, VIRGINE,**LE MARQUIS.*

HE bien, comment la nuit s'est-elle ici passée,
Que fait-on ?

VIRGINE.

Ma maîtresse est fort embarrassée,
Et ce que l'Inconnu fait pour la régaler,
Lui donne à tous momens matière de parler.
Olimpe, aussi bien qu'elle, admire son adresse,
Sa manière engageante; & toutes deux, sans cesse,
Font rouler l'entretien sur les soins d'un amant,
Qui, sans se découvrir, aime si fortement.

LE MARQUIS.

Si toujours le succès répond à l'entreprise,
La suite aura de quoi mériter leur surprise.

VIRGINE.

Ce qui m'en cause à moi, dont je ne reviens pas,
C'est de vous voir tranquille, & si peu d'embarras,
Que quelque fête ici tous les jours qui se donne,
On en cherche l'auteur, sans que l'on vous soup-
çonne.

LE MARQUIS.

Par où me soupçonner ? J'en ai peu de souci.
Je loge dans le bourg à quatre pas d'ici.

Tous mes gens, hors un seul qui sait ce qu'il faut
taire ,

Passent-là tout le jour à rire , à ne rien faire ;
Et cet unique agent , par qui tout se conduit ,
Va porter dans un bois mes ordres chaque nuit.
Peut-on mieux assurer un secret ?

VIRGINE.

Je l'avoue ,

Tant de précaution mérite qu'on vous loue ;
Mais vous perdez beaucoup à vous cacher ainfi.
Déjà pour vous Olimpe a le cœur adouci ,
Et le galant auteur de tant de belles fêtes ,
La mettroit aisément au rang de ses conquêtes.

LE MARQUIS.

Il est vrai , j'ai connu par certain embarras
Qu'elle seroit d'humeur à ne me haïr pas ;
Mais quand je serois moins à ma belle Comtesse ,
Olimpe au Chevalier doit toute sa tendresse ;
Il l'adore ; & je l'ai toujours trop estimé ,
Pour lui ravir l'objet dont je le vois charmé.

VIRGINE.

Ma maîtresse aime Olimpe , & pour voir cette belle,
Permet au Chevalier un libre accès chez elle.
Depuis qu'elle est ici , par mille tendres soins ,
De l'amour qui l'attire , il rend nos yeux témoins ;
Mais plus on vous verra , plus je crains pour sa
flamme ,

Les devoirs qu'il lui rend ne touchent point son ame ;
Et ses regards sur vous à toute heure arrêtés ,
Ne parleroient que trop s'ils étoient écoutés :

Mais vous , par quel motif vouloir toujours vous
taire ?

A-t-on à se cacher , quand on est sûr de plaire ?
Vos soins sous votre nom , auroient été reçus.

LE MARQUIS.

Chacun a ses raisons , & j'en ai là-dessus.
Tout ce qui peut charmer se trouve en la Comtesse ;
Mais , soit par défiance , ou par délicatesse ,
Le secret de son cœur se ménage si bien ,
Qu'avec elle un amant n'est jamais sûr de rien ;
Elle veut être aimée , attire , écoute , engage ,
Mais le plus avancé n'a pas grand avantage ;
La presser , c'est se rendre indigne de sa foi ,
Et vingt fois , tu le fais , elle a dit devant moi
Qu'on auroit vers son cœur moins de chemin à faire
Plus , sans rien exiger , on feroit pour lui plaire.
D'abord qu'elle fut veuve , en tendre & pur amour
M'engagea , sans réserve , à lui faire ma cour ;
Aucun autre , avant moi , n'avoit brûlé pour elle ,
Et par toute l'ardeur qui peut suivre un beau zèle ;
Je n'ai pu mériter qu'en faveur de mes feux ,
Elle ait daigné jamais refuser d'autres vœux.
J'en vois qui se livrant sans que rien les alarme ,
Aux malignes douceurs d'un accueil qui les charme ,
Sur la foi de ses yeux s'osent imaginer
Que son cœur est sensible & prêt à se donner ;
Mais je connois le piège , & plains leur imprudence.
Cependant , pour agir avec plus d'assurance ,
J'ai voulu joindre aux vœux qu'elle reçoit par moi ,
L'amour d'un Inconnu qui prétend à sa foi.
D'estime en sa faveur je la vois prévenue ,

Et de ce double appui ma flamme soutenue ,
En aura moins de peine à me faire emporter
Ce qu'envain mes rivaux me voudront disputer.
Son cœur aimant en moi mon amour , ma personne ,
Aime dans l'Inconnu les plaisirs qu'il lui donne ;
Elle rêve , & mon feu , par cet heureux secours ,
A trouvé les moyens de l'occuper toujours.
D'ailleurs , j'ai la douceur , quel plaisir quand on
aime !

Que souvent elle vient me parler de moi-même ,
Et vantant l'Inconnu , sans le croire si près ,
Me montre un cœur touché de tout ce que je fais :
Que t'en dit-elle à toi ? Parle.

VIRGINE.

Elle en est ravie.

La gloire fut toujours le charme de sa vie.
Plus vos soins font d'éclat , plus elle s'applaudit
De ce qu'à son mérite il donne de crédit.
Ce n'est point par sa flamme une flamme enhardie ,
Elle reçoit des vœux sans qu'elle les mendie ,
Et puis contre l'amour quoiqu'on ait résolu ,
Le nombre des amans n'a jamais trop déplû ;
Et comme on veut plutôt augmenter que rabattre ,
Un avec un fait deux , & deux & deux font quatre.
Les femmes la plupart en font-là. Mais voici
De quoi changer de note ; Olimpe vient ici.
Songez à vous , elle a grand dessein de vous plaire.

LE MARQUIS.

souviens-toi seulement de ce que tu dois faire ;
Je m'en tirerai bien.

SCENE III.

LE MARQUIS, OLIMPE, MELISSE.

OLIMPE.

Vous a-t-on fait savoir
Le petit différend que nous venons d'avoir ?
Je voulois empêcher qu'on ne vous fit l'outrage
De souffrir avec vous un rival en partage ;
Mais contre l'Inconnu je me déclare envain,
La Comtesse...

LE MARQUIS.

Hé, Madame, à quoi bon ce dessein ?
Laissons à son penchant liberté toute entière.
Pour moi...

OLIMPE.

La complaisance est un peu singulière,
Un rival rend des soins, la Comtesse en fait cas...

LE MARQUIS.

S'ils lui plaisent, pourquoi ne me plairoient-ils pas ?

OLIMPE.

Et s'il faut qu'à l'aimer enfin elle consente ?
Qu'elle l'épouse ?

LE MARQUIS.

Hé bien, elle sera contente,
C'est tout ce que je veux.

OLIMPE.

Ah ! puisqu'il est ainsi ,
Marquis, j'ai tort pour vous de m'en mettre en souci.
Puisque pour l'Inconnu vous avez tant de zèle ,
Pour vous plaire , je vais vous servir auprès d'elle.

LE MARQUIS.

Je ne m'en plaindrai point , favorisez ses feux ,
Peut-être son bonheur me rendra-t-il heureux ;
L'amour a des douceurs & pour l'un & pour l'autre.

OLIMPE.

Un mérite aussi-bien établi que le vôtre ,
Peut prétendre beaucoup , &...

LE MARQUIS.

Je fais bien aimer ,
C'est-là mon seul mérite.

OLIMPE.

On le doit estimer ;
Et j'en connois fort peu , qui , comme la Comtesse ,
Ayant de votre cœur attiré la tendresse ,
Voulussent consentir au chagrin sans égal ,
Où vous peut exposer l'obstacle d'un rival.

LE MARQUIS.

Ce chagrin n'a sur moi qu'un assez foible empire ;
Et , sans m'expliquer mieux , je puis ici vous dire
Que j'aurai vu remplir mes souhaits les plus doux ,
Si la Comtesse prend l'Inconnu pour époux.
Adieu , Madame.

*SCENE IV.**OLIMPE , MELISSE.**OLIMPE.*

IL sort, & veut bien que je crois
Qu'en perdant la Comtesse il aura de la jole.
D'un pareil sentiment que dois-je présumer ?
Aurois-je su lui plaire ? Et pourroit-il m'aimer ?

MELISSE.

Quoi, vous le souffrirez ?

OLIMPE.

Qu'il est bien fait, Mélisse !

MELISSE.

Oui, mais au Chevalier il faut rendre justice.

SCENE V.

SCENE V.

LA COMTESSE , OLIMPE , VIRGINE ,
MELISSE.

LA COMTESSE.

SAVEZ-VOUS que Dorante arrive ici ce soir ?

OLIMPE.

Avouez que déjà vous brûlez de le voir.

LA COMTESSE.

Je ne le cache point , j'en aurai de la joie.

OLIMPE.

Je ne fais plus de vous ce qu'il faut que je croie :
Les devoirs du Marquis ne vous déplaisent pas ,
Dans ceux de l'Inconnu vous trouvez quelque appas ;
Et d'autres soupirans , aussi-tôt qu'ils arrivent ,
Peuvent prétendre un cœur que tous les deux pour
suivent.

C'est aller un peu loin.

LA COMTESSE.

De quoi vous étonner !

Pour prétendre à mon cœur , me le font-ils donner ?
Croyez-moi , pour n'avoir nul reproche à se faire ?
Il faut de sa conduite éloigner le mystère ,
S'acquérir des amis , sans trop les rechercher ,
Se divertir de tout , & ne point s'attacher.

Tomme IV.

M

C'est ainsi que j'en use , & je m'en trouve heureuse,
 Point d'affaire de cœur qui me tienne rêveuse.
 Tous ceux qu'un peu d'estime engage à m'en conter,
 me trouvent sans façon , prête à les écouter.
 Je vois avec plaisir leur différent génie ,
 Et j'appelle cela recevoir compagnie.

O L I M P E .

Mais, en vous encontant, ils vous parlent d'aimer ?

L A C O M T E S S E .

Je n'y vois pas contre eux de quoi se gendarmer.
 Est-il quelque entretien , hors de-là , qui m'ennuie,
 Et nous parleront-ils de beau-tems , ou de pluie ?
 Notre sexe , par-tout , fait des adorateurs ;
 Et, fût-ce la plus laide , on lui dit des douceurs.
 Pour moi, qu'aucun aveu sur l'amour n'effarouche,
 A personne jamais je ne ferme la bouche ;
 Et grossissant ma cour d'esclaves différens ,
 J'écoute les soupirs , & ris des soupirans.
 Ce n'est pas , après tout , leur faire grande injure,
 Ils ont beau de leurs maux nous tracer la peinture,
 Tous ces empressemens de belle passion ,
 Souvent sont moins amour que conversation ;
 Et le plus languissant , alors qu'il nous proteste ,
 A , tout prêt d'expirer , de la santé de reste.
 Si sur nous quelquefois le murmure s'étend ,
 C'est pour ce que l'on fait , non pour ce qu'on entend,
 Et ces miroirs d'honneur , ces prudes consommées ,
 Qui du seul nom d'amour se trouvent alarmées ,
 Succomberoient bien-tôt à la tentation ,
 Puisqu'un mot sur leurs cœurs fait tant d'impression.

Jamais à prendre feu je n'ai l'ame si prompte ,
 Les déclarations ne sont pour moi qu'un conte ;
 Et quoi que mes amans par-là se soient promis ,
 Je ne vois , ne regarde en eux que mes amis ;
 Je prens sur leur esprit un empire commode ;
 Et s'ils m'aiment , il faut qu'ils vivent à ma mode ;
 L'un veille à mes procès , l'autre à mes bâtimens.

O L I M P E .

Et comment accorder ce grand nombre d'amans ?

L A C O M T E S S E .

Si c'est être coquette , au moins quoi qu'on en croie ,
 C'est l'être du bon sens , & vivre pour la joie .
 Chacun cherche à me plaire , & ne promettant rien ,
 Je fais amas de cœurs sans engager le mien .
 Comme à fuir le chagrin tous mes soins aboutissent ,
 Il n'est pas jusqu'aux sots qui ne me divertissent ,
 Et dont le ridicule à pousser des soupirs ,
 Ne me soit quelquefois un sujet de plaisirs .
 Quoique veuve , je suis peut-être encor d'un âge
 A suivre l'humeur gaie , où mon penchant m'en-
 gage ;

J'en veux jouir . Jamais je n'aurai meilleur tems ;
 J'ai du bien , des maisons à Paris comme aux champs ,
 Ma personne a de quoi ne pas déplaire , on m'aime ,
 Et , tant que je voudrai , me garder à moi-même ,
 Ne point prendre de maître en prenant un époux ,
 Mon sort égalera le destin le plus doux .

O L I M P E .

C'est ce qu'encor long-tems vous auriez peine à faire ;
 Le Marquis n'est point fait d'un air à ne pas plaire ;

M ij

Et vous estimez tant ce qu'il vous rend de soins ,
 Qu'il n'y va, pour l'aimer , que du plus ou du moins.
 L'Inconnu peut d'ailleurs avoir touché votre ame ;
 Et , si par ce qu'il fait on juge de sa flamme ,
 Il est bien mal-aisé qu'un si parfait amant
 N'ait mérité de vous un peu d'engagement.
 Son cœur impatient de vous voir attendrie ,
 joint la magnificence à la galanterie ,
 Et les porte si loin , qu'on y voit chaque jour
 Briller également & l'esprit & l'amour.

LA COMTESSE.

Il faut vous l'avouer , l'Inconnu m'embarrasse ,
 Ce qu'il ordonne est fait avecque tant de grace ,
 Que je m'en sens touchée , & craindrois de l'aimer ,
 Si je le voyois tel qu'on peut le présumer.
 J'admire chaque jour les détours qu'il emploie
 Pour me faire agréer les bouquets qu'il m'envoie ;
 Jamais si galamment rien ne fut concerté ,
 C'est toujours de l'adresse & de la nouveauté.
 Cependant j'ai beau faire afin de le connoître ,
 Tous ses gens sont muets sur le nom de leur maître ;
 Et même , comme ils sont étrangers la plupart ,
 Son secret avec eux ne court point de hasard ;
 C'est en vain qu'on les suit , on n'en peut rien ap-
 prendre ,
 Ce sont acteurs instruits qui savent où se rendre ,
 Et qui se séparant quand ils sortent d'ici ,
 Par leur prompte retraite augmentent mon souci.
 Qui peut les employer ?

OLIMPE.

J'en vois tant qui font gloire

De soupirer pour vous , que je ne fais qu'en croire.
Quel qu'il soit , c'est de vous un amant bien épris.

LA COMTESSE.

Mes soupçons sont d'abord tombés sur le Marquis,
Il m'aime , il est galant : mais ses gens qu'on épie
Demeurent en repos dans son hôtellerie ,
Et n'y passeroient pas tout le jour sans emploi ,
Si leur maître faisoit tant de fêtes pour moi.
D'ailleurs , qu'a-t-il besoin d'user de cette adresse ?
Je souffre que son cœur m'explique sa tendresse ;
Et , depuis mon veuvage , à me plaire attaché ,
Quand il m'a divertie , il ne s'est point caché.

OLIMPE.

Soupçonner le Marquis ! Non, non , quoi qu'il pût
faire ,
Son amour si long-tems auroit peine à se taire ;
Et voyant votre peine , un sourire indiscret ,
De ses soins applaudis trahiroit le secret.
Il vous parle à toute heure.

LA COMTESSE.

Et si notre Vicomte
S'étoit avisé...

OLIMPE.

Lui ?

LA COMTESSE.

Que j'en aurois de honte ?
C'est un fatigant homme.

OLIMPE.

Il va jusqu'à l'excès.

M iij

LA COMTESSE.

Il doit venir m'instruire ici de mon procès.

OLIMPE.

Vous pouvez seule à seul lui donner audience;
Car pour moi je déserte & suis sans complaisance.

LA COMTESSE.

Et ne pouvez-vous pas en rire comme moi ?

OLIMPE.

Non, ces sortes d'amans... Mais qu'est-ce que je vois ?
Madame...

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, deux enfans
représentant L'AMOUR & LA JEUNESSE,
VIRGINE, MELISSE, UN MORE
vêtu en Indien.

L'AMOUR.

Vous voyez l'Amour & la Jeunesse,
Qui viennent admirer la charmante Comtesse,
Et lui dire à l'envi qu'être de ses plaisirs,
Fait l'unique bonheur qui flatte leurs desirs.

LA COMTESSE.

Et qui les a conduits ?

VIRGINE.

Ce More qui jargonne

Certains mots qui ne sont entendus de personne.
Ils sont tous deux entrés, demandant à vous voir.

OLIMPE.

C'est encor l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Nous allons le savoir.

L'AMOUR.

Nous n'avions pas besoin que l'on nous vînt con-
duire,

Et d'eux-mêmes, jusqu'à ce jour,
Jamais dans aucun lieu la Jeunesse & l'Amour
N'ont eu de peine à s'introduire.

OLIMPE.

L'aimable couple !

LA COMTESSE.

Il n'est rien de si beau..

OLIMPE.

De leur petite mascarade
Le dessein est assez nouveau.

LA COMTESSE.

Il faut les écouter, car je me persuade
Qu'ils nous vont de l'amour faire un joli tableau.

DIALOGUE DE L'AMOURET DE
LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

QUOIQUE vous nous voyez ensemble ,
C'est assez rarement que nous sommes d'accord.

L'AMOUR.

Comme tout me cede , il me semble
Que me céder aussi ne vous feroit pas tort.

LA JEUNESSE.

Moi , vous céder ? Et pourquoi , je vous prie ?
Si vous avez des charmes assez doux ,
Qui plaisent en coquetterie ,
Je me fais aimer plus que vous.
Jamais je ne quitte personne ,
Qu'on ne s'en fasse un dur tourment.
Hélas ! dit-on , faut-il si promptement
Que la Jeunesse m'abandonne ?
Mais quand le noir chagrin de vos transports jaloux
Force deux cœurs à la rupture ,
On y trouve un repos si doux ,
Qu'on vous laisse aller sans murmure ;
Et je ne sache que les fous ,
Qui , mal guéris de leur blessure ,
Veuillent renouer avec vous.

L'AMOUR.

Et quand on ne rompt point , est-il douceurs pareilles ?

LA JEUNESSE.

C'est un miracle dont le bruit
Vient rarement à mes oreilles ;

Mais regardons le dégoût qui le suit.
Ce n'est pas comme la Jeunesse,
Qui se trouve aimable en tout tems,
Vous n'avez point d'agrément qui ne cesse,
Pour peu que vous alliez au-delà du printems.

Quand l'âge vient, la belle chose
Que les soupirs de deux amans barbons !
A quoi peuvent-ils être bons,
Qu'à plaindre leur métamorphose ?
C'en est plus en douceurs qu'ils passent tout le jour,
L'un dort tandis que l'autre gronde ;
Et jamais on ne vit au monde
Rien de si sot qu'un vieil amour.

L' A M O U R.

De vos jeunes attraits vous faites bien la fiere.

L A J E U N E S S E.

On la feroit à moins ; par-tout je saute aux yeux,
On me nomme par-tout des beautés la premiere,
Et c'est en quoi sur vous je l'emporte encor mieux.
Enfin, pour me vaincre, employez ruse, adresse,
Cherchez artifice, détours,
Il n'est point de laide Jeunesse,
Mais il est de vilains Amours.

L' A M O U R.

Vous croyez que je me chagrine
De vous voir ravalier mes droits.

L A J E U N E S S E.

n'est pas défendu de faire bonne mine,
Quoiqu'on enrage quelquefois.
Pour moi, je n'aime que la joie ;

Et , malgré nos débats qui durent trop long-tems ,
Il faut qu'à danser je m'emploie.

L' A M O U R.

Danser ! Ignorez-vous qu'on a...

L A J E U N E S S E.

Je vous entends ,
Mais je puis tout comme Déesse ;
En vain on croiroit m'arrêter ;
D'ailleurs rien ne sauroit contraindre la Jeunesse ,
Et qui voudroit l'empêcher de sauter ,
La feroit mourir de tristesse.

L' A M O U R.

Songez-y bien , j'apprehende pour vous.

L A J E U N E S S E.

Chacun doit soutenir son rôle ,

L' A M O U R.

Il est vrai , la Jeunesse est toujours un peu folle ,
Et l'on ne prend pas garde aux fous.

OLIMPE , *après que la Jeunesse a dansé un menuet.*
La cadance à trouver ne lui fait point de peine.

L A C O M T E S S E.

Elle est née à la danse , & peut s'en faire honneur.

L' A M O U R , *au More qui l'a mené.*

Tandis qu'elle reprend haleine ,
Approchez , notre conducteur ,
C'est à vous d'entrer sur la scène.

CHANSON ITALIENNE DU MORE.

Occhi neri, il cui splendore
Hora uccide, hora dà vita.

Al mio cuore

Che si muore

Deh, pietosi date aita.

Quel sol di gioventù ch'in voi risplende,
Quei raggi ridenti onde ogn'un s'accende,
V'insegnano, non già rigore.

Occhi neri, il cui splendore

Hora uccide, hora dà vita

Al mio cuore

Che si Muore

Deh, pietosi date aita

Con sguardi lusinghieri strali di fuoco
Begli occhi, nel petto colto m'havete
S'aiuto cortese non mi porgete,
Ahime, ch'io vò morendo à poco-poco.

Sù, sù, dunque, che fato,

Pupille adorate?

Consguardo amoroso,

Non più disdegnosco,

La piaga sanate

D'un alma ferita,

Ahi che troppo tardate.

E che non mirate

Che già nel mio seno

Lo sporto vien meno ,
E stà su l'uscita.

Occhi neri , cui splendore
Hora uccide , hora dà vita ;
Al mio cuore
Che si muore
Deh , pietosi data aita.

OLIMPE.

En toute langue on vous dit des douceurs.

LA COMTESSE.

Ignorant qui me les adresse ,
Ce sont d'assez vaines ardeurs ;
Mais laissons parler la Jeunesse.

LA JEUNESSE.

Hé bien , de moi que dites-vous , Amour ?

L'AMOUR.

A danser , à sauter employez tout le jour ,
Cela n'a rien qui m'intéresse ;
Mais puisqu'aucun de nous n'est d'humeur à céder
Il faut du moins nous accorder ,
Pour louer dignement cette belle Comtesse.

LA JEUNESSE.

La louer ? Ce n'est point mon fait ,
Je ne pourrois assez élever son mérite ;
Et j'aime mieux en être quitte
Pour ma guirlande & ce bouquet.
Prenez , d'une Déesse il n'est rien qu'on refuse.

L'AMOUR

L'AMOUR.

Pour moi , qui cherche à voir tous les cœurs sous
ses loix ,

Je fais comme il faut que j'en use ,
Et veux mettre à ses pieds mon arc & mon carquois.

OLIMPE , reprenant le carquois de l'Amour , d'où
elle tire un billet parmi les fleches.

Qu'il est bien fait ! Mais , dieux !

(A la Comtesse.)

Madame , c'est à vous que ce billet s'adresse.

LA COMTESSE.

Lisons.

OLIMPE.

De l'Inconnu j'admire le talent ,
Tout ce qu'il fait enchante.

LA COMTESSE.

Il n'est rien plus galans.

BILLET.

Quoique ma passion extrême
Me fasse un souverain bonheur

Du plaisir de vous dire à quel point je vous aime ,
Permettez que l'Amour vous parle en ma faveur ,

Avant que j'en parle moi-même.

J'ose attendre beaucoup d'un entretien si doux.

Hé , qui sent mieux que lui ce que je sens pour vous ?

OLIMPE.

C'est s'exprimer avec tendresse.

Tome IV.

N

LA COMTESSE.

On dit plus qu'on ne sent ; mais je veux à mon tour
Faire présent à la Jeunesse.

(*La Comtesse lui donne un diamant.*)

LA JEUNESSE.

J'accepte cette bague , attendant l'heureux jour
Où vous saurez pour qui je m'intéresse.

LA COMTESSE.

Je ne donne rien à l'Amour ;
Il se vante , & je crains ses contes ordinaires.

L'AMOUR.

Par lui-même l'Amour trouve à se contenter.
Et tant qu'il se fait écouter,
Il n'est pas mal dans ses affaires.

(*L'Amour & la Jeunesse s'en vont avec le More.*)

OLIMPE.

On les a bien instruits.

LA COMTESSE.

Tâche à les amuser ,
Virgine. Les enfans n'aiment point à se taire ,
Et de notre Inconnu par eux...

VIRGINE.

Laissez-moi faire ,
En badinant je les ferai jaser.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, MELISSE.

MELISSE.

Ainsi par une vue au Chevalier fatale ,
La Comtesse en ces lieux trouve en vous sa rivale ?

OLIMPE.

Il est vrai , c'est ici que j'ai pris , malgré moi ,
Ce qui vers le Marquis a fait pencher ma foi.
A le voir , à l'entendre , à toute heure exposée ,
J'ai cru ne risquer rien , & me suis abusée ;
Son esprit engageant , son air plein de douceur ,
Sa mine , tout pour lui m'a demandé mon cœur.
Pour peu qu'on se hasarde auprès d'un vrai mérite ;
Que la raison est foible , & que ce cœur va vite !
D'un tendre mouvement l'appas flatteur & doux
M'a fait voir la Comtesse avec des yeux jaloux.
Il lui parle un moment , je m'en sens inquiète ;
Et trop pleine du trouble où ce chagrin me jette ,
Sans ce bois frais & sombre où je la viens trouver ,
Je la cherche à pas lents , & n'aime qu'à rêver.

N ij

M E L I S S E .

Mais vous n'ignorez pas qu'il aime la Comtesse ?

O L I M P E .

Nous pouvons l'une & l'autre avoir même foiblesse ;
 J'aimois le Chevalier avant ce changement ,
 Du moins je le souffrois en qualité d'amant.
 Cependant le Marquis fait balancer mon ame ;
 Et quoiqu'à la Comtesse il ait montré sa flamme ,
 Que fait-on si l'amour , pour m'assurer sa foi ,
 N'aura pas fait en lui ce qu'il a fait en moi ?
 Tu fais ce qu'il m'a dit, loin qu'il en prenne ombrage,
 Il voit avec plaisir que l'Inconnu l'engage ,
 Qu'il s'en fasse estimer , & voudroit que l'amour ,
 Pour les unir ensemble , eût déjà pris le jour.
 Me découvrir ainsi le secret de son ame ,
 Mélisse , n'est ce pas me parler de sa flamme ,
 Et me dire à demi que son cœur tout à moi ,
 N'aspire qu'au bonheur de dégager sa foi ?

M E L I S S E .

Gardez de vous flatter , on croit ce qu'on desire ,
 Mais souvent...

O L I M P E .

Ne crains rien. Si pour lui je soupire
 L'amour qui m'y contraint se conduira si bien ,
 Qu'aux yeux de la Comtesse il n'en paroîtra rien
 Tout ce que je prétends , est de vanter sans cesse
 Les soins de l'Inconnu , son esprit , son adresse ;
 Et si de cet amour son hymen est le prix ,
 Je pourrai faire alors expliquer le Marquis.

MELISSE.

Ainsi le Chevalier n'a plus rien à prétendre ;

OLIMPE.

Le voici , je ne puis refuser de l'entendre ;
Mais son amour du mien s'est un peu trop promis.

SCENE II.

LE CHEVALIER , OLIMPE , MELISSE.

LE CHEVALIER.

MADAME, apprenez-moi quel espoir m'est
permis.

Mon chagrin ne peut plus se forcer au silence ;
Je vous vois, vous retrouvez après un mois d'absence ,
Et vous me recevez d'un air froid, sérieux. . .

OLIMPE.

Je rêve , & j'en ai pris l'habitude en ces lieux.
A me bien divertir quelques soins qu'on emploie ,
Il y manque toujours quelque chose à ma joie ;
La campagne n'a point les charmes de Paris.

LE CHEVALIER.

Paris a des beautés dont on peut être épris ;
Mais enfin, je n'en veux pour juge que vous-même ;
On ne regrette rien quand on voit ce qu'on aime ;
Et vous n'envieriez pas les plaisirs les plus doux ,
Si vous étiez pour moi ce que je suis pour vous.

N ij

OLIMPE.

Je croyois n'être pas obligée à vous rendre
 Le même empressement que l'amour vous fait
 prendre ,
 Et qu'il m'étoit permis , en recevant vos soins ,
 De vous trouver sensible , & de l'être un peu
 moins.

LE CHEVALIER.

Quelle réponse , hélas ! C'est donc tout ce qu'em-
 porte
 Cette parfaite ardeur ?

OLIMPE.

Je l'avoue , elle est forte ,
 Vos feux par cent devoirs m'ont été confirmés ;
 Mais , de grace , est-ce vous , ou moi , que vous
 aimez ?
 Je paroïs à vos yeux bien faite , belle , aimable ,
 Vous me cherchez , de quoi vous suis-je redevable ?
 Forcez-vous en cela votre inclination ?
 Et quand vous me parlez d'ardeur , de passion ,
 Si le secret penchant qui pour moi vous inspire ,
 Ne vous attiroit pas autant qu'il vous attire ,
 Ne trouvant rien en moi qui pût vous enflammer ,
 Pour mes seuls intérêts me pourriez-vous aimer ?
 De vos prétentions voyez l'abus extrême.
 Parce que je vous plais , il faut que je vous aime ;
 Et je dois vous payer de la nécessité
 Qui vous tient , malgré vous , dans mes fers arrêté.
 Tâchez de les briser , si leur poids vous étonne ;
 Sinon , mon cœur est libre , attendez qu'il se donne ;

Et, quoiqu'enfin pour vous sa conquête ait d'appas,
N'exigez point de lui ce qu'il ne vous doit pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! contre mon amour je vois ce qui s'apprête ,
On veut. . .

OLIMPE.

Finissons-là , j'ai quelque chose en tête ;
Et comme je vous crois généreux & discret ,
Je veux bien avec vous n'en pas faire un secret.
L'inconnu par ses soins offre ici son hommage ,
A lui vouloir du bien quelque intérêt m'engage.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? L'inconnu ! Madame , l'aimez-
vous ?

Me quittez vous pour lui ? sera-t-il votre époux ?
Vous a-t-il fait parler ?

OLIMPE.

Voilà de jalousie
Comme souvent sans cause on a l'ame saisie.

LE CHEVALIER.

Il est galant , je vois que vous en faites cas ;
Vous dédaignez mes vœux , & je ne craindrois pas ?

OLIMPE.

Non ; puisque si pour lui ma bonté s'intéresse ,
Ce n'est que pour lui faire épouser la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Favorable assurance ! En des maux si pressans ,
Pardonnez si d'abord l'inconnu. . .

OLIMPE.

J'y consens ,
Mais à condition que pour servir sa flamme
Vous verrez la Comtesse , & ferez. . .

LE CHEVALIER.

Moï , Madame ?
Le Marquis qui l'adore est mon ami.

OLIMPE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Le Marquis vous est tout , & je ne vous suis rien.
Madame. . .

OLIMPE.

A l'amitié l'on doit un cœur fidele ,
Prompt , ardent ; pour l'amour c'est une bagatelle.

LE CHEVALIER.

Mais si du Marquis. . .

OLIMPE.

Non , faites-vous son appui ?
Je veux bien qu'il l'emporte , & vous laisse avec lui.
Adieu.

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,

LE MARQUIS.

DE quel chagrin vous vois-je atteint? Il
semble
Qu'elle sort en colere ; êtes vous mal ensemble ?

LE CHEVALIER.

Oui , Marquis , & jamais amant ne fut traité
Avec tant d'injustice & tant de cruauté.
C'est peu que je la trouve ici toute changée ,
A nuire à votre amour elle s'est engagée ,
Et veut me voir servir l'inconnu contre vous.

LE MARQUIS.

Si vous la refusez , j'approuve son courroux.
Qui se déclare amant , doit tout à ce qu'il aime.

LE CHEVALIER.

Contre un parfait ami? Contre un autre soi-même ?

LE MARQUIS.

L'amour n'excepte rien.

LE CHEVALIER.

Pour ne pas l'irriter ,
Je vous trahirois ! Non , laissons-là s'emporter ,
Le tems & la raison éteindront sa colere.

LE MARQUIS.

Une maîtresse ordonne , il faut la satisfaire.
 Parlez pour l'Inconnu ; tous vos soins employés
 Peut-être me nuiront moins que vous ne croyez.

LE CHEVALIER.

La Comtesse l'estime , & son ame incertaine
 Peut malgré votre amour. . .

LE MARQUIS.

N'en foyez point en peine,
 Sur elle , sur mon cœur je fais ce que je puis.

LE CHEVALIER.

Comprenez-vous aussi quels seroient mes ennuis,
 S'il falloit que par moi. . .

LE MARQUIS.

Vous n'avez rien à craindre.
 Empêchez seulement Olimpe de se plaindre.

LE CHEVALIER.

Plus je vous vois agir en ami généreux ,
 Plus j'ai de répugnance à combattre vos feux ,
 Je m'oppose pour vous à ce qu'Olimpe exige ,
 Et crains tant d'obtenir . . .

LE MARQUIS.

Ne craignez rien , vous dis-je :
 Et , sans examiner le péril que je cours ,
 Assurez , s'il se peut , le repos de vos jours.
 Je le verrai sans peine.

LE CHEVALIER.

O bonté que j'admire !
 Que ne vous dois-je point , & que puis-je vous dire !

Je vais rejoindre Olimpe, &, malgré sa froideur,
Lui jurer d'un amant la plus soumise ardeur,
Je lui promettrai tout; mais, malgré ma promesse,
J'aurai tant de réserve en voyant la Comtesse,
Que ce qu'à l'Inconnu je prêterai d'appui,
Faisant peu contre vous, ne fera rien pour lui.

S C E N E I V.

LE MARQUIS, VIRGINE,

LE MARQUIS.

VIRGINE.

VIRGINE.

Vous riez ! D'où vous vient cette joie ?

LE MARQUIS.

De voir contre elle-même Olimpe qui s'emploie.
Le Chevalier, d'erreur comme elle prévenu,
Va tâcher, pour lui plaire, à servir l'Inconnu.
J'ai quelque part, sans doute, à ce qu'on lui fait
faire.

VIRGINE.

Qu'on est dupe souvent !

LE MARQUIS.

Le plaisant de l'affaire,
C'est qu'Olimpe qui croit par-là me conserver,
Migue pour moi le cœur qu'elle veut m'enlever.

VIRGINE.

Cependant vous aviez besoin de mon adresse ;
Quand j'ai suivi tantôt l'Amour & la Jeunesse.

LE MARQUIS.

Et qu'as-tu dit pour eux ?

VIRGINE.

Qu'ils ont d'abord couru
Se jeter en carrosse , & qu'il ont disparu.

LE MARQUIS.

Et la Comtesse ?

VIRGINE.

Elle est dans une peine extrême ;
Et semble partagée entre vous & vous-même.
Je viens de lui vanter vos tendres sentimens ,
Elle a rendu justice à leurs empressements ;
Puis avec un soupir que l'amour a fait naître ,
Qu'en est-il l'Inconnu , m'a-t-elle dit !

LE MARQUIS.

Peut-être ,

Si je me déclarois , son cœur sans embarras ,
Quoique touché pour moi , ne le sentiroit pas.
Ne précipitons rien.

VIRGINE.

C'est l'humeur de la Dame ,
Le mérite la charme , il peut tout sur son ame ;
Mais il faut lui laisser vouloir ce qu'elle veut.

LE MARQUIS.

L'amour est consolé quand il fait ce qu'il peut.
Elle paroît ; je vais pousser le stratagème ,
Et faire quelque-tems le jaloux de moi-même ,
C'est le plus sûr moyen d'affermir mon bonheur.

SCENE

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
VIRGINE.

LE MARQUIS.

MADAME, je vous trouve un air sombre, rêveur ;

Il me gêne, il m'alarme, & cependant je n'ose
Permettre à mon amour d'en demander la cause.
Peut-être, quand mon cœur s'attache tout à vous,
Le vôtre cherche ailleurs des hommages plus doux.
Vous ne répondez point ? Je le vois trop, Madame,
Un autre feu, sans doute, est contraire à ma flamme ;

Malgré ce que le tems m'a dû prêter d'appui,
C'est l'Inconnu qu'on aime, & vous pensez à lui.

LA COMTESSE.

Vous l'avez deviné. Ses galantes manières,
Si propres à gagner les âmes les plus fières,
M'obligent tellement qu'à ce qu'il fait pour moi
Un peu de rêverie est le moins que je dois ;
Je puis me la souffrir sur tout ce qui se passe.

LE MARQUIS.

Quoi, Madame, un rival....

LA COMTESSE.

D'un ton plus bas, de grace.

Tome IV.

O

S'il m'occupe l'esprit , vous devez présumer
Que c'est pour le connoître , & non pas pour l'aimer.

Après ce que pour moi , ses soins marquent de
zele ,

La curiosité n'est pas fort criminelle ;
Et vous-même déjà vous auriez dû tâcher
D'éclaircir le secret qu'il aime à nous cacher.

LE MARQUIS.

Je vous l'éclaircirois ! promettez-moi , madame ,
Que votre main sera l'heureux prix de ma flamme ,
Et pour le découvrir , je fais ce que je puis.

LA COMTESSE.

Cherchez à me tirer de la peine où je suis ,
Vous me ferez plaisir & je vous le conseille.

LE MARQUIS.

Est-il contre un amant injustice pareille ?
Si l'Inconnu par moi se découvre aujourd'hui ,
Voudrez-vous point encor que je parle pour lui ?
Qu'en faveur de son feu le mien vous sollicite ?
Il peut , je le confesse , avoir plus de mérite ,
A l'ardeur de ses soins donner un plus grand jour ;
Mais jamais , quoi qu'il fasse , il n'aura plus d'amour.

LA COMTESSE.

Je le veux croire ainsi ; mais puis-je avec justice
De son attachement vous faire un sacrifice ,
Avant qu'avec lui-même une civilité
Marque au moins que je fais ce qu'il a mérité ?

LE MARQUIS.

Le détour est adroit autant qu'il le peut être ;
 Il faut être civile afin de le connoître ;
 Et vous donnant à lui , quand vous le connoîtrez ;
 L'étoile est le garant où vous me renvoierez.

LA COMTESSE.

Ainsi c'est de nos cœurs l'étoile qui dispose.

LE MARQUIS.

Mais....

LA COMTESSE.

Je hais les trahisons , quand je veux quelque
 chose ;
 Et j'avois toujours crû que la soumission
 D'un véritable amant marquoit la passion.

LE MARQUIS.

Oui , quand il peut....

LA COMTESSE.

Marquis , voyez ce que vous faites ,
 J'aime en qui m'ose aimer , des volontés sujettes ,
 Et qu'on m'estime assez pour croire aveuglement ,
 Que tout ce que je veux , je le veux justement.

LE MARQUIS.

Mon malheur est certain. J'ai de bons yeux , Ma-
 dame ,

Vous cherchez un prétexte à rejeter ma flamme :
 Si je désobéis , c'en est fait , plus d'espoir ;
 Et si de mon rival... Moi , vous le faire voir ,
 Non , qu'il cherche lui-même à se faire connoître ;
 Ce ne sera jamais que trop-tôt , & peut-être.....

O ij

LA COMTESSE.

Suffit , j'aime à savoir , Marquis , ce que je fai ,
Vous m'osez refuser , & je m'en souviendrai.

SCENE VI.

LA COMTESSE , OLIMPE , LE CHEVALIER , LE
MARQUIS , VIRGINE , MELISSE.

LE CHEVALIER.

QUOIQUE j'ignore encor quel spectacle on ap-
prête ,

Je puis vous préparer à quelque grande fête ,
Madame ; dans ce bois j'ai vu des gens épars ,
Qui , pour vous la donner viennent de toutes parts :
Ils s'avancent vers vous.

LE MARQUIS.

Vous devez les attendre ,
Madame , & l'Inconnu ne sauroit moins prétendre :
Il connoît mieux que moi ce que c'est qu'être
amant ,
Par-tout il vous régale.

LA COMTESSE.

Et toujours galamment ;
Du moins j'ai tout sujet d'en être satisfaite.

LE MARQUIS.

Vous pouvez l'écouter , voici son interprete.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE
CHEVALIER, OLIMPE, LA
MONTAGNE *représentant Comus*,
VIRGINE, MELISSE, *Suite de Comus.*

COMUS.

M Adame, par hazard, si Comus est un dieu
Qui soit de votre connoissance,
Vous le voyez en moi qui paroïs en ce lieu
Pour vous jurer obéissance.
Je suis un grand maître en festins,
A les bien ordonner on connoît mon génie;
Et l'amour, dont le goût fut toujours des plus fins,
Voulant en bonne compagnie
Vous donner un régal approchant des divins,
M'a fait maître d'hôtel de la cérémonie.
C'est un dieu, quoique très-petit,
A qui l'on peut céder sans honte;
Marchez sous sa conduite, & rendez-vous plus
prompte
A faire tout ce qu'il vous dit,
Vous y trouverez votre compte.

LA COMTESSE.

Sur l'espérance des douceurs
Dont l'Amour doit combler nos cœurs,
Quand une fois il s'en empare,
Je suivrois volontiers ses pas:

O ïj

Mais , comme il est enfant , j'ai peur qu'il ne s'é-
gare ,

Et j'aime à ne me perdre pas.

C O M U S .

Avancez , il est tems. Vîte que l'on commence.

(Il fait signe à des paysans qui s'avancent , & qui forment un berceau composé de dix figures isolées en forme de termes de bronze doré, cinq de chaque côté , l'une d'homme & l'autre de femme , tenant chacune en l'une de leurs mains un bassin de porcelaine rempli de toutes sortes de fruits en pyramide. Ces figures depuis la ceinture se terminent en gaines , & ces gaines sont environnées de pampres de vignes chargées de raisins. Chaque figure est portée sur son piédestal de marbre d'orient , où il y a de petites consoles dans les saillies qui soutiennent des porcelaines de différentes manieres , remplies de pyramides de fruits aussi beaux que les autres. Du milieu de ces consoles pendent des festons de fleurs. Toutes les figures de ce berceau portent sur leurs têtes de grands vases de porcelaine qu'elles soutiennent d'une main , & qui sont remplis en confusion de fleurs naturelles. Les cintres naissent de ces fleurs , & forment des figures cintrées de différentes manieres de verdure coupées , d'où pendent des festons de fleurs & de toile d'or. L'optique de ce berceau où devroit être un buffet , est d'une maniere toute extraordinaire. On y voit plusieurs degrés de gazon , & sur le plus haut paroît un Bacchus tenant d'une main un vase d'or , & de l'autre une coupe. Il est environné de plusieurs vases d'or & d'argent. La déesse des fruits est à son aîle droite , & à

sa gauche Cérès tient dans une corbeille ce qui est de son ministère. Flore est un peu plus bas. On voit à ses côtés de grandes corbeilles de fleurs ; & comme elle en tient encore beaucoup , on connoît qu'elle en couvre tout le gazon qui l'environne ; ce qui se remarque par celles qui sont déjà sur ce gazon. Au-dessous de Flore on voit l'abondance avec deux cornets qu'elle vuide dans deux corbeilles que tiennent deux Satyres qui sont sur un degré plus bas , à demi-courbé , & en posture de gens qui reçoivent. Entre toutes ces figures paroissent Pan & Sylvain accompagnés d'Orphée qui tient son luth , & les deux autres des flûtes. Le tout est fini par un degré de gazon , aux deux bouts duquel il y a deux scabelons fort riches , & portant chacun un grand vase d'or ; de sorte que sans avoir dressé un buffet de la manière ordinaire , on en voit paroître un beaucoup plus beau , auquel il ne manque rien , puisque Bacchus & Cérès y apportent ce qu'on peut attendre d'eux , & que Flore elle-même prend soin de le venir orner.

LE CHEVALIER , à la Comtesse.

Tant de galanterie a droit de vous charmer ,
Madame.

O L I M P E .

N'épargner ni peine , ni dépense ,
Pour fournir des plaisirs toujours en abondance ,
C'est-là ce qui s'appelle aimer.

C O M U S .

Madame , il ne faut pas différer davantage.
Quand l'Amour , dont je prends ici les intérêts ,
Vous rend par ce régal un volontaire hommage ,

Vous connoissez à quel usage
En sont destinés les apprêts.

LA COMTESSE.

Je ne veux pas les laisser inutiles ;
Olimpe y prendra part ainsi que son amant,

OLIMPE.

Volontiers, les refus sont assez difficiles,
Quand on agit si galamment.

LA COMTESSE.

J'ai besoin d'une main, la vôtre est-elle prête,
Marquis?

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, je croi.

LA COMTESSE.

Non ; vous me conduirez.

LE MARQUIS.

Je renonce à la fête,
Elle n'est pas faite pour moi.

LA COMTESSE.

Point d'excuses, point de défaites;
Je veux que vous veniez.

LE MARQUIS.

Hé! Madame.

LA COMTESSE.

Hé! Marquis,
Sans façon, croyez-moi, faites ce que je dis ;
Vous vous montrez plus jaloux que vous n'êtes.

LE MARQUIS.

Justement.

LA COMTESSE.

Je connois votre cœur mieux que vous;
Et c'est si rarement que le trouble y peut naître...

LE MARQUIS.

Oui, Madame, j'ai tort de paroître jaloux,
Car je n'ai pas sujet de l'être.

(*Le Marquis sort.*)

SCENE VIII.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE CHEVALIER,
VIRGINE, MELISSE, COMUS,
Suite de Comus.

OLIMPE.

ON diroit qu'il sort en courroux.

LA COMTESSE.

Il aura tout loisir de s'en rendre le maître;
Cependant divertissons-nous.

COMUS.

Tandis que vous ferez une épreuve agréable
Des douceurs que ces fruits offrent aux curieux,
L'Amour qui m'emploie en ces lieux,
M'a fait chercher ce qu'il a cru capable
De pouvoir attacher vos yeux.

Allons, faites de votre mieux,

Et qu'à l'envi chacun se montre infatigable.

(*La Comtesse s'avance avec Olimpe & le Cheva-*

lier vers les corbeilles de fruit; & tandis que chacun choisit ce qui flatte le plus son goût, les paysans qui ont ordre de divertir la Comtesse, après avoir fait quelques figures pour marquer leur joie, font un jeu avec des bâtons, & l'ont à peine fini, que sans sortir du lieu où ils sont, ils paroissent tous en un moment vêtus en Arlequins, & réjouissent la Comtesse par mille figures plaisantes.)

LA COMTESSE.

On voit avec plaisir de semblables combats,
Qui ne font craindre pour personne.

COMUS.

Il seroit mal-aisé qu'ils manquaient d'appas,
Quand c'est l'Amour qui les ordonne.
Mais il est d'autres dieux que moi,
Qui se sont mêlés de la fête;
Vertumne y prend part; & je vois
Qu'ainsi que Pomone il s'apprête
A raisonner sur son emploi.

(Pomone & Vertumne s'avancent, & chantent le Dialogue qui suit.)

DIALOGUE DE VERTUMNE ET DE
POMONE.

VERTUMNE.

DE quel chagrin, Pomone, as-tu l'ame saisie?

POMONE.

Si Vertumne a des yeux, doit-il le demander?
Je suis, quoique déesse, obligée à céder.
Puis-je le voir sans jalousie,

Quand en faveur d'un amant inconnu
J'ai promis de venir régaler cette belle ,
J'avois cru ne trouver en elle
Que les appas d'une simple mortelle
Pour qui l'amour étoit trop prévenu ;
Mais les divinités n'ont rien qui la surpasse ,
Il n'est éclat qu'elle n'efface ,
Et je viens d'avoir la douleur ,
Qu'auprès d'elle mes fruits ont changé de couleur.
Après un tel affront, puis-je être sans colere ?

V E R T U M N E.

J'aurois la même plainte à faire.
J'ai beau , comme Dieu des jardins ,
Chercher à lui fournir toujours des fleurs nouvelles,
Son teint en a de naturelles,
Dont l'éclat ternit mon jasmin.

P O M O N E.

L'aveu que nous faisons augmente sa victoire.

V E R T U M N E.

Le moyen de s'en dispenser ?

P O M O N E.

Elle est toute charmante , il faut le confesser.

V E R T U M N E.

Unissons donc nos vœux , & chantons à sa gloire.

E N S E M B L E.

Heureux, heureux l'amant dont la tendre langueur,
Pour mériter son choix , aura touché son cœur !

CHANSON DE POMONE.

Vous avez beau vous défendre ,
 Vous aimerez quelque jour.
 A l'Amour ,
 Sans attendre ,
 Pourquoi craindre de vous rendre ?
 Chacun lui cede à son tour.
 On n'a point de plaisir sans tendresse ,
 Sans amour on n'a point de bonheur ,
 Si d'un cœur
 En langueur
 Les soucis partagés vous font peur ;
 Rendez-vous au beau feu qui le presse ,
 Vous verrez qu'ils sont pleins de douceur.

CHANSON DE VERTUMNE.

L'AMOUR est à suivre ,
 Laissez-vous charmer ;
 Tout doit s'enflammer.
 Quel plaisir de vivre
 Sans celui d'aimer ?
 Les plus belles chaînes
 Font voir mille peines
 A qui n'aime pas ;
 Mais quand on aime
 Ce n'est plus de même ,
 Tout est plein d'appas.

O LIMPE.

L'un & l'autre ont la voix charmante.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

On auroit peine à mieux chanter.

LA COMTESSE.

La beauté de la fête a passé mon attente.

OLIMPE.

L'Inconnu l'ordonnant, aviez-vous à douter
Qu'elle ne fût toute galante ?

COMUS.

Hé bien, pour toucher votre cœur ,
Comus a-t-il su satisfaire ,
En Dieu d'importance & d'honneur ,
A tout ce que l'Amour l'avoit chargé de faire ?

LA COMTESSE.

Comus peut s'assurer par-tout de son bonheur ,
Si Comus s'en fait un de plaire ;
Mais comme en terre quelquefois
La divinité s'humanise ,
Le dieu Comus pourroit m'apprendre à qui je dois
Le divertissement dont il me voit surprise.

COMUS.

C'est un secret qu'à conserver
Ma qualité de dieu m'engage.
Si de ses soins l'Amour qui veut vous éprouver ,
Peut espérer quelque avantage ,
Il m'attend dans le ciel où je le vais trouver.
Employez-moi pour le message.

LA COMTESSE.

Je ne m'explique point ainsi ,
Je veux connoître avant qu'entrer en confidence.

Tome IV.

P

VALIER.

C O M U S.

Ma suite est disparue , & je suis seul ici.
 Bon soir , vivez en espérance
 De sortir bientôt de souci.

L A C O M T E S S E.

Se taire ! se cacher si long-tems quand on aime !

V I R G I N E.

J'avois cru par l'un d'eux , en lui parlant tout bas ,
 Développer ce stratagème ;
 Mais , après quelques mots que peut-être lui-même
 En les disant n'entendoit pas ,
 Il a d'une vitesse extrême ,
 Pour s'éloigner , doublé le pas.

L A C O M T E S S E.

Pour moi , je ne fais plus qu'en dire.

O L I M P E.

Le tems éclaircira l'amour de l'Inconnu ,
 Un peu de patience.

L A C O M T E S S E.

Il faut tâcher d'en rire ,
 En attendant que ce tems soit venu.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE , OLIMPE , VIRGINE.

LA COMTESSE.

NOMMEZ ce sentiment fierté , chagrin , caprice ,
Quand je parle une fois , je veux qu'on obéisse ,
Et je ne prétends point , parce qu'on est jaloux ,
Renoncer sottement aux plaisirs les plus doux.
Des vœux de l'Inconnu si le Marquis s'offense ,
Il en doit redoubler ses soins , sa complaisance ;
Et trop faire éclater l'ennui qu'il en reçoit ,
C'est servir son rival beaucoup plus qu'il ne croit.

OLIMPE.

En vain un peu d'aigreur contre lui vous anime.
L'Inconnu , je le fais , partage votre estime ,
On ne peut condamner ce qu'il s'en est acquis ;
Mais enfin vous devez votre cœur au Marquis.

LA COMTESSE.

Moi ? Je ne lui dois rien.

OLIMPE.

Et qu'a donc fait , Madame ,

P ij

Ce long & tendre amour qui vous soumet son ame ?
 Pour vous rendre sensible il a tout effayé ,
 Mille devoirs...

LA COMTESSE.

Hé bien, n'en est-il pas payé ?

OLIMPE.

Comment , est-ce qu'à lui votre foi vous engage ?

LA COMTESSE.

Il me voit quand il veut , que faut-il davantage ?
 Quoi , pour quelques soupirs , pour un peu de
 langueur ,

Vous croyez bonnement qu'il faut donner son cœur ?
 S'engage qui voudra , je ne vais pas si vîte ,
 Avec tous mes amans chaque jour je m'acquitte ,
 Et prétends que des vœux qui me sont adressés ,
 Le plaisir de me voir les a récompensés.

Tant qu'ils en usent bien , je leur fais bonne mine ,
 J'écoute leurs douceurs , prens mon humeur badine ,
 Je raille ; mais aussi quand on fait un faux pas ,
 J'ai l'air sombre , je rêve , & ne regarde pas.

D'ailleurs , point de caprice , & c'est par où j'engage
 Cette foule d'amans dont je reçois l'hommage ;
 Ma cour est toujours grosse , on y chante , on y rit ;
 Et , quand l'un me déplaît , l'autre me divertit.

OLIMPE.

J'avois cru qu'au Marquis une secresse flamme ,
 Affuroit , quoi qu'on fît l'empire de votre ame ,
 Et plaignois l'Inconnu , dont les soins amoureux
 Ne pouvoient mériter qu'il fût jamais heureux.

s'y prendre de la sorte est un grand avantage ;
Il doit n'être qu'esprit , tout ce qu'il fait engage ;
Et , sans doute , il faudroit , quand on l'a su charmer ,
Se mal connoître en gens pour ne le point aimer.

LA COMTESSE.

Je ne fais si pour lui j'ai plus que de l'estime ;
Mais de ce que je sens je me fais presque un crime ,
Et rougis en secret d'avoir tant de témoins
Du trop de complaisance où m'engagent ses soins.
Rien n'est plus obligeant , j'en dois chérir la cause ;
Mais enfin il se cache , & c'est pour quelque chose.
Tout galant qu'il paroît , qui pourra m'assurer
Qu'il mérite l'amour qu'il tâche à m'inspirer ;
Il est de riches fots , qui , pour certains usages ,
Tiennent un bel esprit quelquefois à leurs gages ;
Et qui , dans les plaisirs qu'ils semblent inventer ,
N'ont de part que l'argent qu'on leur en fait coûter.
Que si , tout au contraire , il étoit gueux ?

OLIMPE.

Madame ,

Tant de fêtes d'éclat qui vous prouvent sa flamme...

LA COMTESSE.

Il peut vivre d'emprunt & sur le bien d'autrui
Faire , pour m'attraper , ce qu'il ne peut de lui.
Malgré moi quelquefois cette crainte m'occupe ;
Je n'ai point encore eu le talent d'être dupe ,
Et pour m'en garantir je n'épargnerai rien.

OLIMPE.

Mais si vous connoissiez sa naissance , son bien ,
Que tout dans sa personne...

LA COMTESSE.

Et le Marquis ? De grace ;
 Si j'aime l'Inconnu , que faut-il que j'en fasse ?
 Il n'est pas sans mérite , & doit être écouté
 Par lui-même , ou du moins par l'ancienneté ;
 De tous mes protestans c'est le premier.

OLIMPE.

J'avoue
 Qu'il a des qualités bien dignes qu'on le loue ,
 L'air noble.

LA COMTESSE.

Qui des deux me conseilleriez-vous ,
 Puisque j'en ai le choix , de prendre pour époux ?

OLIMPE.

Moi ?

LA COMTESSE.

Vous vous étonnez ?

OLIMPE.

Si...

LA COMTESSE.

Parlons d'autre chose.
 On vous trouve chagrine , apprenez-m'en la cause ;
 Le Chevalier s'en plaint , & ne fait que penser
 De voir qu'il ne fait plus que vous embarrasser.
 D'où naissent les froideurs dont son amour s'alarme ?

OLIMPE.

A ne vous rien cacher , la liberté me charme ;
 Je tremble , & s'agissant d'un maître à me donner ,
 Un choix si hasardeux commence à m'étonner.

LA COMTESSE.

Ce maître à recevoir , dont le choix vous étonne ,
Ne fait pas tant de peur quand l'amour nous le donne.
C'est par notre tendresse un mal bien adouci.

OLIMPE.

Hé , Madame , pourquoi me parlez-vous ainsi ?

LA COMTESSE.

Le trouble de vos yeux me fait beaucoup entendre ;
Et quand le Chevalier.....

OLIMPE.

Vous voulez m'entreprendre ,
Je quitte ; & me sentant trop foible contre vous ,
Je vais chercher ailleurs des ennemis plus doux.

SCÈNE II.

LA COMTESSE , VIRGINE.

LA COMTESSE.

ELLE a beau déguiser , je l'ai trop su connoître ;
Elle aime le Marquis.

VIRGINE.

Cela pourroit bien être.

LA COMTESSE.

Je n'ai point à m'en plaindre. Avant que s'expliquer ,
Avec un autre amant elle veut m'embarquer ;

Et si jamais l'hymen à l'Inconnu m'engage ,
Je lui dois du Marquis abandonner l'hommage.

VIRGINE.

Elle y gagneroit peu : les cœurs que vous prenez
A soupirer pour vous sont long-tems destinés ;
Et le Marquis...

LA COMTESSE.

Je crois , sans trop faire la vaine ,
Qu'à m'oublier si-tôt il auroit quelque peine ;
Mais enfin , l'Inconnu que je brûle de voir ,
Qu'en arrivera-t-il ?

VIRGINE.

Le voulez-vous savoir ?
Un je ne fais quel bruit a frappé mes oreilles ,
Que des Bohémiens font ici des merveilles ;
Si vous les consultez , peut-être ils vous diront
De quel côté vos vœux à la fin tourneront.
Envoyez-les chercher.

LA COMTESSE.

Sottise toute pure.

VIRGINE.

Ils sont savans , dit-on , sur la bonne-aventure.

LA COMTESSE.

Par des Bohémiens éclaircir mon destin !

VIRGINE.

Comment , vous allez bien chez Madame Voisin ?
En fait-elle plus qu'eux ?

LA COMTESSE.

J'y vais par compagnie.

VIRGINE.

Mon Dieu ! comme à beaucoup, c'est-là votre manie.
Les femmes ont ce foible, on ne les peut tenir,
Elles courent par-tout où se dit l'avenir ;
Et pour une réponse ou fausse, ou véritable,
J'en fais qui volontiers iroient trouver le diable.
Les avertira-t-on ?

LA COMTESSE.

Fais ce que tu voudras.

VIRGINE.

Vous en riez ?

SCENE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

HÉ quoi, toujours chagrin ?

LE CHEVALIER.

Hélas !

Madame, ignorez-vous les ennuis qu'on me donne ?
On ne le voit que trop, Olimpe m'abandonne ;
Pour moi, pour mon amour, il n'est plus de secours.

LA COMTESSE.

Ecoutons les amans, ils se plaignent toujours ;

La moindre vision , un rien , une chimere ,
C'est assez , leur chagrin nous en fait une affaire :
Nous savons mal aimer.

LE CHEVALIER.

J'ai voulu , comme vous ,
Traiter de noir chagrin mes sentimens jaloux ;
Mais , & vous l'avez pu vous-même assez connoître ,
Olimpe fuit si-tôt qu'elle me voit paroître ,
Mon amour n'offre ici que des vœux superflus ;
Depuis qu'elle est chez vous , je ne la connois plus.
Si j'obtiens qu'un moment elle souffre ma vue ,
C'est un froid qui me glace , un dédain qui me tue :
Et , sur ce qu'à toute heure elle cherche à rêver ,
Je soupçonne un rival que je ne puis trouver.

LA COMTESSE.

Qu'on est fou quand on aime !

LE CHEVALIER.

Oui , blâmez-moi , Madame.

LA COMTESSE.

Quoi , vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ,
Et que lorsqu'elle veut mettre sa flamme au jour ,
Ses inégalités sont des marques d'amour ?
Souvent elle est chagrine , incommode , bizarre ,
Pour voir à quoi contre elle un amant se prépare ,
Et juger de son cœur par la soumission
Où cette rude épreuve a mis sa passion.
Pour vaincre ses froideurs , il parle , il presse , il
prie ;
Et la paix succédant à cette brouillerie ,
Ce qu'il montre de joie à se raccommoder ,
Acheve pleinement de la persuader.

LE CHEVALIER.

Que je devrois chérir ce qui m'arrache l'ame,
 Si l'on n'avoit dessein que d'éprouver ma flamme.
 Mais qui m'assurera qu'on me garde sa foi?
 Qu'on ait le cœur touché de ma tendresse?

LA COMTESSE.

Moi;

Ne vous alarmez point, Olympe est mon amie,
 Et, quand votre espérance encor mal affermie
 Du succès de vos feux vous laisseroit douter,
 J'ai quelque droit ici de me faire écouter,
 Ses chagrins passeront.

LE CHEVALIER.

Vous me rendez la vie:

Souffrez, lorsqu'à l'espoir cet offre me convie,
 Que j'en marque ma joie, &....
(Il se met à genoux & baise la main de la Comtesse.)

SCENE I V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LE transport est doux.

LA COMTESSE.

Il ne me déplaît pas.

LE MARQUIS.

Que ne poursuivez-vous?

Quoique l'usage ait mis les façons hors de mode,
 Je me retirerai, si je vous incommode.

LA COMTESSE.

Vous le prenez d'un ton fort agréable.

LE MARQUIS.

Moi ?

Je me fie à mes yeux , & croi ce que je voi.

LE CHEVALIER.

Ce sont garans mal sûrs , & souvent l'apparence...

LA COMTESSE

Ne dites rien , de grace , il faut voir ce qu'il pense.

LE MARQUIS.

Ce que je pense ?

LA COMTESSE.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Que pourrais-je penser ?

Il vous baisoit la main.

LA COMTESSE.

Il peut recommencer.

Est-ce-là tout ?

LE MARQUIS.

Quoi donc ! je puis être si lâche ,

Que de....

LA COMTESSE.

Continuez , j'aime assez qu'on se fâche.

Là , Monsieur le Marquis , emportez-vous , peitez.

Je voudrais bien de vous ouïr des duretés.

LE MARQUIS.

Le respect me retient malgré votre injustice ;

Mais au moins avouez qu'en deux ans de service

Jamais à mon amour un traitement si doux....

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Hé bien, le cœur m'en dit plus pour lui que pour vous;

Croyez-vous l'empêcher, & vous en dois-je compte ?

LE MARQUIS.

M'abandonner ainsi sans scrupule, & sans honte, Après que tout mon cœur...

LA COMTESSE.

Et quel engagement

M'oblige de répondre à votre attachement ?

De quels sermens faussés suis-je vers vous coupable ?

Qu'ai-je promis ? Vraiment je vous trouve admirable.

LE CHEVALIER.

Madame, permettez...

LA COMTESSE.

Non, voyons jusqu'au bout,

L'emportement est noble, il faut entendre tout.

LE MARQUIS.

J'ai donc tort de me plaindre & trop oser prétendre ?

LA COMTESSE.

Vous me faites pitié.

LE MARQUIS

Je ne puis rien comprendre.

Tantôt à vous ouir parler de l'Inconnu,

Je croyois que ses soins avoient tout obtenu,

Qu'à mon feu de son cœur vous préféreriez l'empire;

Maintenant...

Tome IV.

Q

LA COMTESSE.

Croyez-vous n'avoir plus rien à dire?

LE MARQUIS.

Non, Madame , sinon que j'avois mérité ,
 Pour prix de ma tendresse , un peu plus de bonté.
 Vous quittez l'Inconnu ; Vous me quittez moi-même ;

Et , ce qui me confond , le Chevalier vous aime ,
 Lui qui tantôt chagrin , & d'Olimpe jaloux...

SCENE V.

LA COMTESSE , OLIMPE , LE
 MARQUIS , LE CHEVALIER.

OLIMPE.

Quoi donc , le Chevalier a de l'amour pour
 vous ,

Madame ? Un si beau choix redouble mon estime ;
 Et ce que vous valez le rend si légitime ,
 Que loin de l'en blâmer , je veux bien aujourd'hui

Vous céder tous les droits que j'eus d'abord sur lui.

LA COMTESSE.

L'effort est généreux.

LE CHEVALIER, à *Olimpe*.

Et vous croyez , Madame...

Est-ce une nouveauté qu'une nouvelle flamme ?

Un pareil changement est glorieux pour vous,
Il marque...

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire tous,
Voilà, comme souvent sur de pures chimères,
Pour aller un peu vite, on se fait des affaires.
de votre froid accueil le Chevalier surpris,
M'est venu demander raison de vos mépris,
J'ai flatté son espoir, & rassuré sa flamme,
Un vif transport de joie en a saisi son ame,
Il m'a baisé la main, embrassé les genoux;
Le Marquis le voyant s'en est montré jaloux.
Vous l'avez entendu, voilà toute l'histoire.

LE MARQUIS.

Quoi, c'est...

LA COMTESSE.

Je vous conseille encor de n'en rien croire.
Ne faites pas le fier de voir tout éclairci;
Je n'agis que pour moi lorsque j'en use ainsi.

LE MARQUIS.

Mais rien n'est débrouillé, si trop de défiance
Vous fait toujours tenir votre choix en balance.
De moi, de l'Inconnu, qui le doit emporter?

LE CHEVALIER.

Le Marquis a raison de s'en inquiéter,
Et l'éclaircissement que vous venez de faire,
Ne nous rend pas à tous le repos nécessaire,
Puisqu'Olimpe, bien loin de m'aimer innocent,
Fait lire dans ses yeux l'ennui qu'elle en ressent.

Q ij

O L I M P E.

Je n'ai point à répondre à qui se plaint sans cesse;
Mais voyez ce qu'ici le hazard nous adresse.

S C E N E V I.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE
MARQUIS, LE CHEVALIER,
VIRGINE, LA MONTAGNE, re-
présentant une Bohémienne, TROUPE DE
BOHÉMIENS.

(Ils entrent tous au bruit des castagnettes, & des
tambours de Biscaie.)

LA COMTESSE.

Pour des Bohémiens, cet équipage est beau.

VIRGINE.

On les a rencontrés qui venoient au château.

LA COMTESSE.

Rien n'est si propre qu'eux.

LE CHEVALIER.

La bande est fort complète.

O L I M P E.

Elle vaut bien la voir.

LA COMTESSE.

J'en suis très-satisfaite.

LA BOHEMIENNE.

Nous ne faisons qu'arriver de Paris ,

Où pour avoir dit des nouvelles ,

Assez agréables aux belles ,

On nous a fait présent de ces riches habits ;

Mais rien n'approche-là de ce qu'on voit paroître ,

Où vos divins attraits cessent d'être cachés ;

Comme de tous les cœurs leur éclat serend maître ,

Souffrez qu'en l'admirant nous vous fassions con-
noître

Combien nous en sommes touchés.

(Toute la troupe des Bohémiens donnent des mar-
ques d'admiration , par une figure qu'elle fait en
regardant la Comtesse.)

LA COMTESSE.

La figure est galante.

OLIMTE.

Et fort bien ordonnée.

Par-tout où vous irez le prix vous est certain ;

Mais voyez cette belle main ,

Et nous dites à qui l'amour l'a destinée.

LA COMTESSE *donnant la main.*

Puisque vous le voulez , il faut y consentir.

LA BOHEMIENNE.

Comme nous sommes gens de qui la connoissance
Sut de l'erreur toujours se garantir ,

C'est sur nous seuls qu'on doit prendre assurance ,

Les autres ne font que mentir.

Dans vos plus grands projets vous serez traversée ;

Q iij

Mais envain contre vous la brigade emploïra tout ,
 Vous aurez le plaisir de la voir renversée ,

Et d'en venir toujours à bout.

Vous avez quelquefois de flatteuses manieres
 Qui seroient pour l'espoir un motif bien pressant ,
 Si pour les balancer vous n'en aviez de fieres

Qui les font mourir en naissant.

Cette ligne qui croise avec celle de vie ,
 Marque pour votre gloire un murmure fatal ;
 Sur des traits ressemblans on en parlera mal ,

Et vous aurez une copie

Qui vous fera croire l'original

D'un honneur ennemi de la cérémonie ,

N'en prenez pas trop de chagrin :

Si votre gaillarde figure

Contre vous quelque tems cause un fâcheux mur-
 mure ,

Un tour de ville y mettra fin ,

Et vous rirez de l'aventure.

Votre cœur est brigué par quantité d'amans ;
 Mais le premier de tous pourroit s'en rendre maître ,

Si le dernier sans se faire connoître

Ne vous inspiroit pas de tendres sentimens :

Cependant vous aurez beau faire ,

Même prix , même gloire est acquise à leurs feux ,

Vous les épouserez tous deux ,

C'est du destin un décret nécessaire.

LA COMTESSE.

Tous deux !

OLIMPE.

Si pour constant ce décret est tenu ,
 Madame, du Marquis nous demandons la vie ;

Il vous a le premier servi ,
Quand vous serez veuve de l'Inconnu ,
Vous pourrez l'épouser , s'il vous en prend envie.

LE MARQUIS.

Non , non , je prends sur moi le soin de démentir
La nécessité du veuvage.

LA COMTESSE.

Laiſſons-là tout ce badinage ,
Et ſongeons à nous divertir ;
Point de mort ni de mariage.

LE CHEVALIER.

Leur rapport ne peut rien que ſur les ſcrupuleux ,
Qui s'en font un fâcheux augure.

OLIMPE.

Et ces enfans qu'ils menent avec eux ,
Disent-ils la bonne aventure ?

PETIT BOHÉMIEN.

Cröyez-vous qu'on nous mène envain ?
Si vous voulez , je vous dirai la vôtre.

OLIMPE.

Je vous écouterai plus volontiers qu'un autre ,
Venez , j'abandonne ma main.

PETIT BOHÉMIEN.

Pour découvrir plus à mon aife
Ce que j'y vois de plus caché ,
Avant toute autre choſe , il faut que je la baiſe ,
C'eſt-là ce que je mets toujours à mon marché.

O L I M P E .

Il peut garder son privilège ,
Sans qu'on songe à le contester.

P E T I T B O H É M I E N .

Il est doux de vous contenter ,
Mais il faut se garder du piège ;
Vous êtes fine , fine , & vous ne dites pas
Tout ce que vous avez dans l'ame ,
Un amant déclaré brûle pour vos appas ;
Mais comme un autre en secret vous enflamme ,
De ce premier , ma bonne Dame ,
Vous avez peine à faire cas.

L E C H E V A L I E R .

Vous le voyez , Madame , un enfant vous accuse ,
Condamnez mon jaloux dépit.

O L I M P E .

A faire un conte en l'air , l'âge lui sert d'excuse ,
Il parle comme il peut , sans savoir ce qu'il dit.

P E T I T E B O H É M I E N N E .

Pour moi , dont la science encor n'est pas si grande ,
Que de tout , comme lui , je puisse discourir ,
Si vous me le vouliez souffrir ,
Je vais danser la sarabande

L A C O M T E S S E .

Voyons. Quel passe-tems plus doux pourroit s'offrir ?
(La petite Bohémienne danse , & après qu'elle a
dansé , une Bohémienne chante les deux couplets
suivans , sur l'air de la Sarabande.)

CHANSON DE LA BOHÉMIENNE.

IL faut aimer c'est un mal nécessaire
Quand le bel âge attire les amours,
Qui fait la fiere
Dans ses beaux jours,
N'est pas toujours
Sûre de plaire.

On court toujours où brille la jeunesse,
Ménagez bien cet aimable printems.
Pour la tendresse
Il n'est qu'un tems,
Et les beaux ans
S'en vont sans cesse.

Cette chanson étant finie, les Bohémiens font encore quelques figures en marchant, après quoi la même Bohémienne chante ces autres paroles sur un autre air que celui de la Sarabande.

SI l'Amour tôt ou tard
Nous met sous son empire,
A ce qu'il desire
Prenons quelque part
Et fuyons le martyre,
D'aimer par hasard.
Choisissons un cœur tendre,
Fidèle, amoureux,
Il est trop dangereux
De se laisser surprendre;
Et pour trop attendre,
On est malheureux.

LA COMTESSE.

J'admire également & la voix & la danse ,
Il n'est rien dont par-là vous ne veniez à bout ;
Et vous méritez tous que pour reconnoissance...

LA BOHÉMIENNE.

Vous avoir divertie est une récompense
Qui nous doit tenir lieu de tout.

LA COMTESSE.

Mais je veux qu'un présent...

LA BOHÉMIENNE.

Non , Madame , de grace ,
Réservez vos présens , & nous laissez aller.

OLIMPE.

Ils sortent.

LA COMTESSE.

Suivez-les, Virgine , & que l'on fasse
Tout ce qu'il se pourra pour les bien régaler.

Non

SCENE VII.

LA COMTESSE , OLIMPE , LE MARQUIS ,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Pour des gens de leur sorte, il n'est pas ordinaire
D'agir ainsi sans intérêt.

LE CHEVALIER.

C'est-là ce qui n'arrive guere;

Mais n'ai-je point deviné ce que c'est?

Ils vous auront volé , & dans la juste crainte

De se voir sur le fait honteusement surpris ,

Leur générosité peut-être est une feinte

Pour cacher ce qu'ils vous ont pris ;

Ils ont la main subtile , & l'un d'eux , ce me semble,

S'est assez approché de vous.

LA COMTESSE.

J'ai peine... Mais , ô ciel !

LE CHEVALIER.

Seroit-ce un de leurs coups ,

Et vous ai-je dit vrai ?

LE MARQUIS.

J'en tremble.

LA COMTESSE.

Non , c'est leur faire tort qu'avoir ces sentimens ;

Mais voyez ce que je rencontre,
Un billet avec cette montre.

OLIMPE.

Quel éclat ? ce ne sont par-tout que diamans.

LA COMTESSE *lit.*

» Puisque l'excès de ma tendresse

» Rend mes jours pour vous seule ou plus ou moins
» charmans,

» Souffrez que cette montre, ô divine Comtesse,

» Vous en offre tous les momens.

» Qu'elle avance, qu'elle demeure,

» Consultez-la souvent : si mon feu vous est doux,

» Quelque heure qu'elle marque, elle marquera
» l'heure

» Où vous m'aurez auprès de vous ».

O ciel, que de galanterie !

Jamais par cette voie a-t-on fait des présens ?

Se servir pour cela des gens

Qui mettent à voler toute leur industrie !

Rappelez-les, allez.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

**LA COMTESSE, OLIMPE, VIRGINE,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER.**

VIRGINE.

MADAME, il n'est plus tems ;
J'ai descendu , couru , les ai priés d'attendre ;
Ils n'ont rien voulu m'accorder.

LA COMTESSE.

Mais la montre , je la veux rendre.

OLIMPE.

Pour moi , je la voudrois garder ,
L'Inconnule mérite , & tout ce qui se passe
Montre un cœur à vos loix si bien assujetti...

LA COMTESSE.

Vous êtes fort dans son parti.

LE MARQUIS.

Laiſſons-là l'Inconnu , de grace.

LA COMTESSE.

Le Marquis eſt chagrind'avoir vu , malgré lui,
Un divertiffement que ſon amour redoute ;
Il ne le croyoit pas de ſon rival.

Tome IV.

R

Je me serois épargné cet ennui.

LA COMTESSE.

Il peut trouver lieu de s'accroître.

Mais faisons un tour de jardin;

Et comme l'Inconnu cache trop son dessein ,

Cherchons à le forcer de se faire connoître ;

L'aventure embarrasse , & j'en veux voir la fin.

Fin du troisieme Acte.

L A

N

L'In

Vou

Ce n

L'In

Par l

Et p

Que

Hé b

Quan

C'est

I

Mon

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
VIRGINE.

LE MARQUIS.

NE me le cachez point, vous voilà résolue ;
L'Inconnu seul vous touche , & ma perte est conclue.

LA COMTESSE.

Vous montrer de votre ombre à toute heure jaloux,
Ce n'est pas le moyen de m'attacher à vous.

L'Inconnu s'y prend mieux ; sans contraindre mon
ame ,

Par les plus tendres soins il fait parler sa flamme ;
Et peut-être ai-je tort de vouloir plus long-tems
Que mon cœur se refuse à des feux si constants.

LE MARQUIS.

Hé bien , il faut céder ; mais ce qui me console ,
Quand à votre bonheur ma passion s'immole ,
C'est qu'au moins je pourrai , malgré mes feux jaloux ,

Montrer qu'en vous aimant je n'ai cherché que vous.

R ij

LA COMTESSE.

Je ne vous croyois pas l'ame si généreuse.

LE MARQUIS.

L'Inconnu vous mérite, il faut vous rendre heureuse.

Le coup vous touchera plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

N'importe, vous vivrez contente, c'est assez.
En deux ans je n'ai pu réussir à vous plaire,
Après un mois de soins, l'Inconnu l'a su faire;
Votre penchant pour lui ne peut se démentir,
Je vois qu'il vous emporte, il faut y consentir.

LA COMTESSE.

Vous le dites d'un air si plein de confiance,
Qu'il semble...

LE MARQUIS.

Je le dis, parce que je le pense.

LA COMTESSE.

Un si beau sacrifice est digne d'un amant :
Mais d'où vient que tantôt vous parliez autrement :
Inquiet, alarmé vous me faisiez un crime
De ce que l'inconnu m'avoit surpris d'estime ;
Le louer, c'étoit faire outrage à votre foi.

LE MARQUIS.

C'est qu'alors mon amour ne regardoit que moi ;
Il a vu son erreur, & la secrète honte
D'écouter pour lui-même une chaleur trop prompte,

L'a rendu si conforme à tout ce qu'il vous plaît,
Qu'il fait de vos desirs son plus cher intérêt.

LA COMTESSE.

C'est trop, pour l'Inconnu je les ferai paroître ;
Jedois chérir sa flamme, &, dès demain peut-être,
Puisque c'est pour vos vœux un spectacle si doux,
Vous aurez le plaisir de le voir mon époux.

LE MARQUIS.

J'aurai ce plaisir ?

LA COMTESSE.

Oui, rien n'y peut mettre obstacle,
Mon choix sera pour lui.

LE MARQUIS.

J'attendrai ce miracle.
Ainsi, donc le voyant, d'abord vous l'aimerez ?

LA COMTESSE.

Si je ne l'aime pas, vous m'en accuserez,

SCENE II.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

HÉ bien Olimpe ?

LE CHEVALIER.

Envain ma passion se flatte,
Toujours même fierté dans sa froideur éclate;
Et ce qui rend, sur-tout, mon esprit abattu,
C'est ce qu'elle m'a dit, & que je vous ai tu.
Si je veux qu'elle soit favorable à ma flamme,
Il faut pour l'Inconnu que je touche votre ame;
Je ne puis être heureux, s'il n'obtient votre foi.

LA COMTESSE.

Et contre le Marquis vous prenez cet emploi ?
C'est trahir l'amitié qui vous unit ensemble.

LE CHEVALIER.

A vous parler ainsi, je l'avouïrai, je tremble,
Et me taisois encor, si l'aveu du Marquis
Ne m'autorisait pas à ce que je vous dis.
Sûr que rien ne peut nuire à son amour extrême,
A satisfaire Olimpe il m'a porté lui-même;
Et j'aurai tout gagné, si je puis obtenir
Que vos bontés pour moi la daignent prévenir.
Dites-lui qu'envers vous j'ai tout fait pour lui
plaître.

Madame.

LE MARQUIS.

LA COMTESSE, au Marquis.

Je commence à percer le mystère.

Olimpe au Chevalier fait paroître à vos yeux
Tout ce qu'a le mépris le plus injurieux;
A servir l'Inconnu son adresse l'engage;
Et loin de murmurer d'un si sensible outrage,
A ce même Inconnu faussement généreux,
Vous-même vous osez sacrifier vos vœux?
Chevalier, je ne sai si je me fais entendre,
Mais le nœud de l'intrigue est facile à comprendre,
Olimpe & le Marquis, l'un de l'autre charmés,
Me craignent pour obstacle à leurs cœurs enflam-
més.

LE CHEVALIER.

Le Marquis aimeroit Olimpe?

LE MARQUIS.

Moi, Madame?

Vous le croyez?

LE CHEVALIER.

L'ingrat! Il trahiroit ma flamme!

Olimpe à qui mes soins tendrement attachés...

Ah, si je le croyois....

LA COMTESSE.

Quoi, vous vous en fâchez?

Vous regrettez un cœur que l'inconstance entraîne?

Vous en pleignez la perte! Il n'en vaut pas la peine.

Faites mieux, dédaignez ce manquement de foi;

On nous quitte tous deux, riez-en comme moi.

Vous m'en voyez déjà tellement consolée,
Que si...

LE CHEVALIER.

Des trahisons c'est la plus signalée.
Le Marquis !

LA COMTESSE.

A quoi bon ces mouvemens jaloux ?

LE CHEVALIER.

Je fors pour ne me pas échapper devant vous ;
Mais envain votre exemple à souffrir me convie ,
Avant qu'il m'ôte Olimpe il m'ôtera la vie ;
C'est à lui d'y penser.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
VIRGINE.

LA COMTESSE.

ALLEZ , ne craignez rien ,
Quelque emporté qu'il soit , je l'appaiserai bien.
Pour Olimpe , je crois que l'on n'ignore guere
Que j'ai quelque pouvoir sur l'esprit de sa mere,
Je l'emploierai pour vous ainsi que je le dois.

LE MARQUIS.

Vous avez de la joie à mal juger de moi.

LA COMTESSE.

Je n'en juge point mal ; Olimpe est jeune & belle,
Et, & quoiqu'on risque un peu d'aimer une in-
fidelle ,

Elle a de quoi vous faire un destin assez doux ;
Mais je douterai fort qu'elle pût être à vous.

LE MARQUIS.

Moi ? Je n'y prétends rien.

LA COMTESSE.

Mettons bas l'artifice.

LE MARQUIS.

Madame , quelque jour vous me rendrez justice.

LA COMTESSE.

Je vous la rends entière , & , pour vous obliger ,
A choisir l'Inconnu j'ai voulu m'engager.

LE MARQUIS.

C'est à quoi vous seriez peut-être un peu moins
prompte ,

Si vous preniez l'avis de Monsieur le Vicomte.

Le voici qui paroît,

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE MARQUIS,
VIRGINE.

LA COMTESSE.

HÉ bien mon rapporteur ?

LE VICOMTE.

J'ai , pour le convertir , parlé mieux qu'un docteur,
Et n'ai pas, Dieu merci, mal employé mes peines.
Il ne vous vuidera de plus de trois semaines ;
Et pour solliciter il vous donne le tems
D'attendre le retour de nos deux arcs-boutans ;
Par-là , n'en doutez point, votre affaire est gagnée.

LA COMTESSE.

Je puis donc de Paris me tenir éloignée ?

LE VICOMTE.

De Paris ? Vous avez , la chose étant ainsi ,
Encor quinze grands jours à demeurer ici ,
Goûtez-y les plaisirs que donne la verdure.
Mais il faut vous conter quelle est mon aventure ,
Voyez m'en rire encor.

LA COMTESSE.

Cela ne va pas mal.

LE VICOMTE.

Il n'est rien si plaisant.

LE MARQUIS, *bas*.

Le franc original !

LA COMTESSE.

Enfin cette aventure ?

LE VICOMTE.

Elle est aussi gaillarde...

LA COMTESSE.

En riez-vous toujours ?

LE VICOMTE.

La chose vous regarde,

C'est à vous là-dessus à vous l'imaginer.

Devinez-la.

LA COMTESSE.

Jamais je ne fus deviner ,

On me dit tout au long ce qu'on veut que je sache.

LE VICOMTE.

On croit duper les gens à cause qu'on se cache ,

Mais j'ai si bien tourné que je suis parvenu.

LA COMTESSE.

A quoi ?

LE VICOMTE.

Votre Inconnu ne m'est plus inconnu.

LE MARQUIS, *bas*.

M'auroit-il découvert ?

LA COMTESSE.

Vous pourriez le connoître?

LE VICOMTE.

Moi , qui vous parle , moi.

LE MARQUIS.

Cela ne sauroit être.

LE VICOMTE.

Non , parce qu'il vous plaît que cela ne soit pas.
Son amour fait honneur , sans doute , à vos appas ;
C'est , sans lui faire tort , une aussi franche bête...

LE MARQUIS.

Comment , vous l'avez vu ?

LE VICOMTE.

Des pieds jusqu'à la tête ;
Il est basset , grossier , a les yeux hébétés.

LA COMTESSE.

Mais où cette rencontre , & comment ?

LE VICOMTE.

Ecoutez ,
Rêvant à vos beautés dont j'avois l'ame pleine ,
Je me suis égaré dans la forêt prochaine ,
Et voulant accourir , mon cheval m'a mené
Dans le sentier confus d'un endroit détourné.
Quelques pas me montroient une route tracée ,
J'ai suivi , tant qu'enfin une tente dressée
M'a fait appréhender le plus grand des malheurs ;
J'ai cru qu'elle servoit d'auberge à des voleurs.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

La peur prendroit à moins, dans un bois ! Une
tente !

LE VICOMTE.

Tout franc, la vision n'est point divertissante.

LA COMTESSE.

Ainsi donc la frayeur a bien fait son devoir.

LE VICOMTE.

J'aurois été fâché de mourir sans vous voir ,
Car, pour du cœur, je crois que j'en avois de reste ,
Mais j'ai bientôt sorti d'un doute si funeste.
Mon cheval tout-à-coup , s'élançant malgré moi ,
J'ai connu mon erreur , & ris de mon effroi.
Au lieu de mousquetons , j'ai vu dans cette tente
Les apprêts différens d'une fête galante ;
Et ceux qui la gardoient , de mon abord surpris ,
Parloient certain jargon où je n'ai rien compris ,
C'étoient , pour la plupart , visages à la Suisse ,
Chacun , selon son rôle , avoit là son office ;
L'un , d'un Bohémien quittoit l'habillement ,
L'autre , d'une coëffure ajustoit l'ornement ;
Force mains autour d'eux paroissoient occupées
A nouer des rubans sur des branches coupées.
J'ai dans un certain coin remarqué les débris
D'une collation qui valoit bien son prix ,
Grands citrons , fruits exquis , confitures choisies.
J'ai vu des violons , des lustres , des bougies ,
J'ai vu... là des... Enfin j'ai tant vu , que jamais
On n'eut tant d'attirail dans les plus grands ballets.

Tome IV.

S

J'ai donné droit au but , & deviné l'affaire ;
Mais , pour mieux m'éclaircir , penché vers l'un
d'eux : « Frere » ,

Ai-je dit , « n'a-t-on pas préparé tout ceci
» Pour un certain château qui n'est pas loin d'ici » ?
Je l'embarrassois fort ; il ne savoit que dire ,
Mais c'étoit dire assez , que se taire & sourire.
Je lui serrois toujours le bouton de fort près ,
Quand , comme si la chose eût été faite exprès ,
Ce grossier , ce basset commençant à paroître :
« Vous êtes curieux , parlez à notre Maître ,
» Le voilà , m'a-t-il dit , tout-à-propos venu » .
N'ayant pas à douter qu'il ne fût l'Inconnu ,
J'ai contemplé long-tems sa grotesque figure ;
Il avoit sur son nez jetté sa chevelure ,
Et , pour embarrasser mon curieux souci ,
Sous une fausse barbe il cachoit tout ceci.
Alors plein d'un chagrin que d'assez justes causes...
Madame , pardonnez si j'ai poussé les choses ;
Quand on voit qu'un rival cherche à se rendre
heureux ,
Et qu'on peut l'épargner , on n'est guere amoureux.

LE MARQUIS.

Et qu'avez-vous donc fait ?

LE VICOMTE.

Ce que j'ai fait ? Silence.
Je dirai tout par ordre , un peu de patience.
J'ai demandé d'où vient qu'il campoit dans ce
bois ?
Pourquoi la fausse barbe ? Enquis deux ou trois
fois ,

Vous
Tenu
Et mo
D'un
C'est

Et pressé de parler , plus il se vouloit taire :
» Pourquoi je campe ici ? Qu'en avez-vous à faire ?
» C'est mon plaisir » , m'a-t-il fortement répondu.
Alors d'un grand coup-d'œil qu'il a bien entendu ,
Lui marquant fièrement que je l'allois attendre ,
Je me suis éloigné.

LE MARQUIS.

C'étoit fort bien le prendre.

LE VICOMTE.

Me battre-là ! Par-tout j'aurois été blâmé ,
Il avoit vingt valets qui m'auroient assommé.

LE MARQUIS.

Il est bon quelquefois de voir comme on se fâche.

LA COMTESSE.

Et qu'est-il arrivé ?

LE VICOMTE.

Je n'ai trouvé qu'un lâche ,
Qu'un farouche animal , sans cœur & sans vertu ,
Qu'un. . . . Cela fait pitié.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc battu ?

LE VICOMTE.

Vous me la baillez bonne , il s'est en bête fiere
Tenu clos & couvert toujours dans sa taniere ;
Et moi , m'étant lassé de l'attendre à l'écart ,
D'un coup de pistolet j'ai marqué mon départ.

LE MARQUIS.

C'est pousser la bravoure aussi loin. . .

S ij

LE VICOMTE.

Sur mon ame ;
Tous y va quand il faut dédaigner....

SCENE V.

LA COMTESSE , OLIMPE , LE MARQUIS ,
LE VICOMTE , VIRGINE.

OLIMPE.

HH, Madame,
J'ai trouvé l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Vous ?

OLIMPE.

Oui, moi, dans ce bois.

LE VICOMTE.

Justement.

OLIMPE.

Vous savez que j'y vais quelquefois.

LE VICOMTE.

Le plaisant personnage ! Il vous a fait bien rire ?

OLIMPE.

Lui ?

LE VICOMTE.

Sans doute. Ecoutez ce qu'elle vous va dire :

OLIMPE.

Jamais je n'ai rien vu de si...

LE VICOMTE.

De si bête.

Tranchez le mot,

OLIMPE.

Comment?

LE VICOMTE.

Quoi, ce n'est pas un sot?

OLIMPE.

Quels contes vous fait-il?

LA COMTESSE.

Écoutez-le, de grace.

LE VICOMTE.

Qu'elle parle à son aise, après je retiens place.

LA COMTESSE.

Vous aurez audience à votre tour.

LE VICOMTE.

Tant mieux.

OLIMPE.

J'ai peine à croire encore au rapport de mes yeux.

Je rêvois dans le bois, quand pour jouir de l'ombre,

M'avançant lentement vers l'endroit le plus sombre,

Je trouve un cavalier, qui, surpris de me voir,

Me rend d'un air civil ce qu'il croit me devoir.

Quels traits pourront suffire à lui rendre justice?

Peignez-vous Adonis, figurez-vous Narcisse,

Et tout ce que jamais on vanta de plus beau,

C'est ne vous en offrir qu'un imparfait tableau;

S iij

Je voudrois l'ébaucher , & n'en suis point capable ;
 Il a le port divin , la taille incomparable ,
 Et le ciel , pour lui seul , semble avoir réservé
 Ce qu'il eut de plus rare & de plus achevé.
 Il marchoit tout rêveur , & m'ayant aperçue ,
 Il a voulu d'abord se soustraire à ma vue ,
 J'en ai compris la cause , & , pour ne perdre pas
 L'heureuse occasion de sortir d'embarras :
 « Je vois par quel souci vous suivez cette route ,
 » Une aimable Comtesse en est l'objet , sans doute » ,
 Ai-je dit ? A ce nom surpris , troublé , confus ,
 Il m'a parlé long-tems en termes ambigus.
 J'ai remis le discours sur l'aimable Comtesse ,
 Et ménagé son trouble avecque tant d'adresse ,
 Que trahi par lui-même , il n'a pu me cacher
 Qu'il étoit l'Inconnu que vous faites chercher ;
 Mais son nom est encor ce qu'il s'obstine à taire ?
 J'ai voulu l'amener , & je ne l'ai pu faire ,
 Il ne paroîtra point , qu'il ne puisse juger
 Que son attachement ait su vous engager.
 Sa conversation ravit , enchante , enleve ,
 Sa personne commence , & son esprit acheve.
 Que ne m'a-t-il point dit du bonheur qu'il se fait ,
 De ressentir pour vous l'amour le plus parfait ?
 Ses manières en tout sont douces , agréables ;
 Et si nous nous trouvions encore au tems des fa-
 bles ,
 Je croirois que pour vous quelque dieu , tout
 exprès ,
 Seroit venu du ciel habiter ces forêts.
 Quand pour un tel amant on prend de la tendresse ,
 Si c'est foiblesse en nous , l'excusable foiblesse !

LE VICOMTE.

Vous peignez assez bien , le portrait n'est pas mal ,
Les beaux traits , mais néant pour son original.
J'ai vu l'Inconnu , moi , le vrai , ce qui s'appelle
L'Inconnu régaland ; le vôtre , bagatelle.
C'est un fourbe qui veut causer de l'embarras.

OLIMPE.

Tout rival est suspect , on ne vous croira pas.

LA COMTESSE.

Mais le Vicomte a vu des marques de la fête ;
Les mêmes gens qu'ici. . .

LE VICOMTE.

J'ai vu de plus la bête ,
Le très-vilain Monsieur.

OLIMPE.

Il ne fait ce qu'il dit.
Soit qu'on s'attache au corps , soit qu'on cherche
l'esprit ,
L'Inconnu passe tout ce qu'il faut qu'on attende...

SCENE VI.

LA COMTESSE , OLIMPE , LE VICOMTE , LE
MARQUIS , LE CHEVALIER , VIRGINE ,
CASCARET.

CASCARET.

MADAME.

LA COMTESSE.

Que veut-on ?

CASCARET.

Un Monsieur vous demande.

LA COMTESSE.

Voyez qui c'est , Virgine , & l'amenez ici.

VIRGINE.

Je n'irai pas bien loin , Madame , le voici.

SCENE VII.

LA COMTESSE, OLIMPE, LE VICOMTE, LE
MARQUIS, LE CHEVALIER, LA MONTA-
GNE, *représentant un Comédien*, VIRGINE,
CASCARET.

LA MONTAGNE, *représentant un Comédien*.

Ayant plus d'une fois eu l'honneur de paroître
Devant leurs Majestés, je croirois mal connoître
Ce que l'on doit, Madame à votre qualité,
Si m'étant pour ce soir dans le bourg arrêté,
Je ne vous venois pas faire la révérence.

LA COMTESSE.

Je suis fort obligée à votre complaisance;
Mais ne sachant à qui. . .

LE COMÉDIEN.

Je suis Comédien.

Madame.

LE VICOMTE.

Ah ! Serviteur. Ne vous manque-t-il rien
Pour nous pouvoir donner ici la Comédie ?

LE COMÉDIEN.

Non, Monsieur.

LE VICOMTE.

Il faudroit quelque Piece applaudie ,
Où l'emploi des Acteurs répondit.

LE COMÉDIEN.

Laissez-nous

Le soin de la choisir.

LE VICOMTE.

Et Circé, l'avez-vous ?

LE COMÉDIEN.

Nous, Circé ? Non, Monsieur ; Paris seul est capable....

LE VICOMTE.

Les singes m'y charmoient, leur scene est admirable.

OLIMPE.

C'est-là le bel endroit.

LE VICOMTE.

Il plaît à bien des gens.

LA COMTESSE, au Comédien.

Et comment jouerez-vous ?

LE VICOMTE.

Avec des paravents :

LE COMÉDIEN.

Un moment suffira pour dresser un théâtre.

OLIMPE.

La comédie enchante , & j'en suis idolâtre.

LE VICOMTE.

J'en voudrois retrancher ces grandes passions ;
On y pleure, & je hais les lamentations.

OLIMPE.

Vous êtes gai.

LE VICOMTE.

Jamais aucun chagrin en tête ,
Je ris toujours.

LE COMÉDIEN.

Tandis que la troupe s'apprête ,
Nous avons parmi nous des voix dont on fait cas ,
Vous plaît-il les ouïr ?

LA COMTESSE.

Qui ne le voudroit pas ?

LE VICOMTE.

Ce début de chanteurs servira de prologue.

LE COMÉDIEN, aux Acteurs Musiciens.

Avancez , vous allez entendre un dialogue
Dont j'ai vu jusqu'ici tout le monde charmé.

LE VICOMTE.

Voyons ce dialogue.

LE COMÉDIEN.

Il est fort estimé.

DIALOGUE D'ALCIDON ET D'AMINTE.

ALCIDON.

QUOI vous aimez ailleurs? Vous pouvez me haïr?
A des ordres cruels vous voulez obéir,
Et sans pitié de l'ennui qui me presse ,
Vous oubliez cette tendresse
Que vous m'aviez juré de ne jamais trahir?
Vous gardez le silence? Ah ! C'est assez me dire.
Ma mort est résolue. Hé bien , il faut vouloir
Ce que votre rigueur desiré;
C'en est fait, je me meurs , j'expire;
Goûtez le plaisir de le voir.

AMINTE.

De grace , modérez vos plaintes.
Je n'ai pas moins d'amour que vous ,
Et la même douleur dont vous sentez les coups ,
Porte sur moi les plus vives atteintes ;
Elle m'abat , elle m'ôte la voix ,
Et ne peut rien sur ma tendresse.

ALCIDON.

Quoi, toujours dans mon sort l'amour vous intéresse?

AMINTE.

Vous avez mérité mon choix ;
Et si c'est le seul bien qui touche votre envie ,
Rien ne vous devrait alarmer ;
Quand on a commencé d'aimer ,
N'aime-t-on pas toute sa vie ?

ALCIDON.

ALCIDON.

Ah ! Puisque toujours votre cœur
Est le prix du beau feu qui regne dans mon ame ,
Tout doit céder à mon bonheur.

AMINTE.

Vous avez douté de ma flamme ?

ALCIDON.

Hélas ! m'en pouvez-vous blâmer ?

AMINTE.

Ma foi vous répondoit de mon amour extrême.

ALCIDON.

Qui ne craint point de perdre ce qu'il aime ,
Sait peu ce que c'est que d'aimer.

ENSEMBLE.

Aimons-nous à jamais , aimons : & si l'envie
Qui s'oppose à des feux si doux ,
Nous condamne à perdre la vie ,
Mourons en disant aimons-nous.

LA COMTESSE.

Il n'est gueres de voix plus douces ni plus nettes.

LE VICOMTE.

D'accord ; mais quant à moi , vivent les chanson-
nettes ,
Aux airs trop sérieux je prends peu de plaisir.

LE COMÉDIEN.

Ils en savent de gais , vous n'avez qu'à choisir.

Tome IV.

T

LE VICOMTE.

Allons. Voyons un peu comme ce gai s'entonne ;
 Notre jeune mourante a la mine friponne.
 Ça , point de tons dolens , je ne les peux souffrir ;
 Sur-tout plus de *Mourons* , j'en ai pensé mourir.

C H A N S O N.

QUAND l'amour nous attire ,
 Les maux sont dangereux
 Qu'on souffre en son empire ;
 Mais si l'on en soupire ,
 Un seul moment heureux
 Répare le martyre
 Des cœurs bien amoureux.
 Il est des inhumaines
 Qui d'un cœur enflammé
 Laisser durer les peines ;
 Ce sont de rudes gênes.
 Mais d'un amant aimé
 Plus on ferre les chaînes ,
 Plus il en est charmé.

LE VICOMTE.

Voilà mon amitié.

O L I M P E.

La chanson est jolie.
 Mais en chantant toujours le théâtre s'oublie.

LE COMÉDIEN.

J'en aurai soin.

LE VICOMTE.

Allons-y faire travailler ,
Et leur choisir un lieu commode à s'habiller.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, OLIMPE.

OLIMPE.

Si j'ai de l'Inconnu vanté l'amour extrême ,
Vous n'en devez , Marquis , accuser que vous même ;
Je ne l'aurois pas fait , si vous ne m'aviez dit
Que cet amour n'a rien qui vous gêne l'esprit ,
Et que las d'étaler une vaine tendresse ,
Vous lui verriez sans peine épouser la Comtesse.

LE MARQUIS.

Madame , je l'ai dit , & ne m'en dédis pas ,
Leur union pour moi ne peut manquer d'appas ,
Je trouve en cet hymen tout ce que je souhaite ;
Mais pour m'en rendre encor la douceur plus parfaite ,
J'ose vous demander une grace.

OLIMPE.

Parlez :

Je veux , dès ce moment , tout ce que vous voulez.

LE MARQUIS.

Vous servez l'Inconnu , permettez moi , Madame ,

T ij

Qu'après que la Comtesse aura payé sa flamme ;
Vous prendrez un époux de ma main.

OLIMPE.

Doutez-vous
Que je n'en fasse pas mon bonheur le plus doux ?

LE MARQUIS.

Je crains quand vous saurez....

OLIMPE.

Cette crainte est frivole,
Fiez-vous-en à moi, je vous tiendrai parole,
Et pour pouvoir plutôt répondre à vos desirs,
L'Inconnu n'a que trop poussé de vains soupirs.
Je veux que, dès demain, la Comtesse le voie.

LE MARQUIS.

Mais par où l'informer...

OLIMPE.

J'en trouverai la voie,
Il n'est pas difficile; &, si j'en juge bien,
Le Comus de tantôt fait le Comédien.
A la taille, à la voix, j'ai cru le reconnoître;
Je prétens lui donner un billet pour son maître;
Qui lui fera savoir, que galant, amoureux,
Il n'a qu'à se montrer pour devenir heureux.

LE MARQUIS.

Mais si de son portrait la Comtesse éblouie,
Se plaint, en le voyant, d'avoir été trahie ?
Car vous aurez plus dit...

OLIMPE.

Il est vrai, j'ai voulu
Fixer en sa faveur son cœur irrésolu;

Mais un homme galant remplit toujours sans peine
L'attente qu'en fait naître une estime incertaine ;
Et la Comtesse en lui...

LE MARQUIS.

Parlons sans le flatter,
Lui trouvez-vous assez de quoi la mériter ?
Est-ce un homme si rare , & pour qui la nature...

OLIMPE.

Ne m'en demandez point un exacte peinture ,
Il suffit que dans peu le succès fera foi
Que vous aurez sujet d'être content de moi.

LE MARQUIS.

Je le connois, Madame, & ne puis trop vous dire...

OLIMPE.

Vous savez quel billet j'ai résolu d'écrire ,
Avant la comédie il est bon qu'il soit prêt.
Quittons-nous un moment.

LE MARQUIS.

Je veux ce qui vous plait.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

LE MARQUIS, VIRGINE.

VIRGINE.

OLIMPE s'abusant, vous en êtes coupable.

LE MARQUIS.

Mais je ne lui dis rien qui ne soit véritable.
Vois ce qu'à l'Inconnu, pour hâter son espoir,
Par nos Comédiens elle faisoit savoir.

POUR LE GALANT INCONNU.

Vos manieres pour notre aimable Comtesse sont si engageantes, que je n'ai pu me défendre d'entrer dans vos intérêts. J'ai feint que je vous avois rencontré dans le bois, où vous m'avez fort exagéré la passion que vous avez pour elle, & j'en ai pris occasion de faire de vous une peinture qui ne vous a pas nui dans son cœur. Il est à vous si vous vous hâtez de le venir demander. Profitez de l'avis que je vous donne. Il m'est important que vous ne différiez point davantage à vous découvrir, & vous

devez peut-être assez au soin que je prends de faire
réussir votre amour pour faire au plutôt ce que je
souhaite.

VIRGINE.

C'est-là contre soi-même employer son adresse.

LE MARQUIS.

Je l'en plains; mais dis-moi, que pense la Comtesse?

VIRGINE.

Tout ce qu'on peut penser dans un dépit jaloux.
Elle en a mieux senti l'amour qu'elle a pour vous ;
Et quoiqu'elle déguise en quel trouble la jette
L'ardeur que vous montrez de la voir satisfaite ,
Elle ne peut souffrir le feint détachement
Qui semble la céder aux vœux d'un autre amant.
Ainsi ne doutez point que vous montrant pour elle ,
Contre son espérance & galant & fidele ,
Elle n'accorde enfin à de si tendres feux ,
Le doux consentement qui vous doit rendre heureux.

LE MARQUIS.

L'ordre est déjà donné pour me faire connoître;
Après ce qu'on a su , je dois enfin paroître.
Malgré moi dans le bois on iroit rechercher
Des vérités qu'en vain je prétendois cacher.
On fait par le Vicomte où la tente est dressée.

VIRGINE.

Et notre Chevalier ?

LE MARQUIS.

Sa colere est passée.

L'amour par l'espérance est bientôt adouci.

VIRGINE.

Il a pu voir par-tout qu'Olimpe...

LE MARQUIS.

La voici.

Laissez-nous un moment.

SCENE II.

OLIMPE , LE MARQUIS.

OLIMPE.

MA joie est sans seconde ,
Marquis , & , grace au ciel , tout va le mieux du
monde.

Notre Comédien , comme je l'avois cru ,
S'est trouvé l'un de ceux qui servent l'Inconnu ,
Il a pris mon billet , & l'envoie à son maître ,
Sûr , dit-il , que demain il se fera connoître.

LE MARQUIS.

Le terme n'est pas long.

OLIMPE.

Pour moi , j'ai supposé
Qu'il a suivi la troupe en habit déguisé.
L'entreprise pour lui ne seroit pas frivole.

LE MARQUIS.

Si dans la comédie il avoit pris un rôle ?
Mais vous en connoissez le visage ?

O L I M P E.

Il ne faut

Qu'un léger changement pour me mettre en défaut.

L E M A R Q U I S.

Qu'il vienne, c'est à lui de se tirer d'affaire.

O L I M P E.

Je ne parlerai point, & le laisserai faire ;

Mais s'il est bien reçu, vous empêcherez-vous,

Quoique vous m'ayez dit, d'en paroître jaloux ?

L E M A R Q U I S.

Madame...

O L I M P E.

Il ne vous faut que deux mots de tendresse,

Pour faire de nouveau balancer la Comtesse ;

J'en crains dans votre cœur le dangereux retour.

L E M A R Q U I S.

Non, si de l'Inconnu, je traverse l'amour,

Me punisse le ciel ; mais j'ai bien lieu de craindre

Que de moi mon bonheur ne vous porte à vous
plaindre.

Et qu'après son hymen vous accusiez ma foi...

O L I M P E.

Répondez-moi de vous, je vous réponds de moi.

Mais la Comtesse vient.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE
CHEVALIER, OLIMPE, LE MARQUIS,
VIRGINE.

LE VICOMTE.

SI mon cœur...

LA COMTESSE.

Je vous prie ;
Point d'amour aujourd'hui , voyons la comédie ,
Sont-ils prêts à jouer ?

LE CHEVALIER.

Ils repassent leurs vers ;
S'ils n'ont un peu de tems , tout ira de travers.

LE VICOMTE.

Avant que de les voir , si vous m'en voulez croire ,
Nous souperons , je fai quelques chansons à boire ,
Où le verre à la main , je vaux mon pefant d'or ,
Dieu me damne. Après tout , la joie est un trésor .
J'en fais provision en quelque lieu que j'aïlle.

LE MARQUIS.

C'est bien fait.

LE VICOMTE.

Vous ferez *chorus* , vaille que vaille ,
Je donnerai le ton .

LA COMTESSE.

Quelle cervelle !

SCENE IV.

LA COMTESSE, &c. LA MONTAGNE
représentant le Comédien, & vêtu en Zéphire.

LA COMTESSE.

HÉ bien,

Avance-t-on ? Vos gens n'ont-ils besoin de rien ?

LE COMÉDIEN.

Je viens demander grace encor pour nos actrices,
Leurs coëffures toujours sont pour moi des sup-
plices.

Jamais elles n'ont fait, j'en suis au désespoir.

LA COMTESSE.

Laissons-leur tout le tems qu'elles voudront avoir.

LE CHEVALIER.

Vous aurez bien choisi ? La piece...

LE COMÉDIEN.

Sera bonne.

LE VICOMTE.

Qui l'a faite ?

LE COMÉDIEN.

Jamais nous ne nommons personne.
Nous voulons, si l'ouvrage a quelque approbateur,
Qu'il l'ait pour son mérite & non pas pour l'au-
teur ;

Par-là, point de cabale, on condamne, on approuve,

Selon, ou le mauvais, ou le bon qui s'y trouve;
 Quelquefois à Paris telle Piece fait bruit,
 Dont l'éclat en Province aussi-tôt se détruit.

LA COMTESSE.

Il peut avoir raison.

LE VICOMTE.

Bon, est-ce qu'en Province
 On a le sens commun; ce sont gens d'esprit mince.

LE COMÉDIEN.

A dire leurs avis s'ils sont trop ingénus,
 Leurs suffrages du moins ne sont point retenus;
 Point d'extases chez eux pour une bagatelle.

LE VICOMTE.

La piece d'aujourd'hui comment se nomme-t-elle?

LE COMÉDIEN.

L'Inconnu.

LA COMTESSE.

L'Inconnu?

LE VICOMTE.

Si c'étoit le Grosset.

Madame?

LE COMÉDIEN.

C'est Psyché grand & pompeux sujet.

LE VICOMTE.

Tant pis, le sérieux en moins de rien m'ennuie;
 Et n'y joindrez-vous point quelque Crispinerie;
 J'aime tous les Crispins.

LE COMÉDIEN.

LE COMÉDIEN.

Vous en aurez le choix.

LE VICOMTE.

J'ai vu le médecin , je croi plus de cent fois.
Ce pendu qu'on étend sur la table , il m'enchanté.

LE MARQUIS.

C'est avecque justice.

LE VICOMTE.

Et cet autre qui chante ,

Fa , sol fa , sol fa re , mi , fa ,
Quand il entonne ainsi son *re , mi , fa* , je ris...

LA COMTESSE.

Vraiment.

OLIMPE.

Il a toujours ses endroits favoris.

LE COMÉDIEN.

Pour ne point perdre tems, voulez-vous que je
fasse

Mettre ici le théâtre, où j'ai marqué sa place;

LE CHEVALIER.

On dit qu'il est joli , voyons.

LE COMÉDIEN.

Notre chanteur

A quelque scene à faire avant que d'être acteur,
Vous la pourrez entendre, elle est prête. Allons
vîte.

Ouvrez , & que chacun de son emploi s'acquitte.

(Ils prennent tous place , & ils ne sont pas plutôt
Tome IV.

V

assis, qu'on fait rouler vers eux un théâtre dont le devant est orné d'un fort beau tapis où pend une très-riche campane. Ce théâtre représente une chambre. Au-devant des deux premiers pilastres qui sont de chaque côté, il y a deux guéridons faits en Mores, portant chacun une girandole. Au-dessus de la corniche de ces pilastres qui sont fort enrichis, on voit deux corbeilles de fleurs. La frise qui regne sur la façade, présente deux grandes consoles d'or, avec des festons de fleurs qui ceignent le fronton; entre les deux consoles il y a un rond orné d'une bordure dorée, dans lequel on voit une médaille. La suite de la chambre est enrichie d'arcades, de pilastres, de panneaux remplis d'ornemens différens, de coloris, de festons de fleurs de porcelaines, de vases d'or, d'argent & de lapis, & d'ovales percés à jour. Dans cinq arcades ou niches, qui sont d'azur rehaussé d'or, on voit cinq statues toutes d'or représentant des Amours, & dans le fond de la chambre il y a encore deux guéridons comme les premiers, garnis pareillement de girandoles. De fort riches ornemens en embellissent le plafond; il est percé en cinq endroits, d'où sortent cinq lustres. Plusieurs esclaves magnifiquement vêtus, marchent au-devant de ce théâtre, & semblent le conduire quand il s'avance.)

LE VICOMTE.

L'invention est drôle. Un théâtre roulant !

LA COMTESSE.

J'admire de le voir si propre & si galant.

LE CHEVALIER.

La décoration en est bien entendue.

O L I M P E.

Sans doute , elle a dequoi satisfaire la vue.

L E V I C O M T E.

S'ils prenoient le marêt que la Roque a laissé ,
Les troupes de Paris auroient le nez cassé.

U N M O R E paroît sur le petit Théâtre , &
chante ces vers.

A M O U R , à qui tout est possible ,
Enflamme , anime tout ; & pour mieux faire voir
Qu'il n'est rien pour toi d'invincible ,
Fais aimer cette insensible ,
Qui se rit de ton pouvoir.

(En même-tems quatre Amours sortent de leurs
niches , & dardent leurs fleches vers la Comtesse ;
après quoi le même More chante ce refrain avec une
femme More.)

L' A M O U R punit les cruelles ,
Aimez pour fuir son courroux.

L E M O R E seul.

Que pourroit servir aux belles
D'avoir des charmes si doux ,
S'ils n'étoient faits que pour elles.

E N S E M B L E.

L'Amour punit les cruelles ,
Aimez pour fuir son courroux.

Tome IV.

* V ij

assis, qu'on fait rouler vers eux un théâtre dont le devant est orné d'un fort beau tapis où pend une très-riche campane. Ce théâtre représente une chambre. Au-devant des deux premiers pilastres qui sont de chaque côté, il y a deux guéridons faits en Mores, portant chacun une girandole. Au-dessus de la corniche de ces pilastres qui sont fort enrichis, on voit deux corbeilles de fleurs. La frise qui regne sur la façade, présente deux grandes consoles d'or, avec des festons de fleurs qui ceignent le fronton ; entre les deux consoles il y a un rond orné d'une bordure dorée, dans lequel on voit une médaille. La suite de la chambre est enrichie d'arcades, de pilastres, de panneaux remplis d'ornemens différens, de coloris, de festons de fleurs de porcelaines, de vases d'or, d'argent & de lapis, & d'ovales percés à jour. Dans cinq arcades ou niches, qui sont d'azur rehaussé d'or, on voit cinq statues toutes d'or représentant des Amours, & dans le fond de la chambre il y a encore deux guéridons comme les premiers, garnis pareillement de girandoles. De fort riches ornemens en embellissent le plafond ; il est percé en cinq endroits, d'où sortent cinq lustres. Plusieurs esclaves magnifiquement vêtus, marchent au-devant de ce théâtre, & semblent le conduire quand ils s'avance.)

LE VICOMTE.

L'invention est drôle. Un théâtre roulant !

LA COMTESSE.

J'admire de le voir si propre & si galant.

LE CHEVALIER.

La décoration en est bien entendue.

OLIMPE.

Sans doute , elle a dequoi satisfaire la vue.

LE VICOMTE.

S'ils prenoient le marêt que la Roque a laissé ,
Les troupes de Paris auroient le nez cassé.

UN MORE paroît sur le petit Théâtre , &
chante ces vers.

AMOUR , à qui tout est possible ,
Enflamme , anime tout ; & pour mieux faire voir
Qu'il n'est rien pour toi d'invincible ,
Fais aimer cette insensible ,
Qui se rit de ton pouvoir.

(En même-tems quatre Amours sortent de leurs
niches , & dardent leurs fleches vers la Comtesse ;
après quoi le même More chante ce refrain avec une
femme More.)

L'AMOUR punit les cruelles ,
Aimez pour fuir son courroux.

LE MORE seul.

Que pourroit servir aux belles
D'avoir des charmes si doux ,
S'ils n'étoient faits que pour elles.

ENSEMBLE.

L'Amour punit les cruelles ,
Aimez pour fuir son courroux.

Tome IV.

* Vij

LA FEMME MORE *seule.*

Soyez tendres & fideles.
Il s'armera contre vous ,
Si vous faites les rebelles.

ENSEMBLE.

L'Amour punit les cruelles ,
Aimez pour fuir son courroux.

(Ces vers étant chantés , les Mores du petit théâtre se joignent aux Amours pour faire une entrée , laquelle étant finie , la Comtesse dit.

LA COMTESSE.

On nous trompe , & jamais Comédiens qui passent
N'eurent cet appareil.

OLIMPE.

Ceux-ci vous embarrassent ?

LA COMTESSE.

Non , je découvre assez que tout est concerté ,
La fête finira par cette nouveauté.
Mais enfin les Acteurs que l'on nous fait connoître,
Comédiens , ou non , commencent à paroître.
Il faut les écouter.

LE VICOMTE.

Soyons donc écoutans ;
Mais j'en tiens , s'ils les faut écouter bien long-
tems.

(On joue les trois scènes suivantes sur le petit théâtre.)

S C E N E V.

LA MONTAGNE, *représentant Zéphire*, AGLAURE.

ZEPHIRE.

QUOR, tout de bon, vous êtes en colere
D'un secret qui ne peut encor se révéler ?

AGLAURE.

Oui, c'est m'offenser que se taire,
Quand je cherche à faire parler.

ZEPHIRE.

Il n'est intention meilleure que la mienne.

Si vos désirs ne sont pas exaucés,
C'est qu'un ordre d'en haut...

AGLAURE.

Il n'est ordre qui tienne ;
Je prie, & ce doit être assez.

ZEPHIRE.

Encor n'est-ce pas un grand crime
De vous cacher le nom de l'amant de Psyché,
Quand vous voyez que l'amour qui l'anime
A chercher à lui plaire est sans cesse attaché.
Tout ce qui peut charmer les yeux & les oreilles,
Se prodigue pour elle en ces aimables lieux,
Et jamais...

AGLAURE.

Oui, ce sont merveilles sur merveilles ;

Mais notre sexe est curieux.
 C'est peu pour nous de voir des fêtes ordonnées
 Avec un éclat sans pareil ,
 On compte à rien leur superbe appareil ,
 Si l'on ne fait par qui ces fêtes sont données.
 Que prétend un amant tant qu'il est inconnu ?

Z E H H I R E .

Sur le secret d'autrui je n'ai rien à vous dire ;
 Quand au mien , on ne peut être plus ingénu ,
 Et dès qu'avec vous je suis ici venu ,
 Je vous ai découvert qu'on me nommoit Zéphire.

A G L A U R E .

Vous êtes du nombre des vents ,
 Nous l'avons assez vu , quand par l'air enlevées
 Avec vous en ces lieux nous nous sommes trouvées ;
 Mais pour Zéphire , je prétens
 Par-tout ce que de vous vous me faites connoître ,
 Que vous ne l'êtes point, & ne le sauriez être.

Z E P H I R E .

Je ne suis point Zéphire ! Et d'où vient ?

A G L A U R E .

En tous lieux
 Zéphire se fait voir doux , complaisant traitable ,
 Et vous êtes des vents le plus inexorable ,
 Ou Borée , ou quelqu'autre encor moins gracieux.

Z E P H I R E .

Vous voulez que je sois Borée ?
 Adieu , je vais souffler si froidement pour vous ,
 Que vous aurez sujet d'en croire le courroux ,
 Qui contre moi vous tient si déclarée.

SCENE VI.

AGLAURE, CEPHISE.

CEPHISE.

D'ou vient , quand on me voit , que l'on vous
quitte ainsi.

AGLAURE.

Je suis brouillée avec Zéphire ;
Je l'avois prié de me dire
Le non de l'Inconnu qui nous met en souci.
Sur ses refus j'ai perdu patience ,
Et me suis échapée à quelque mot d'aigreur.

CEPHISE.

Croyez-moi , vous cherchez , ma sœur ,
Une fatale connoissance.
Pourquoi ce desir curieux ?
Manquons-nous de plaisirs & de galantes fêtes ,
Depuis qu'avec Psyché nous habitons ces lieux ?
Et quand vous apprendrez qui les tient toujours
prêtes ,
Prétendez-vous en être mieux.

AGLAURE.

Il est fort naturel de chercher à connoître
Un amant qui s'obstine à se tenir caché.

CEPHISE.

Mais , s'il est connu de Psyché ,
Voyez-vous quel mal en peut naître :

Sa main paiera des feux si tendres & si doux ,
Et par leur paisible hyménée ,
La fête aussi-tôt terminée
Ne charmera plus que l'époux.
Alors ; où pour nous , je vous prie ,
Seront & les jeux & les ris ;
Car enfin , folle est quis'y fie ;
Quand les amans sont maris ,
Adieu la galanterie.

AGLAURE.

Non , l'Inconnu doit être né
Pour s'en faire toujours un plaisir nécessaire ,
Et son amour par l'hymen couronné ,
N'aura pas moins d'ardeur de plaire.

CEPHISE.

Si vous me répondez que mari comme amant
Nous le verrons toujours le même ,
Je saurai son secret ;

AGLAURE.

Vous le saurez ! Comment :
Est-ce que Zéphire vous aime ?

CEPHISE.

Le beau sujet d'étonnement ,
Croyez-vous sa conquête une si grande affaire ?
Et quand on me voit plus d'un jour ,
N'ai-je pas assez de quoi plaire
Pour mériter un peu d'amour ?

AGLAURE.

Voilà toujours votre folie ,
La plus belle jamais n'eut tant de bonne foi.
Je ne suis , si l'on veut , ni belle ni jolie ,

Mais j'ai certains je ne sai quoi
Qui me font préférer à la plus accomplie.

AGLAURE.

Vous le croyez ?

CEPHISE.

Si je le croi ?

Avec mon humeur enjouée ,
Je fais faire naufrage à qui m'en vient conter ;
Et dès qu'on a pû m'écouter ,
C'est une franchise échouée.
Mais quand je trouverois Zéphire indifférent ,
Le pressant de parler , s'en pourroit-il défendre ?
C'est la maniere de s'y prendre ,
Qui fait qu'un obstiné se rend.
Le voici : laissez-moi , s'il vous plait , éloignée.
Il me viendra soudain faire ici les yeux doux.

AGLAURE.

Ce sera pour Pſyché , s'il explique avec vous,
De l'inquiétude épargnée
J'en attens le succès. Adieu.

SCENE VII.

ZEPHIRE , CEPHISE , UN ENFANT
représentant l'amour.

Z É P H I R E .

A La fin ta compagne a quitté la partie.
Pour te voir , proche de ce lieu ,
J'attendois qu'elle fût sortie.
Je me souviendrai quelque-tems
Qu'elle a tantôt osé me traiter de Borée.

C E P H I S E .

Sais tu qu'il est certains instans
Où moi-même de toi je suis mal assurée ,
Tu t'es nommé Zéphire ici ,
J'en doute à voir ta taille.

Z E P H I R E .

Alors que je t'adore ,
De cette vérité tu peux être en fouci ?

C E P H I S E .

De grace , étois-tu fait ainsi
Lorsque tu soupirois pour Flore ?

Z E P H I R E .

J'étois fort délicat , & le serois encore !
Mais le tems m'a tout épaissi.

CEPHISE.

Tu pourrois bien m'avoir trompée.
La jeunesse a souvent trop de crédulité ;
Et l'amour dont pour toi je suis préoccupée...

ZEPHIRE.

Non , foi de vent d'honneur , j'ai dit la vérité.
Je suis Zéphire.

CEPHISE.

Hé bien , je le veux croire.
Mais quant à l'Inconnu , son nom ? Regarde-moi.
J'ai promis à Psyché de le savoir de toi ;
Je dois tenir parole , il y va de ma gloire.

ZEPHIRE.

Ne me presse point là-dessus ,
J'ai des raisons. . .

CEPHISE.

Pures chimères !

ZEPHIRE.

Je ne saurois parler.

CEPHISE.

Abus,
Tu m'aimes ; s'il me faut essuyer tes refus ,
Tu n'es pas bien dans tes affaires.

ZEPHIRE.

Je prendrois grand plaisir à ne te rien cacher ,
Mais veux-tu , parce que je t'aime ,
Que l'Inconnu me vienne reprocher
Que ma langue fait tort à son amour extrême ?

C'est de tous les amâns le plus passionné ;
 Rien ne sauroit égaler sa tendresse ;
 Mais il veut être sûr du cœur de sa maîtresse ,
 Avant que son secret lui soit abandonné.

CEPHISE.

Qu'il ne craigne rien , Psyché l'aime ,
 Tant de soins de lui plaire ont vaincu sa fierté.

ZEPHIRE.

Si tu me disois vrai , me voilà bien tenté.

CEPHISE.

N'en doute point , je le fai d'elle-même.
 Mais enfin je commence à prendre pour affront
 Une si longue résistance.

ZEPHIRE.

Attens; pour ne rien faire avec trop d'imprudence ,
 Il est bon que l'Amour me serve le second.

(*Il se tourne vers l'Amour qui sort de la niche , &
 ôte le masque qui lui couvroit le visage.*)

CÉPHISE.

Quoi , l'Amour déguisé parmi nous !

ZÉPHIRE.

Que t'en semble ?

CÉPHISE.

Je vois bien que c'est lui qui commande en ces lieux ,
 Hé , cours dire à Psyché...

ZÉPHIRE.

Non , Céphise , il vaut mieux
 Que nous l'allions trouver ensemble.

CEPHISE.

Comédie.

241

CÉPHISE.

J'attends tout de l'Amour , s'il daigne s'en mêler.
(*Ils descendent tous sur le grand Théâtre.*)

ZÉPHIRE, à la Comtesse.

Madame, puisqu'il faut , enfin, que l'on vous die...

LA COMTESSE.

A moi ? Cela n'est pas de votre comédie.

ZÉPHIRE.

Vous êtes la Pŷché dont nous voulons parler ,
L'Amour en est croyable, & quand je vous l'amène...

L'AMOUR.

Oui , Comtesse, l'Amour vous veut tirer de peine ,
Et du ciel, tout exprès, il est ici venu
Pour finir l'embarras où vous met l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Chacun depuis long-tems aspire à le connoître.

L'AMOUR.

Je n'ai qu'à dire un mot, vous le verrez paroître.

OLIMPE.

L'Amour peut sans scrupule user de son pouvoir.

L'AMOUR.

Il faut donc me hâter de vous le faire voir ,
Regardez ce portrait.

OLIMPE, à la Comtesse.

Si rien ne le déguise ,
Vous y verrez des traits... Vous en êtes surprise ?
Hé bien, a-t-il l'air bon ? Qu'en dites-vous ?

Tome IV.

X

LA COMTESSE.

Je dis.,,

Voyez.

LE CHEVALIER, *regardant le portrait.*

C'est le Marquis.

OLIMPE.

Le Marquis ?

LE VICOMTE.

Le Marquis ?

OLIMPE.

Juste ciel !

LA COMTESSE, *au Marquis.*Quoi, c'est vous, dont l'adresse cachée
Cherchoit à me toucher ?

LE MARQUIS.

En êtes-vous fâchée ?

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus si vos feux trop soumis
Aux vœux de l'Inconnu laissoit l'espoir permis.

LE MARQUIS.

Tant d'amour ne peut-il mériter de vous plaire ?
Ne vous rendez-vous point ?

LA COMTESSE.

C'est une grande affaire.

D'ailleurs, deux Inconnus...

LE MARQUIS.

Je n'en dois craindre rien.

L'Inconnu du Vicomte est le Comédien ;
Il ne s'est pas trop mal acquitté de son rôle.

LE VICOMTE.

Il est vrai, je cherchois le son de sa parole ;
Et, sur Monsieur Groffet, je me remets sa voix.

LA COMTESSE.

Et l'Inconnu qu'Olimpe a trouvé dans le bois ?

OLIMPE.

J'ai dit ce que j'ai vu, sans savoir davantage.

LE CHEVALIER.

Quelque ami du Marquis a fait ce personnage ;
Pour l'Inconnu, par elle il vouloit vous toucher.

LA COMTESSE.

Qu'il auroit cru qu'en vous il l'eût fallu chercher ?

LE MARQUIS.

Non, ne m'en croyez pas ; mais, aimable Comtesse,
Croyez-en ce présent que m'a fait la Jeunesse.

LA COMTESSE.

C'est-là mon diamant ; vous étiez destiné
A recevoir enfin la main qui l'a donné ;
Il est juste, & j'en fais le prix de votre flamme.

LE MARQUIS.

O bonheur qui remplit tous mes vœux !

(A Olimpe.)

Mais, Madame ;

Souvenez-vous...

OLIMPE.

Oui, je ne puis oublier

Que je vous ai promis d'aimer le Chevalier ;
Vous avez de l'honneur, c'est assez vous en dire ;

X ij

244 *L'Inconnu , Comédie.*

LE CHEVALIER.

Doux & charmant aveu qui finit mon martyre !
Madame , je puis donc prétendre à votre foi ?

OLIMPE.

Si ma mere y consent , répondez-vous de moi ?

LE VICOMTE.

Je vous vois là tous quatre en bonne intelligence ;
Et moi , que devenir ?

LE CHEVALIER.

Vous prendrez patience.

LE VICOMTE.

Oui , de mes pas pour vous c'est donc là le succès ?
Se charge qui voudra du soin de vos procès.
Adieu.

LA COMTESSE.

Le prendrez-vous , Marquis ? Il vous regarde.

LE MARQUIS.

Que ne ferois-je point ?

LE CHEVALIER.

La retraite est gaillarde.

OLIMPE.

C'est un extravagant dont nous sommes défaits.

LA COMTESSE.

Allons.

LE MARQUIS.

Puisse l'Amour ne nous quitter jamais.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

NOUVEAU
PROLOGUE,
ET NOUVEAUX
DIVERTISSEMENTS
POUR LA COMÉDIE
DE L'INCONNU,

Remise au Théâtre en 1703.

ACTEURS.

THALIE.

CRISPIN.

Troupes d'Acteurs & d'Actrices.

NOUVEAU PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

THALIE.

QUELLE favorable puissance
A rétabli les agrémens ,
La pompe & la magnificence
D'un théâtre que mon absence
Avait laissé sans ornemens ?

Moi , qu'on nomme en tous lieux la divine Thalie ,
Moi , Muse de la Comédie ,
L'amour des plus rares esprits ,
Je n'ai donc pu par leurs écrits
Soutenir l'honneur de la scène ?
J'ai pris une inutile peine ,
Malgré les efforts que j'ai faits ,
On a déserté mes palais.

Depuis un tems une juste colere
M'a fait abandonner ces lieux ;
Un retour de tendresse , un desir curieux ,
De voir ce que sans moi l'on y peut encor faire ,
Me fait y rapporter & mes pas & mes yeux ;
Je reviens , je n'y vois rien qui ne doive plaire ,
Une foule de connoisseurs ,
Par leur bon goût au spectacle appelée ,
M'a fait penser que l'une de mes sœurs

248 *Nouveau Prologue*

A ma place s'en est mêlée.
Se pourroit-il qu'à mon emploi
Elle réussît mieux que moi ?

SCENE II.

THALIE, CRISPIN.

DIEU vous gard , Madame Thalie ,
Hé , depuis quand à Paris de retour !
Je vous croyois en Italie ,
Où vous aviez , dit-on , fixé votre séjour.

THALIE.

N'est-ce pas la Crispin qui me parle ?

CRISPIN.

Lui-même ,

Crispin cadet , fils de Crispin l'aîné.
Sous une heureuse étoile né ,
S'il pouvoit se flatter de la gloire suprême
D'être autant de vos favoris
Que feu son pere en fut jadis ;
Car il en fut beaucoup , à ce que j'entens dire.

THALIE.

Je l'ai favorisé , j'ai connu les talens ,
Qu'ileut du ciel pour faire rire ,
Et pour plaire aux honnêtes gens :
Mais enfin depuis quelque tems
En termes assez bons on m'a parlé des vôtres ,
Et l'on m'en a tant dit . . .

CRISPIN.

A d'autres.

Comme toujours de la profession
L'amour propre fut l'appanage ,
Ne me louez qu'avec précaution ;
Je n'ai que trop de pente à la présomption ,
Ne m'en donnez pas davantage.

THALIE.

La louange n'est pas mon fort
La raillerie est mon partage.

CRISPIN.

Fort bien ; vous me raillez , je gage ,
Et j'ai donné dedans. J'ai tort.
D'autres que moi . . .

THALIE.

Laissons cette matiere ,
Et me dites un peu ce que l'on fait ici.

CRISPIN.

On fait tout ce qu'on peut pour plaire ,
Et l'on est fort content quand on a réussi.

THALIE.

Arrive-t-il souvent que l'on y réussisse ?
Et pendant mon absence . . .

CRISPIN.

On s'est passé de vous ,
Et pour peu qu'on nous applaudisse ,
Nous redoublons nos soins, enfin nous sommes tous
Fort contents de Paris , quand Paris l'est de nous.

250 *Nouveau Prologue*

THALIE.

De bons acteurs la troupe est-elle bien fournie ?

CRISPIN.

Troupe, Madame, on dit à présent compagnie.

Malepeste, sur un bon pied,

Nous avons mis la Comédie ;

Et si par quelque heureux génie

Le théâtre étoit appuyé. . .

Car, voyez-vous, j'ai l'ame la plus ronde,

Et ne fais point faire le fin.

Vous nous voyez aujourd'hui bien du monde,

Nous n'aurons personne demain.

THALIE.

Comment donc, & qui peut produire

Chez vous cette inégalité ?

CRISPIN.

C'est que. . . Comprenez bien ce que je vais vous
dire

Une première fois par curiosité. . .

On vient voir en foule un ouvrage,

Quand. . . la première fois. . . on en est dégoûté. . .

On n'y revient pas davantage.

THALIE.

Cela se comprend aisément ;

Mais à qui d'une pièce attribuer la chute ?

CRISPIN.

On en parle différemment,

L'Auteur aux Acteurs l'impute,

Les Acteurs parlent autrement,

Le Parterre ordinairement
Est le juge de la dispute ;
Et comme il juge sainement ,
Il juge souverainement ,
Ce qu'il a jugé s'exécute.

THALIE.

Vous avez de nouveaux Acteurs ?

CRISPIN.

Oh , beaucoup , presque autant que de nouveaux
Auteurs ;
Que l'un de nous quitte ou trépasse ,
Il en viendra quatre à sa place.

THALIE.

Cela vous fait plaisir.

CRISPIN.

Le proverbe le dit ,
Plus on est de foux , plus on rit.

THALIE.

Le proverbe est très-véritable.
Mais , dites-moi , de grace à ces Acteurs nouveaux
Le Paterre est-il favorable ?

CRISPIN.

S'il ne leur étoit pas , ce seroit bien le diable ;
Nous n'avons presque plus de ces originaux
Que vous aviez formés vous-même ,
Grand changement d'un tems à l'autre y a ,
Et quand on n'a pas ce qu'on aime ,
Il faut aimer ce que l'on a.

252 *Nouveau Prologue*

Nous nous formons sur le meilleur modele ;
A vous faire la cour tous ardens comme moi.
Nous avons tous le même zele
Pour réussir chacun dans son emploi.

THALIE.

Avec succès je crois que chacun s'en acquitte ;
Si par hafard la chose est autrement ,
Le zele tient lieu de mérite ,
Et le public qui de l'orgueil s'irrite ;
Aux modestes Acteurs se prête bonnement.
Quoiqu'il en soit , faites-les moi connoître ,
Je prétens les encourager ,
Et suivant ce qu'ils pourront être ,
Je m'engage à les protéger.

CRISPIN.

N'est-ce pas trop vous engager ?

THALIE.

Non , qu'ils viennent.

CRISPIN.

Holà , Monsieur Dufort , la France ,
Voyez si ces Messieurs , ces Dames sont-là-haut.
Une Muse de connoissance
Nous honore de sa présence
Qu'ils accourent tous au plutôt
Lui faire ici la révérence.
En voici deux nouveaux ; c'est Ponteuil & Sallé.

SCENE III.

SCENE III.

THALIE, CRISPIN, & plusieurs Acteurs
& Actrices.

THALIE.

MELPOMENÉ, ma sœur, m'en a déjà parlé,
N'avez-vous pas le fils de feu la Thorilière ?

CRISPIN.

Oui, dont vous aimiez tant le père.

THALIE.

De mes faveurs je l'ai toujours comblé,
Et sa famille aussi me sera toujours chère.

CRISPIN.

Tant mieux, la famille a peuplé,
En voici de la jeune espèce.
Vous aimiez fort aussi, dit-on, la Champ-mêlé.

THALIE.

Assûrément.

CRISPIN.

Hé bien, tenez, voilà sa nièce:

THALIE.

J'aime à voir dans cette jeunesse
Des Acteurs que j'aimois avec tant de tendresse,
Le mérite renouvelé.

Tom IV.

Y

254 *Nouveau Prologue*

CRISPIN.

Mesdames voilà la déesse ;
Par la faveur de qui nos ayeux ont brillé.

UNE ACTRICE.

A cet éclat, à cet air noble & tendre
Je connois bien une divinité ;
Mais, sans savoir son nom, oserai-je prétendre
Qu'elle reçoive avec bonté
Les hommages qu'on vient lui rendre ?

THALIE.

Venez tous reconnoître en moi
Une des Muses du théâtre.

CRISPIN.

Allons, gaiement ; la Muse est gaillarde & folâtre,
Et le comique est son emploi.

*Entrée des Acteurs & Actrices qui
viennent saluer Thalie.*

THALIE.

Vos Acteurs , à ce que je vois ,
Ont presque tous du talent pour la danse ?

CRISPIN.

Fi donc , vous vous moquez , je crois ,
Ce n'est pas-là danser , c'est marcher en cadence.

THALIE.

Quelqu'un de vous n'a-t-il pas de la voix ?

CRISPIN.

Pour chanter , non ; il est vrai que par fois

Ils vous prennent un ton tendrement énergique,
 Demi-gaillard, demi-tragique,
 Une façon de réciter
 Qu'on prendroit pour de la musique;
 Quand le tour du vers est lyrique,
 Ce diable de ton-là ne se peut éviter,
 C'est un grand défaut au comique.

T H A L I E.

Cette maniere de récit
 Sera pour moi toute nouvelle,
 Et peut-être me plaira-t-elle;
 La nouveauté quelquefois réussit.
 Messieurs, que l'on me fasse entendre
 Ceux en qui ce défaut est le moins vicieux.

C R I S P I N.

Allons vite, Monsieur, du grand, du beau, du
 tendre,
 De l'enjoué, du sérieux,
 Quelque chose qui touche l'ame.
 C'est assurément lui, Madame,
 A qui sans contredit ce défaut sied le mieux.

CHANSON D'UN ACTEUR.

SOMBRE forêt, aimable solitude,
 Votre ombre impénétrable à la clarté du jour,
 Ne l'est pas à l'inquiétude
 Que me cause un funeste amour.
 De l'inhumaine que j'adore
 L'image me suit en tous lieux,
 Et le cruel Amour la présente à mes yeux,
 Plus belle qu'elle n'est encore.

256 *Nouveau Prologue*

T H A L I E.

Cet Acteur a la voie touchante.
Et je suis tout-à-fait contente
De cette sorte de récit

C R I S P I N.

Elle ne me plaît point, moi, je trouve qu'il chante,
Et cependant le public l'applaudit.

T H A L I E.

Vous pourriez, à ce qu'il me semble,
Réciter ainsi deux ensemble.

C R I S P I N.

Deux, soit, n'allez pas jusqu'à trois,
Car c'en seroit trop à-la-fois.
Allons, Messieurs, du chromatique,
De l'enjouement avec du pathétique;
Et puis, à-peu-près là, sur le ton qu'ils prendront,
Pour ne pas rester à rien faire.
Les autres marcheront
Ou par-devant ou par-derrière,
Tantôt de biais, tantôt en rond.

CHANSON DE DEUX BERGERS.

O L'heureux jour,
Muse adorable,
Que ton retour
Nous est favorable,
Qu'il charme nos sens!
Vous qui de vos yeux innocens
Faites un usage agréable,

Venez seconder nos desirs,
Venez partager nos plaisirs.
Approuvez nos efforts, approuvez notre zèle,
Et nous favorisez comme elle.

T H A L I E.

Vous récitez très-galamment,
Et marchez tous légèrement;
J'approuve fort cette maniere,
Et sans aucun secours d'une main étrangere,
Vous pourriez assez aisément
Mettre des pieces d'agrément.

C R I S P I N.

Des pieces d'agrément sans danse, sans musique,
Autant vaut fermer la Boutique.

Prem. A C T R I C E.

Pourquoi donc ? Nous venons de remettre Pŷché,
Avec tout le succès qu'on s'en pourroit promettre.

C R I S P I N.

Oui, mais au double il a fallu la mettre,
Et le public s'en est presque fâché.
Demandez, demandez, hé.....

Prem. A C T R I C E.

Malgré sa colere,
En foule il est venu la voir,
Et nous serions bien heureux d'en avoir
Une qui pût autant lui plaire.

C R I S P I N.

Où la prendre, où l'aller chercher?
Si ce n'est par bonne fortune

Y ilj

258 *Nouveau Prologue*

Que Madame Thalie en indique quelqu'une ;
Qui de loin seulement paroisse en approcher ;

T H A L I E.

Je voudrois un sujet comique
Bien manié , bien entendu ,
Et plus galant que magnifique.

C R I S P I N.

Par de certains Auteurs il sera mal rendu ;
Si vous ne les aidez de votre rhétorique.

T H A L I E.

Je me souviens autrefois d'avoir vu
Réussir certain inconnu ;
Il ne seroit pas mal , je pense ,
Après l'avoir si long-tems négligé ,
D'essayer , sans trop de dépense ,
Si le goût du public ne seroit pas changé.

Prem. A C T R I C E.

Oui , l'Inconnu , la piece est toute préparée ,
Et je crois que déjà les rôles en sont sus.

C R I S P I N.

Mais la musique est égarée.
Les airs & les chansons ne se retrouvent plus.

Seconde A C T R I C E.

Un de nos Musiciens en fait de nouvelles ,
Qui ne sont pas sans agrémens :
De ces sortes de bagatelles
Il s'acquitte assez galamment.

T H A L I E.

Je vous seconderai de toute ma puissance,

Prem. ACTRICE.

Le conseil de la Muse assure le succès.

CRISPIN.

Elle ne nous a pas conseillé la dépense;
De crainte d'accident ne faisons pas grands frais,
Ne prendra-t-on que le prix ordinaire,
Ou le double comme à l'Psyché?

THALIE.

Non, le simple.

CRISPIN.

Messieurs, la Muse aime à vous plaire,
En sa faveur on vous fait bon marché,
En sa faveur aussi... voici ce qu'il faut faire,
Agréez nos efforts, louez, applaudissez,
Venez en foule, & souvent, c'est assez.

Fin du Prologue.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT

DU PREMIER ACTE.

Air Italien , chanté par un Indien , qui a conduit
l'Amour & la Jeunesse.

DALLE sponde del mar
Dove l'Aurora
Nasce ad indorar
Odorosi Campi di Plora
Vengo per mirar
La beltà che'l monda adora.

Ad un ciglio
Fiammeggiante
Ad un occhio,
Fulminante
Nò , Nò , Nò ,
Nò resistèr non si può.
Venite amori
In tutti cuori
Spirate arderi.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT
DU SECOND ACTE.

Plusieurs Jardiniers & Jardinieres viennent apporter
des fleurs & des fruits à la Comtesse, & chantent
les paroles suivantes.

UNE JARDINIÈRE.

L'AME la plus fiere
Aux traits des Amours ,
Follement espere
Résister toujours ;
On fuit, on échappe
A leurs premiers coups ;
Si l'un ne nous frappe ,
L'autre nous attrape ;
Ces petits libertins sont tous ,
Tôt ou tard , les maîtres de nous.

L'ame la plus fiere , &c.
Aux cœurs sans défense
Leur empire est doux ;
Trop de résistance
Souvent les offense
Ces petits libertins sont tous ,
Tôt ou tard les maîtres de nous.

L'ame la plus fiere , &c.

UN JARDINIER.

S'il faut tôt ou tard que l'on aime ,
 Si les traits des Amours ne peuvent se parer ,
 N'est-ce pas une erreur extrême
 De s'obstiner à différer ,
 S'il faut tôt ou tard que l'on aime ?

UN SECOND JARDINIER.

Tous les momens que l'on diffère ,
 Sans éteindre nos feux , contraignent nos desirs.
 L'amour est un mal nécessaire ,
 Et l'on dérobe à ses plaisirs
 Tous les momens que l'on diffère.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT

DU TROISIEME ACTE.

Une bande de Bohémiens & de Bohémiennes viennent de dire la bonne aventure à la Comtesse , & forment un divertissement mêlé de chansons & de danses.

UNE BOHÉMIENNE.

UN Inconnu pour vos charmes soupirer ;
 Son sort égaleroit celui des dieux ,
 S'il pouvoit lire
 Dans vos beaux yeux ,
 Qu'avec plaisir vous souffrez en ces lieux
 Les soins qu'il prend de vous le faire dire.

Sur son destin que faut-il qu'il apprenne ?

D'un tendre aveu soulagez le souci

D'un cœur en peine

D'être éclairci ,

Nous disons la bonne aventure ici ;

Ne pourrons-nous l'instruire de la sienne ?

UN BOHÉMIEN.

Belle , qui voulez apprendre

Quelle fortune vous aurez ,

Ne pouvez-vous pas prétendre

A celle que vous voudrez ?

Il est un sort qui de vous doit dépendre ,

D'heureux destins

Sont en vos mains ;

C'est à vous de les faire , à nous de les attendre.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT

DU QUATRIÈME ACTE.

Dialogue d'Alcidon & d'Aminte , Berger &
Bergere.

A M I N T E.

BERGER, vous savez le mystère

Que je brûle de découvrir ;

Un Inconnu cherche à me plaire ,

Des feux cachés ne peuvent m'attendrir.

Ou qu'il cesse de se taire ,

Ou qu'il songe à se guérir.

264 *Nouveau Prologue*

ALCIDON.

Vous aimez à voir souffrir ;
Il n'est point de Bergere
Plus cruelle & plus fiere ;
Qu'à vos yeux l'Inconnu s'ose offrir ,
Vous le trouverez téméraire ,
Et vous le laisserez mourir.

AMINTE.

Ou qu'il cesse de se taire ,
Ou qu'il songe à se guérir.

ALCIDON.

L'Amour est un Dieu charmant ,
Qui pour plaire n'a qu'à paroître ;
Mais il s'offre à vous vainement ,
Dans votre cœur sa flamme ne peut naître.
Si sous un long déguisement
Un inconnu cherche à s'en rendre maître ,
Pourquoi chercher à connoître l'amant ,
Quand l'Amour est un Dieu qu'on ne veut pas
connoître ?

AMINTE.

Pour un invisible
Quel cœur est sensible ?
Il soupire inutilement ;
Pour un invisible
Quel cœur est sensible ;
Prend-on de l'Amour sans connoître l'amant ?

ALCIDON.

D'un doux soupir , d'un tendre espoir
Flattez son martyre ,

Vou

Vous allez voir
Qu'il brûle de dire
Ce secret qu'il fait tant valoir.

AMINTE.

Ah ! s'il brûle de m'en instruire ,
Adieu , Berger , adieu , je n'en veux rien savoir.

AIR CHANTÉ PAR LA BERGERE.

Profitions des plaisirs
Que l'Amour nous présente ;
De ses tendres desirs
Il n'est point d'ame exempte ;
La moins diligente
Perd le meilleur temps :
Et telle est à quinze ans ,
Qui devient coquette à trente.

AIR CHANTÉ PAR LE BERGER.

On ne sauroit être heureux
Si l'on n'a pas l'art de plaire ;
Si l'on n'est pas amoureux
On ne sauroit être heureux ;
Sans amour on ne plaît guere ;
On ne sauroit être heureux
il'on n'a pas l'art de plaire ;
On ne sauroit être heureux
Si l'on n'est pas amoureux.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT
DU CINQUIÈME ACTE.
NOCE DE VILLAGE.

Après plusieurs entrées différentes , dansées par les
gens de la nôce.

UN ACTEUR EN THOMAS DIA-FORUS.

SI Claudine , ma voisine ,
S' imagine sur ma mine
Que je ne suis bon à rien ,
Qu' en cachette la folette
Me permette la fleurette ,
Elle s' en trouvera bien.

bis.

UNE ACTRICE EN PAYSANE.

Ne fripez pas mon bavolet , &c.

UN ACTEUR EN VIEUX GENTILHOMME.

J' étois jeune coq autrefois ,
Et mon chant réveilloit les plus sages poulettes ;
J' ai vicilli depuis , & ma voix
Endort même les plus coquettes.

*Toutes les personnes de la nôce dansent un Branle ,
& un Asteur chante.*

PREMIER COUPLET.

A la santé de Colin ,
L' heureux mari de Colette ,

Oùtre qu'il est mon voisin ,

C'est qu'il aime le vin ,

C'est qu'il aime le vin.

La femme aime mieux la diette ;

Fessons notre vin ,

Buvons à Colette ,

Fessons notre vin ,

Buvons à Colin.

SECOND COUPLET.

Vive Colette & Colin ,

Et les enfans qu'ils vont faire ,

Comme je suis bon voisin

J'en serai le parrain ,

J'en serai le parrain ,

Colin prendra bien l'affaire ,

S'il n'est pas certain

D'en être le pere ,

Il sera certain

D'avoir bon voisin.

Les violons continuent de jouer le même branle, &

les gens de la noce se retirent en dansant.

Fin du Tome quatrième.